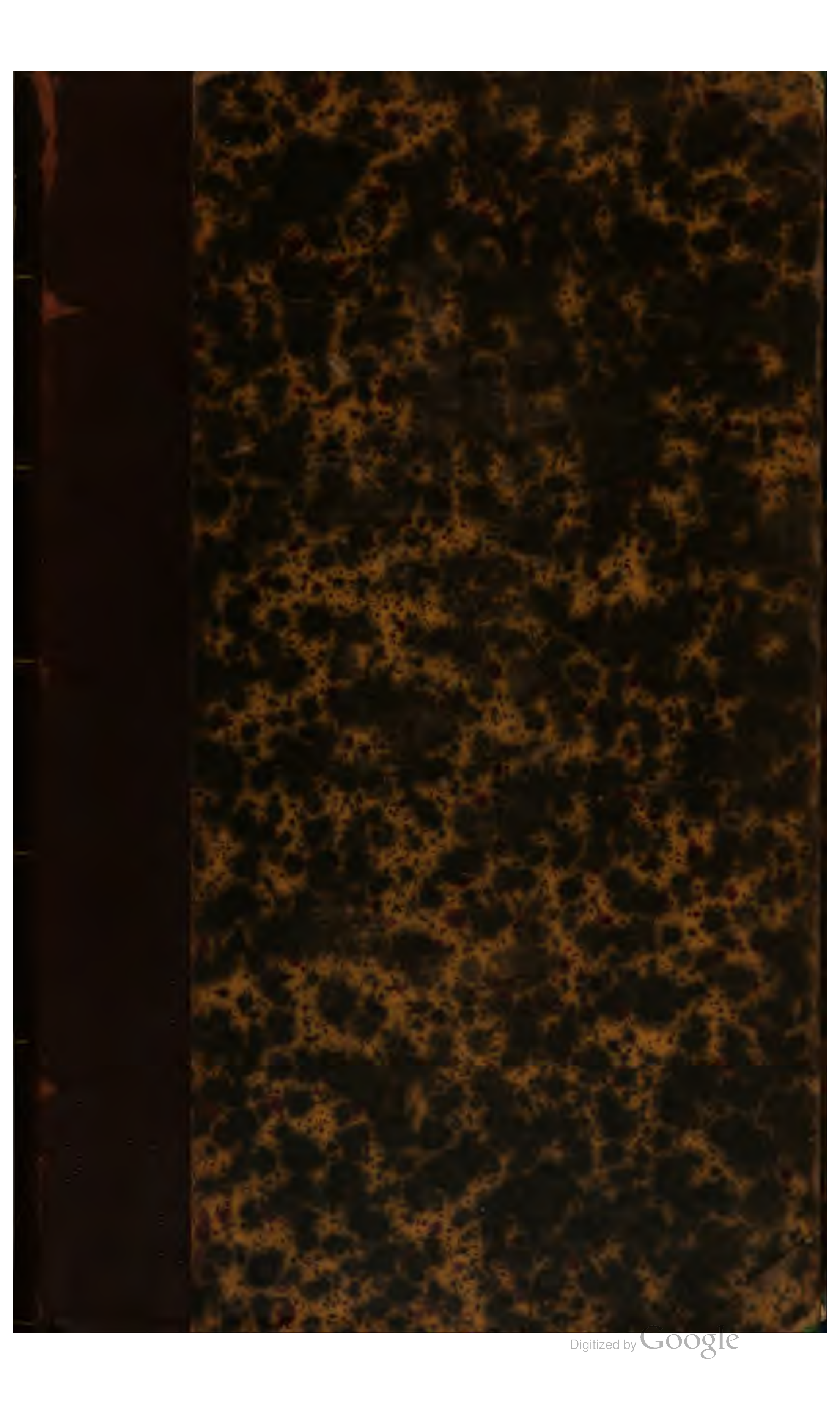
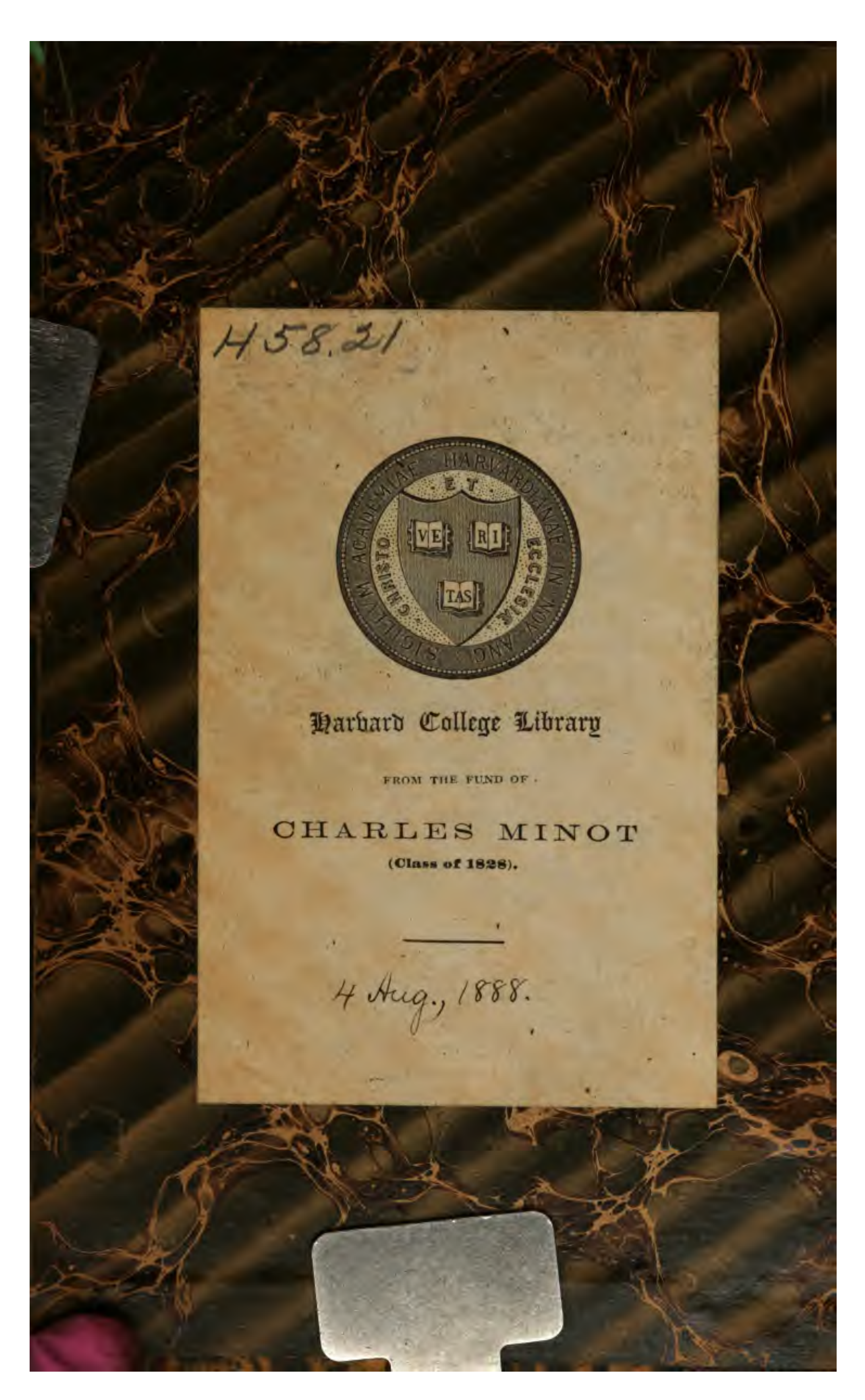
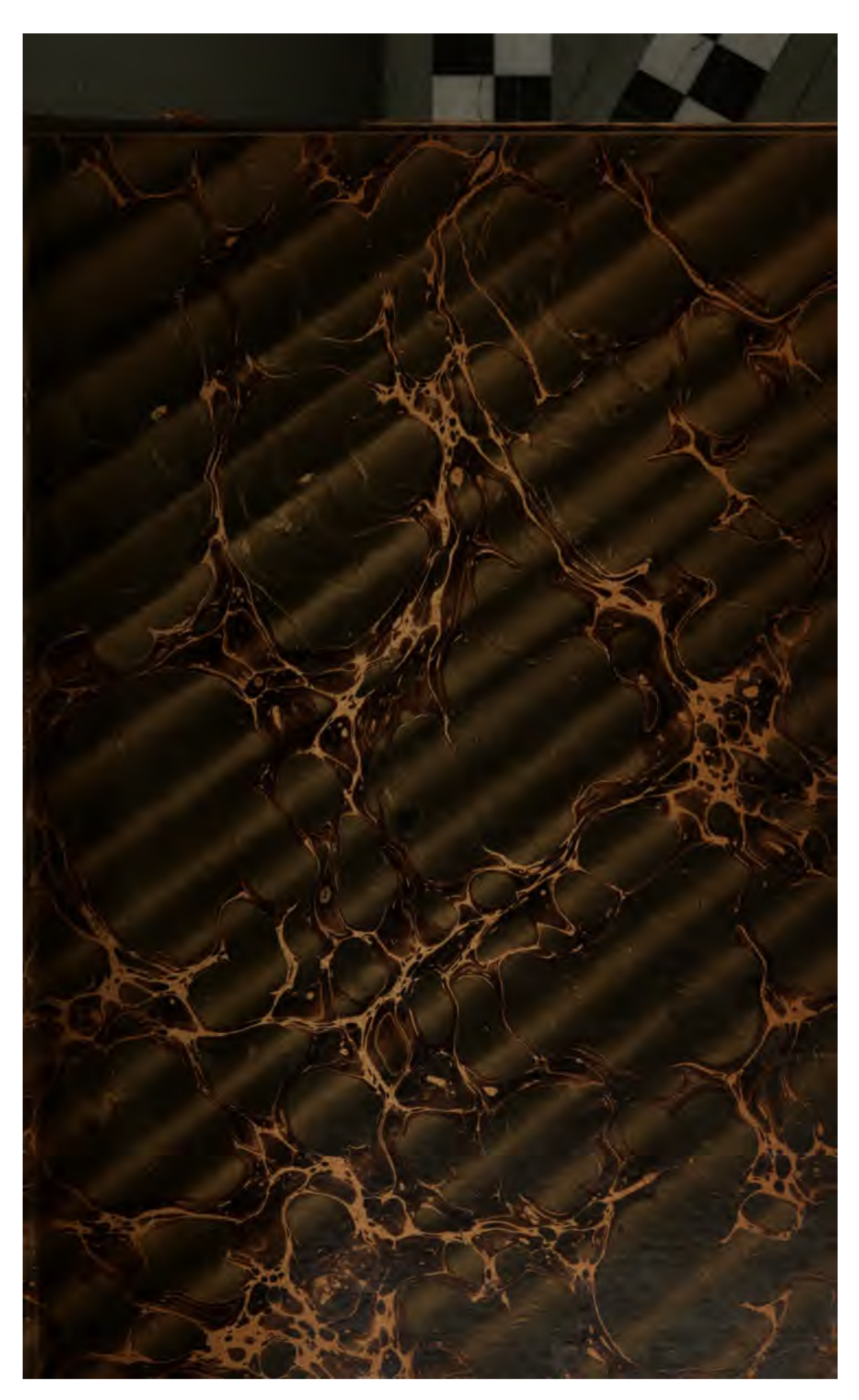



H 58.21
VE RI TAS
SIGILLUM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
Harvard College Library
FROM THE FUND OF
CHARLES MINOT
(Class of 1828).
4 Aug., 1888.



ŒUVRES

COMPLÈTES

DE ROLLIN.

TOME DOUZIÈME.

A PARIS,

CHEZ
FIRMIN DIDOT PÈRE ET FILS, Libraires, rue Jacob, n° 24;
LOUIS JANET, Libraire, rue St-Jacques, n° 59;
BOSSANGE PÈRE, Libraire, rue de Richelieu, n° 60;
VERDIÈRE, Libraire, quai des Augustins, n° 25.



ŒUVRES
COMPLÈTES
DE ROLLIN.

NOUVELLE ÉDITION,

ACCOMPAGNÉE D'OBSERVATIONS ET D'ÉCLAIRCISSEMENTS HISTORIQUES,

PAR M. LETRONNE,

MEMBRE DE L'INSTITUT

(ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES).

HISTOIRE ANCIENNE.

TOME XII.



PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,

IMPRIMEUR DU ROI, ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

M DCCC XXII.



HISTOIRE ANCIENNE
DES GRECS,
DES MACÉDONIENS, DES PERSES, ETC.

SUITE DU

LIVRE VINGT-HUITIÈME.

DE LA PHILOSOPHIE.

SECONDE PARTIE.

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE.

AVANT-PROPOS.

J'ENTENDS par histoire de la philosophie l'histoire des dogmes qu'enseignait chaque secte des anciens philosophes.

La philosophie, chez les anciens, contenait trois parties : la dialectique ou logique, qui dirige les opérations de l'esprit, et s'applique à former le raisonnement ; la physique (sous laquelle était aussi renfermée la métaphysique), qui considère la formation du monde, les effets de la nature, l'existence et les attributs de la Divinité, la nature de l'ame ; enfin la morale, qui règle les mœurs et traite des devoirs de la vie.

Voilà une ample matière : on n'attend pas de moi que je la traite à fond. J'ai déja déclaré plus d'une fois que je n'écrivais point pour les savants. On entend tous les jours parler, et plusieurs livres font souvent mention de stoïciens, de péripatéticiens, d'épicuriens : j'ai cru qu'il était à propos de mettre le commun des hommes au fait des principales questions agitées parmi ces philosophes, mais sans entrer dans un détail exact de leurs disputes, qui souvent sont très-épineuses et très-désagréables.

Avant que d'entrer en matière, je ne puis m'empêcher de faire observer le merveilleux goût qui régnait dans l'antiquité parmi les personnes les plus considérables par rapport à toutes les sciences, et en particulier par rapport à l'étude de la philosophie. Je ne parle pas seulement des Grecs : nous avons vu dans quelle estime étaient à la cour de Crésus ces fameux sages de la Grèce ; le cas et l'usage que Périclès faisait des leçons d'Anaxagore ; avec quel empressement les plus illustres citoyens d'Athènes recherchaient les conversations de Socrate ; quel dévouement Dion, malgré les attraits d'une cour livrée au plaisir, fit paraître pour Platon ; quel goût inspira Aristote à Alexandre-le-Grand son élève, pour les connaissances même les plus abstraites ; enfin combien Pythagore et ses disciples furent considérés par les princes de cette partie de l'Italie qui fut appelée *la Grande-Grèce*.

Les Romains, à cet égard, ne le cédèrent point aux Grecs, depuis qu'une fois la connaissance et le goût des beaux-arts se furent introduits parmi eux. Paul Émile, après la conquête de la Macédoine, regarda comme un des plus doux fruits de sa victoire, de faire

venir de la Grèce à Rome un philosophe p
ses enfants qui étaient déja dans le serv
l'entretenir lui-même dans ses heures de l
l'Africain, qui détruisit Carthage et Nu
deux redoutables rivales de Rome, sut, a
plus importantes occupations, tant en
paix [2], se procurer des moments de repos
pour jouir de la conversation de Polybe
sophe Panétius, qu'il avait toujours avec
ce modèle de vertu, plus respectable par
gesse que par ses dignités, l'ami intime
partageait avec lui le plaisir de ces sava
bles entretiens. L'amitié de ces deux gra
pour Panétius allait jusqu'à la familiarité
dit que ce philosophe en était bien digne
neurs Pompée ne rendit-il point à Posid
allé exprès à Rhodes, au retour de ses gl
pagnes contre Mithridate, pour voir et
philosophe! Lucullus, dans le temps mêm
pagnes [4], où un général peut à peine resp

[1] « Africanus duos terrores imperii romani, Carthaginem Numantiamque deleverat. » (*Pro Mur.* n. 58.)

[2] « Ille, requiescens a reipublicæ pulcherrimis muneribus, otium sibi sumebat aliquandò, et a cœtu hominum frequentiâque interdùm, tanquam in portum, se in solitudinem recipiebat. » (*De Offic.* lib. 3, n. 2.)

« Scipio tam elegans liberalium studiorum omnisque doctrinæ et auctor et admirator fuit, ut Polybium Panætiumque, præcellentes ingenio viros, domi militiæque semper secum habuerit. » (Vel. Paterc. lib. 1, cap. 13.)

[3] « Homo imp
gravis, dignus illâ
pionis et Lælii,
Finib. lib. 4, n. 23

[4] « Majore stud
omni litterarum g
sophiæ deditus fui
ignorabant, arbitr
ineunte ætate solù
aliquot annos, et
quo ita magna rei
cupatio solet, ut r
ratori sub ipsis pel
tur.... Antiochum
(*Acad. Quæst.* lib

pourtant des moments de loisir pour satisfaire le goût qu'il avait pour les belles-lettres, et en particulier pour la philosophie, et pour entendre le philosophe Antiochus, qui était le compagnon de tous ses voyages.

Mémoires de l'Acad. des Belles-Lettr. t. V, p. 126.

M. l'abbé Gédoyn fait remarquer, au sujet d'une lettre de Denys d'Halicarnasse à Pompée, l'usage que les grands hommes de la république romaine savaient faire de leur loisir. L'excellente éducation, dit-il, que recevaient les Romains les rendait savants presque dès l'enfance. On les instruisait à fond dans leur langue et dans la langue grecque : ces deux langues, qui étaient vivantes, leur coûtaient peu à apprendre. On leur inspirait de bonne heure du goût pour les excellents écrivains. Ce goût, versé, s'il faut ainsi dire, dans des ames tendres, se fortifiait avec l'âge, et les portait à rechercher la société des savants, dont la conversation pût suppléer aux lectures que les affaires leur dérobaient. De là il arrivait que les Romains, ayant tous l'esprit cultivé par les lettres, vivaient entre eux dans un commerce continuel d'érudition. Et quelle devait être la conversation d'un grand nombre de Romains lorsqu'ils venaient à se trouver ensemble! Hortensius, Cicéron, Cotta, César, Pompée, Caton, Brutus, Atticus, Catulus, Lucullus, Varron, et plusieurs autres.

Mais jamais personne n'a porté plus loin le goût et l'ardeur, surtout pour la philosophie, que Cicéron. On a peine à comprendre comment un homme autant occupé qu'il l'était, et par les soins de la plaidoirie, et par les affaires de l'état, á pu trouver du temps pour approfondir, comme il avait fait, toutes les questions agitées pour-lors parmi les philosophes. C'est que, comme il le dit lui-même par rapport aux belles-lettres,

Pro Arch. poet. n. 13.

le temps que les autres donnaient à la promenade, au plaisir, aux spectacles, au jeu, il l'employait ou dans le cabinet, ou dans les entretiens familiers avec des amis de même goût que lui. Il était convaincu qu'une telle étude et une telle récréation convenaient parfaitement à des sénateurs et à des hommes d'état [1], pourvu qu'elles ne leur fissent rien retrancher de ce qu'ils doivent au public. Aimerait-on mieux, dit-il, que leurs entrevues fussent muettes en quelque sorte, ou qu'elles ne roulassent que sur des bagatelles et sur des affaires de néant?

Les livres philosophiques qu'il nous a laissés, qui ne sont pas la partie de ses ouvrages la moins estimable, marquent jusqu'où, dans ce genre, il avait porté son application. Sans parler de tout le reste, il y donne d'excellentes règles pour ceux qui écrivent sur des matières contestées, et qui entreprennent de réfuter leurs adversaires. Il veut qu'on ne s'engage dans les disputes que par un pur amour de la vérité [2], sans prévention, et sans désir de montrer de l'esprit ou de faire prévaloir ses sentiments. Il en écarte toute passion, toute colère, tout emportement, toute médi-

[1] « Si quodam in libro verè est a nobis philosophia laudata, profectò ejus tractatio optimo atque amplissimo quoque dignissima est : nec quidquam aliud vitandum est nobis, quos populus romanus hoc in gradu collocavit, nisi ne quid privatis studiis de opera publica detrahamus.... Quasi verò clarorum virorum aut tacitos congressus esse oporteat, aut ludicros sermones, aut rerum colloquia leviorum. » (*Acad. Quæst.* l. 4, n. 6.)

[2] « Ego, si ostentatione aliquâ inductus, aut studio certandi, ad hanc potissimùm philosophiam me applicavi, non modò stultitiam meam, sed etiam mores et naturam contemnendam puto. » (Ibid. n. 65.)

« Disserentium inter se reprehensiones non sunt vituperandæ. Maledicta, contumeliæ, tum iracundiæ, contentiones, concertationesque in disputando pertinaces, indignæ mihi philosophiâ videri solent. » (*De Finib.* lib. 1, n. 27.)

sance, et toute injure. *Nous sommes*[1], dit-il en parlant de lui-même, *préparés à réfuter nos adversaires sans opiniâtreté, et à souffrir sans ressentiment qu'on nous réfute.*

Que ce caractère est aimable! Qu'il est beau de chercher dans les disputes, non à vaincre ses adversaires, mais seulement à faire triompher la vérité! Quel avantage l'amour-propre même, s'il était permis de l'écouter, ne trouverait-il point dans une telle conduite, à laquelle il n'est pas possible de refuser son estime, qui ajoute une nouvelle force aux raisons, qui, en gagnant les cœurs, prépare les esprits à la conviction, et qui, par des manières douces et modestes, ôte à l'aveu mortifiant de s'être trompé cette peine secrète qu'une mauvaise honte y attache presque toujours! Quand est-ce que ce goût pour l'étude et cette sage modération dans les disputes revivront parmi nous?

Il faut pourtant l'avouer à l'honneur de notre siècle, nous avons des personnes d'un rare mérite qui se distinguent particulièrement par ces deux qualités. Je ne parlerai ici que de M. le président Bouhier. Ses savantes remarques sur le texte de plusieurs livres de Cicéron suffiraient seules pour montrer jusqu'où cet illustre magistrat a porté l'étendue de ses connaissances. « Peut-être », dit fort à propos M. l'abbé d'Olivet dans une préface qui est à la tête de la nouvelle édition des Tusculanes, traduites, partie par M. le président Bouhier, partie par M. l'abbé d'Olivet, avec un succès qui fait également honneur à l'un et à l'autre, « peut-être que l'exemple d'un homme de son rang

[1] « Nos et refellere sine pertinacia, et refelli sine iracundia parati sumus. » (*Tusc. Quæst.* lib. 2, n. 5.)

« et de son mérite réveillera en France le goût de la « critique, goût autrefois si commun, que le célèbre « Lambin, lorsqu'il travailla sur Cicéron, trouva du « secours dans les plus grands personnages de son « temps : car, pour dire ceci en passant, la liste qu'il « nous en a laissée, et qu'on peut voir à la suite de sa « préface, prouve que ce même Cicéron, qui de nos « jours est relégué dans les colléges, faisait il y a deux « cents ans les délices de tout ce qu'il y avait de plus « considérable et dans la robe et dans le clergé. »

Mais j'admire encore plus le caractère de modestie et de sagesse, qui règne dans les écrits de M. le président Bouhier, que sa vaste érudition. M. Davies avait fait en Angleterre des observations sur le même texte de Cicéron que lui. *La carrière*, dit le magistrat, *que nous courons l'un et l'autre dans cette espèce d'amusement littéraire ne ressemble point à celles où les rivaux ne doivent aspirer qu'à l'honneur de vaincre. La vraie gloire des critiques consiste à chercher la vérité, et à rendre justice à qui l'a trouvée. J'ai donc été charmé de la rendre au savant Anglais.* Il le remercie même des lumières qu'il lui a données sur quelques méprises. Quelle comparaison entre un caractère si modéré et si raisonnable, et la vivacité de ces auteurs jaloux de leur réputation jusqu'à ne pouvoir souffrir la plus légère critique.

Je reviens à mon sujet. La division de la philosophie en trois parties, la dialectique, la morale, et la physique, me fournit celle que je dois suivre dans ce petit traité.

CHAPITRE PREMIER.

SENTIMENTS DES ANCIENS PHILOSOPHES SUR LA DIALECTIQUE.

La dialectique, ou la logique, est la science qui donne des règles pour diriger les opérations de notre esprit dans la recherche du vrai, et pour nous apprendre à le discerner du faux [1]. J'ai marqué assez au long, dans le second tome du Traité des Études, de quelle utilité était cette partie de la philosophie, et l'usage qu'il en fallait faire.

Aristote est, parmi les anciens, le plus excellent auteur pour la dialectique. Outre plusieurs autres ouvrages, nous avons de lui quatre livres de *l'Analyse*, où il établit tous les principes du raisonnement. « Ce génie », dit le P. Rapin, dans la comparaison qu'il fait d'Aristote et de Platon, « ce génie si plein de rai-« son et d'intelligence, approfondit tellement l'abîme « de l'esprit humain, qu'il en pénétra tous les ressorts « par la distinction exacte qu'il fit de ses opérations. « On n'avait point encore sondé ce vaste fond des pen-« sées de l'homme pour en connaître la profondeur : « Aristote fut le premier qui découvrit cette nouvelle « voie pour parvenir à la science par l'évidence de la « démonstration, et pour aller géométriquement à la « démonstration par l'infaillibilité du syllogisme, l'ou-« vrage le plus accompli et l'effort le plus grand de « l'esprit humain. »

1 « Dialectica veri et falsi quasi disceptatrix et judex. » (Cic. *Acad. Quæst.* lib. 4, n. 91.)

Cet éloge est grand et ne laisse rien à désirer; mais on ne peut disputer à Aristote la gloire d'avoir porté fort loin la force du raisonnement, et d'en avoir démêlé avec beaucoup de subtilité et de discernement les règles et les principes.

Cicéron paraît reconnaître ce philosophe pour l'auteur et l'inventeur de la dialectique[1] : lui-même en fait honneur à Zénon d'Élée, au rapport de Diogène Laërce. In Zenone. On croit donc que Zénon fut le premier qui trouva cette suite naturelle de principes et de conséquences dont il forma un art, qui jusque-là n'avait eu rien de fixe ni de réglé. Mais Aristote sans doute enchérit beaucoup sur lui.

Cette étude faisait la principale occupation des stoïciens[2], qui reconnaissaient pour chef un autre Zénon. Ils se piquaient d'exceller dans cette partie de la philosophie. En effet, leur manière de raisonner était vive, pressante, serrée, propre à éblouir et à embarrasser leurs adversaires, mais obscure, sèche, dénuée de tout ornement; et souvent elle dégénérait en minuties, en sophismes, en arguments captieux et entortillés[3], pour me servir du terme de Cicéron.

Quoique la question, s'il y a quelque chose de certain dans nos connaissances, ne dût être regardée que comme une question préliminaire à la dialectique, elle en faisait pourtant le principal objet; et c'est sur quoi les philosophes disputaient avec le plus de vivacité. La différence de sentiments sur ce sujet consistait en ce

[1] « Aristoteles utriusque partis dialecticæ princeps. » (*Topic.* n. 6.)

[2] « Stoicorum in dialecticis omnis cura consumitur. » (*Brut.* n. 118.)

[3] « Contortulis quibusdam ac minutis conclusiunculis... effici volunt non esse malum dolorem. » (*Tusc. Quæst.* lib. 2, n. 42.)

que les uns croyaient qu'on pouvait avoir des connaissances sûres et porter des jugements certains, et que les autres au contraire prétendaient qu'on ne pouvait rien connaître certainement, ni par conséquent rien affirmer de positif.

Ac. Quæst. lib. 1, n. 15. La manière de disputer dont avait usé Socrate pouvait bien avoir donné lieu à cette dernière méthode de philosopher. On sait qu'il ne disait jamais son sentiment, qu'il se contentait de réfuter celui des autres sans rien affirmer positivement, et qu'il déclarait ne savoir autre chose sinon qu'il ne savait rien, et c'était même pour cela qu'il croyait mériter l'éloge qu'Apollon lui avait donné d'être le plus sage des hommes. Plusieurs croient que Platon suivit la même méthode, mais on n'en convient pas.

Ibid. n. 17. Ce qui n'est point douteux, c'est que les deux plus célèbres disciples de Platon, Speusippe, son neveu, et Aristote, qui formèrent deux fameuses écoles, le premier celle des académiciens, l'autre celle des péripatéticiens, abandonnèrent la coutume qu'avait Socrate de ne parler jamais qu'en doutant, et de ne rien affirmer; et que, réduisant la manière de traiter les questions à de certaines règles et à une certaine méthode, ils en firent un art, une science connue sous le nom de *dialectique*, qui fait une des trois parties de la philosophie. Ces deux écoles portaient un nom différent, mais dans le fond avaient les mêmes principes à peu de chose près. Nous les confondrons pour l'ordinaire sous le nom d'*ancienne académie*.

Le sentiment de l'ancienne académie était que, quoique nos connaissances prissent leur origine dans les sens, ce n'était pas les sens qui jugeaient de la vérité,

mais l'esprit, qui seul méritait d'être cru, est le seul qui voie les choses telles qu'ell elles-mêmes, c'est-à-dire qui voie ce que Plat les idées, lesquelles subsistent toujours dan état, et ne souffrent aucun changement.

Zénon, le chef des stoïciens, qui était d petite ville de Cypre, accordait quelque cho au témoignage des sens, qu'il prétendait ê et évident [1], mais en supposant certaines c savoir, qu'ils fussent sains et en bon état, eût aucun obstacle qui en pût empêcher l'effi

Épicure allait encore plus loin. Il donna certitude au rapport des sens, qu'il les regar une règle infaillible de vérité [2]; en sorte qu'i que les objets étaient précisément tels qu'i raissent; que le soleil, par exemple, et les n'avaient pas réellement plus de grandeu paraissent en avoir à nos yeux. Il admettai moyen de discerner la vérité : c'est l'idé avons des choses, sans laquelle nous ne pouv aucune question, ni porter aucun jugement. *animo quædam informatio, sine qua n quicquam, nec quæri, nec disputari potes*

Zénon employait le même principe, et in ticulièrement sur les idées claires, éviden taines que nous avons naturellement de ce cipes par rapport aux mœurs et à la con vie. « L'homme de bien [3], dit-il, est déterr

[1] « Ita tamen maxima est in sensibus veritas, si et sani sunt et valentes, et omnia removentur quæ obstant et impediunt. » (Lib. 4, n. 19.)

[2] « Epicurus om nuncios dixit esse. » n. 70.)

[3] « Quæro etiam,

« souffrir et à se laisser déchirer par les plus cruels « tourments, plutôt que de manquer à son devoir et « que de trahir la fidélité qu'il doit à sa patrie. Je de-« mande pourquoi il s'impose à lui-même une loi si « dure et si contraire en apparence à ses intérêts, et « s'il est possible qu'il prenne une telle résolution, s'il « n'a dans l'esprit une idée claire et distincte de la jus-« tice et de la fidélité, qui lui montre évidemment « qu'il doit s'exposer à tous les supplices plutôt que « de rien faire qui soit contraire à la justice et à la « fidélité. »

Ce raisonnement, que Zénon fonde sur la certitude des idées claires et évidentes, montre la fausseté du principe reçu communément dans l'école des péripatéticiens, *que toutes nos idées viennent de nos sens* [1]; car, comme le remarque la Logique de Port-Royal, il n'y a rien que nous concevions plus distinctement que notre pensée même, ni de proposition qui nous puisse être plus claire que celle-là, *Je pense, donc je suis.* Or nous ne pourrions avoir aucune certitude de cette proposition, si nous ne concevions distinctement ce que c'est qu'*être*, et ce que c'est que *penser;* et il ne faut point demander que nous expliquions ces termes, parce qu'ils sont du nombre de ceux qui sont si bien entendus par tout le monde, qu'on les obscurcirait en

qui statuit omnem cruciatum perferre, intolerabili dolore lacerari potiùs, quàm aut officium prodat aut fidem, cur has sibi tam graves leges imposuerit, quum, quamobrem ita oporteret, nihil haberet comprehensi, percepti, cogniti, constituti? Nullo igitur modo fieri potest, ut quisquam tanti æstimet æquitatem et fidem, ut ejus conservandæ causâ nullum supplicium recuset, nisi iis rebus assensus sit, quæ falsæ esse non possunt. » (*Acad. Quæst.* lib. 4, n. 23.)

[1] « Nihil est in intellectu, quod non priùs fuerit in sensu. »

voulant les expliquer. Si on ne peut nier que nous n'ayons en nous les idées de l'être et de la pensée, qu'on nous dise par quels sens elles sont entrées dans notre esprit. Il faut donc convenir qu'elles ne tirent en aucune sorte leur origine des sens.

Zénon montrait encore le faux [1], et même le ridicule du sentiment des académiciens par une autre réflexion. Dans la conduite commune de la vie, il est impossible, disait-il, de prendre un parti fixe, et de se déterminer à rien, si l'on n'a dans l'esprit un principe fixe et assuré, qui nous détermine à prendre un parti plutôt qu'un autre. Ainsi l'on demeurera toujours dans l'incertitude et dans l'inaction.

Les sectateurs de l'ancienne académie et du portique convenaient donc ensemble, en ce que les uns et les autres soutenaient, quoique sur différents principes, qu'il y avait des moyens sûrs de connaître la vérité, et par conséquent des connaissances évidentes et certaines.

Arcésilas s'éleva avec beaucoup de vivacité contre ce sentiment, s'attachant en particulier à combattre Zénon, et il forma une secte qui fut appelée *la moyenne académie;* laquelle subsista jusqu'à Carnéade, quatrième successeur d'Arcésilas, qui fonda la secte appelée *la nouvelle académie*. Comme elle n'avait fait que de légers changements dans la moyenne, on les confond ensemble, et on les désigne toutes deux par le nom d'*académie nouvelle*. Cette secte eut beaucoup de cré- Acad. Quæst. lib. 1, n. 44.

[1] « Si quid officii sui sit, non occurrit animo, nihil unquam omninò aget, ad nullam rem unquam impelletur, nunquam movebitur. Quòd si aliquid aliquandò acturus est, necesse est id ei verum, quod occurrit, videri. » (*Acad. Quæst.* n. 24.)



dit. Cicéron l'embrassa ouvertement, et s'en déclara le défenseur.

Acad. Quæst. n. 44. Si on l'en croit, ce ne fut point par opiniâtreté ni par un frivole désir de vaincre qu'Arcésilas attaqua Zénon, mais par l'obscurité qui se trouvait dans toutes les connaissances, laquelle avait obligé Socrate, aussi-bien que Démocrite, Anaxagore, Empédocle, et presque tous les anciens philosophes, d'avouer leur ignorance, et de convenir qu'on ne pouvait rien savoir, rien connaître avec certitude, pas même ce que Socrate s'était réservé, en disant : *Je ne sais qu'une chose, qui est que je ne sais rien.*

Le fort de la dispute entre Zénon et Arcésilas roulait sur le témoignage des sens. Zénon prétendait qu'on pouvait par leur ministère connaître certainement la vérité : Arcésilas le niait. (Ibid. n. 66.) La principale raison de ce dernier était qu'il n'y a aucune marque certaine qui distingue et fasse discerner les objets faux et trompeurs de ceux qui ne sont pas tels. Il y en a qui sont ou qui paraissent si parfaitement semblables entre eux, qu'il n'est pas possible d'en faire le discernement. On est donc exposé, en jugeant et en affirmant quelque chose, à se tromper, et à prendre le vrai pour le faux, et le faux pour le vrai, ce qui est tout-à-fait indigne du sage; et, par conséquent[1], s'il veut se conduire avec prudence, il doit suspendre son jugement, et ne décider de rien. C'est aussi ce que faisait Arcésilas; il passait les jours entiers à disputer contre les autres, et à réfuter leurs sentiments sans jamais dire le sien.

[1] « Ex his illa necessariò nata est ἐποχὴ, id est, assensionis retentio. » (*Acad. Quæst.* lib. 4, n. 59.)

Les académiciens, à son exemple, en usèrent toujours depuis de la même sorte. Nous avons vu que Carnéade, quand il alla à Rome avec deux autres députés, parla un jour pour la justice, et le lendemain contre, avec la même force et la même éloquence. Ils prétendaient que le but de ces discours[1], où ils soutenaient le pour et le contre sur un même sujet, était de découvrir par ces recherches quelque chose qui fût vrai, ou du moins qui approchât de la vérité. La seule différence, disaient-ils, qu'il y a entre nous et ceux qui croient savoir quelque chose, c'est que ces autres philosophes donnent hardiment pour vrai et pour incontestable le parti qu'ils soutiennent, et que nous avons la modestie de donner le nôtre seulement pour probable et vraisemblable. Ils ajoutaient que c'était sans fondement qu'on accusait leur doctrine de réduire les hommes à l'inaction, et de troubler les devoirs de la vie, puisque la probabilité et la vraisemblance suffisaient pour les déterminer à prendre un parti plutôt qu'un autre. Nous avons un excellent traité de Cicéron, intitulé *Lucullus*, et que l'on compte pour le quatrième livre des Questions académiques, dans lequel Cicéron fait soutenir par Lucullus l'opinion de la vieille académie, qu'il y a des choses que l'homme peut savoir et comprendre, et pour lui, il soutient l'opinion contraire, qui est celle de la nouvelle académie, que l'homme ne peut aller au-delà des apparences, et qu'il ne peut avoir que des opinions probables. Lucullus, en finissant sa

Acad. Quæst. lib. 1, n. 108, etc.

Ibid. lib. 4, n. 61, 62.

[1] « Neque nostræ disputationes quidquam aliud agunt, nisi ut, in utramque partem dicendo et audiendo, eliciant, et tanquam exprimant aliquid quod aut verum sit, aut ad id quàm proximè accedat. » (Ibid. lib. 4, n. 7, 8.)

dissertation, qui est assez longue et très-éloquente apostrophe ainsi Cicéron : « Est-il possible, lui dit-il, « après l'éloge magnifique que vous avez fait de la phi- « losophie, que vous puissiez embrasser une secte qui « confond le vrai avec le faux, qui nous ôte tout usage « de la raison et du jugement, qui nous défend de rien « approuver, et qui nous dépouille de tous les sens? « Encore ces peuples Cimmériens, qu'on dit ne voir « jamais le soleil, ont-ils quelques feux, quelque cré- « puscule, qui les éclairent. Mais ces philosophes, pour « lesquels vous vous déclarez, au milieu de ces pro- « fondes ténèbres dont ils nous environnent, ne nous « laissent aucune étincelle dont la lueur puisse nous « éclairer. Ils nous tiennent comme garrottés par des « liens, qui ne nous permettent pas de faire aucun « mouvement; car enfin nous défendre, comme ils « font, de donner notre consentement à quoi que ce « puisse être, c'est réellement nous ôter tout usage de « l'esprit, et nous interdire en même temps toute « action. » Il est difficile de mieux réfuter les dogmes de la nouvelle académie, qui en effet semble dégrader l'homme en le confinant dans une ignorance absolue, et ne lui laissant pour se conduire que le doute et l'incertitude.

Le P. Mallebranche, dans sa Recherche de la vérité, établit fort au long un excellent principe sur les sens : c'est que les sens nous ont été donnés de Dieu, non pour nous faire connaître la nature des objets, mais leur rapport avec nous; non ce qu'ils sont en eux-mêmes, mais s'ils sont avantageux ou nuisibles à notre corps. Ce principe est très-lumineux, et détruit toutes les petites chicanes des anciens philosophes. Pour ce

qui est des objets en eux-mêmes, c'est par les idées que nous les connaissons.

Logique de Port-Royal, IVe partie, chap. I.

J'ai dit que les nouveaux académiciens se contentaient de nier la certitude en admettant la vraisemblance. Les Pyrrhoniens, qui sont une branche et une suite de la secte académicienne, ont même nié cette vraisemblance, et ont prétendu que toutes choses étaient également obscures et incertaines.

Mais la vérité est que toutes ces opinions qui ont fait tant de bruit dans le monde n'ont jamais subsisté que dans des discours, des disputes ou des écrits, et que personne n'en a jamais été sérieusement persuadé. C'étaient des jeux et des amusements de personnes oisives et ingénieuses; mais ce ne furent jamais des sentiments dont ils fussent intérieurement pénétrés, et par lesquels ils voulussent se conduire. Ils prétendaient qu'on ne peut distinguer le sommeil de la veille, ni la folie du bon sens : malgré toutes leurs raisons, pouvaient-ils douter qu'ils ne dormaient point, et qu'ils avaient l'esprit sain? Mais s'il se trouvait quelqu'un capable de former ce doute, au moins personne ne saurait douter, comme dit saint Augustin, s'il est, s'il pense, s'il vit; car, soit qu'il dorme ou qu'il veille, soit qu'il ait l'esprit sain ou malade, soit qu'il se trompe ou qu'il ne se trompe pas, il est certain au moins, puisqu'il pense, qu'il est et qu'il vit, étant impossible de séparer l'être et la vie de la pensée, et de croire que ce qui pense n'est pas et ne vit pas.

CHAPITRE II.

Sentiments des anciens philosophes sur la morale.

La morale, qui se propose pour objet de régler les mœurs, est, à proprement parler, la science de l'homme. Toutes les autres connaissances sont en quelque sorte hors de lui, ou du moins on peut dire qu'elles ne vont point jusqu'à ce qu'il y a en lui de plus intime et de plus personnel; je veux dire jusqu'au cœur: car c'est là que l'homme est tout ce qu'il est. Elles peuvent le rendre plus savant, plus éloquent, plus juste dans ses raisonnements, plus habile dans les mystères de la nature, plus propre à commander des armées et à gouverner des états; mais elles ne le rendent pas meilleur, ni plus sage. C'est pourtant l'unique chose qui le touche de près, qui l'intéresse personnellement, et sans laquelle tout le reste doit lui paraître assez indifférent.

C'est pour cela que Socrate crut devoir préférer le réglement des mœurs à tout le reste. Avant lui les philosophes ne s'occupaient presque qu'à sonder les secrets de la nature, à mesurer l'étendue des terres et des mers, à étudier le cours des astres. Il fut le premier [1] qui mit la morale en honneur [2], et qui, pour me servir des termes de Cicéron, fit descendre la philosophie

[1] « A Socrate omnis, quæ est de vita et moribus, philosophia manavit. » (*Tusc. Quæst. lib.* 3, *n.* 8.)

[2] Les philosophes plus anciens, et surtout Pythagore, avaient donné à leurs disciples de bons préceptes de morale; mais ils n'en faisaient pas leur capital comme Socrate.



du ciel dans les villes [1], l'introduisit même dans les maisons, et la familiarisa avec les particuliers, en l'obligeant de leur donner des préceptes sur les mœurs et sur la conduite de la vie.

Elle ne se borna pas au soin des particuliers. Le gouvernement des états a toujours fait le principal objet des réflexions des plus célèbres philosophes. Aristote et Platon nous ont laissé sur cette matière plusieurs traités d'une grande étendue, qui ont toujours été fort estimés, et qui renferment d'excellents principes. Cette partie de la morale s'appelle *politique*. Je ne la traiterai point ici séparément : je me contenterai dans la suite, en parlant des devoirs, de rapporter quelques extraits de Platon et de Cicéron, qui feront connaître quelles nobles idées ils avaient sur la manière de gouverner les peuples.

La morale doit instruire les hommes principalement sur deux matières. Elle doit, en premier lieu, leur enseigner en quoi consiste le souverain bonheur, auquel ils aspirent tous, puis leur montrer les vertus et les devoirs qui peuvent les y conduire. Il ne faut pas s'attendre que le paganisme nous donne sur des matières si importantes des maximes bien pures. Nous y trouverons un mélange de lumière et de ténèbres qui nous étonnera, mais qui pourra beaucoup nous instruire.

Je joindrai à la morale un petit traité sur la jurisprudence.

[1] « Socrates primus philosophiam devocavit e cœlo, et in urbibus collocavit, et in domos etiam introduxit, et coegit de vita et moribus, rebusque bonis et malis quærere. » (Ibid. lib. 5, n. 10.)



2.



ARTICLE PREMIER.

Sentiments des anciens philosophes sur le souverain bonheur de l'homme.

Il n'y a point, dans toute la philosophie morale, de matière plus intéressante que celle qui regarde le souverain bonheur. On agitait dans les écoles plusieurs questions assez indifférentes pour le commun des hommes, et dont on pouvait négliger de s'instruire sans que les mœurs et la conduite de la vie en souffrissent beaucoup. Mais l'ignorance [1] de ce qui constitue le souverain bien jette l'homme dans une infinité d'erreurs, et fait qu'il marche toujours au hasard, sans avoir rien de fixe, et sans savoir ni où il va, ni quelle route il doit tenir : au lieu que ce principe une fois bien établi, il connaît clairement tous ses devoirs, et sait à quoi s'en tenir pour tout le reste.

Ce ne sont pas seulement les philosophes [2] qui se sont mis en peine de rechercher en quoi consiste le souverain bien; ce sont généralement tous les hommes, savants, ignorants, éclairés, stupides. Il n'y a personne qui ne prenne parti sur cette importante question. Et quand l'esprit demeurerait indifférent, le cœur ne saurait s'empêcher de faire un choix. Il pousse de son fond

[1] « Summum bonum si ignoretur, vivendi rationem ignorari necesse est. Ex quo tantus error consequitur, ut, quem in portum se recipiant, scire non possint. Cognitis autem rerum finibus, quum intelligitur quid sit et bonorum extremum et malorum, inventa vitæ via est, conformatioque omnium officiorum.... Hoc constituto, in philosophia, constituta sûnt omnia. » (*De Finib. bon. et mal.* lib. 5, n. 15.)

[2] « Omnis auctoritas philosophiæ consistit in beata vita comparanda. Beatè enim vivendi cupiditate incensi omnes sumus. » (Ibid. n. 86.)

un cri secret, qui dit à l'égard de quelque objet : Heureux celui qui en est le possesseur !

L'homme a l'idée et le désir d'un bonheur souverain gravés dans le fond de sa nature : et cette idée et ce désir sont la source de tous ses autres désirs et de toutes ses actions. Depuis le péché, il ne lui en reste qu'une notion confuse et générale, laquelle est inséparable de son être. Il ne saurait s'empêcher d'aimer et de chercher ce bien qu'il ne connaît plus que confusément : mais il ne sait où il est, ni en quoi il consiste ; et cette recherche le précipite en une infinité d'erreurs. Car, trouvant des biens créés qui contentent quelque petite partie de cette avidité infinie qui le dévore, il les prend pour le bien souverain, il y rapporte ses actions, et tombe ainsi dans une infinité d'égarements criminels.

C'est ce que nous verrons clairement dans les divers sentiments qui ont partagé les philosophes sur cette matière. Cicéron l'a traitée avec beaucoup d'étendue et d'érudition dans les cinq livres qui ont pour titre *de Finibus bonorum et malorum*, où il examine en quoi consistent les véritables biens et les véritables maux. Je m'attacherai au plan qu'il a suivi, et j'exposerai après lui ce qu'ont pensé sur ce sujet les épicuriens, les stoïciens, les péripatéticiens, c'est-à-dire les trois sectes de philosophie les plus célèbres.

Les deux dernières nous fourniront de temps en temps d'excellentes maximes sur divers sujets, mais qui seront le plus souvent mêlées de faux dogmes et d'erreurs grossières. Il ne faut pas s'attendre à y rien trouver d'instructif par rapport aux biens futurs. La philosophie humaine n'élève point l'homme au-dessus

de lui-même, et se borne à la terre. Quoiqu'il y ait eu plusieurs philosophes persuadés de l'immortalité de l'ame, et par conséquent convaincus que la vie présente n'est qu'un instant dans la durée infinie de nos ames, ils n'ont pas laissé de donner à cette vie d'un moment toute leur étude et toute leur attention. Ce qui devait arriver en l'autre vie n'était le sujet que de quelques entretiens stériles, dont ils ne tiraient aucune conséquence pour leur propre conduite ni pour celle des autres. Ainsi, ces prétendus sages, qui connaissaient tout, excepté eux-mêmes, et qui savaient la destination de chaque chose particulière, excepté celle de l'homme, peuvent, à juste titre, être regardés comme des insensés : car c'est l'être que de ne savoir ce qu'on est et où l'on va; que d'ignorer sa fin et les moyens d'y parvenir; que de savoir ce qui est superflu et étranger, et d'être aveugle sur ce qui est personnel et nécessaire.

§ I. *Sentiments d'Épicure sur le souverain bien.*

Le nom seul d'Épicure nous avertit que, dans la question dont il s'agit, il ne faut point attendre qu'il nous inspire de nobles et de généreux sentiments [1].

De Finib. lib. 1, n. 29, 30. On appelle *souverain bien*, selon tous les philosophes, celui auquel tous les autres se rapportent, et qui ne se rapporte lui-même à aucun autre. Épicure fait consister le souverain bien dans le plaisir, et, par une conséquence nécessaire, le souverain mal dans la douleur. C'est la nature elle-même, dit-il, qui nous en-

[1] « *Epicurus, in constitutione finis, nihil generosum sapit atque* magnificum. » (*De Finib.* lib. 1, n. 23.)

seigne cette vérité, et qui nous apprend dès notre naissance à rechercher comme souverain bien tout ce qui peut nous faire plaisir, et à éviter comme souverain mal tout ce qui peut nous faire de la peine. On n'a pas besoin d'arguments bien recherchés pour établir cette vérité, non plus que pour prouver que le feu est chaud, la neige blanche, le miel doux. Tout cela se sent. Qu'on suppose d'un côté un homme jouissant et pour l'esprit et pour le corps des plus grands plaisirs, sans crainte qu'ils soient interrompus, et de l'autre, un homme livré aux plus vives douleurs, sans aucune espérance de soulagement : est-il douteux de quel côté on doit placer le souverain bien et le souverain mal?

Comme il ne dépend pas de l'homme de s'exempter des douleurs, Épicure oppose à cet inconvénient un remède fondé sur un raisonnement qu'il croit fort persuasif : *Si la douleur est grande*, dit-il, *elle sera courte; si elle est longue, elle sera légère.* Comme s'il n'arrivait pas souvent qu'une maladie fût en même temps et longue et douloureuse, et comme si un raisonnement pouvait quelque chose contre le sentiment.

Il proposait un autre remède non moins inefficace contre la vivacité de la douleur, qui consistait à rendre notre esprit distrait sur les maux qu'on souffre, et à tourner toute son attention sur les plaisirs qu'on a sentis autrefois, et sur ceux qu'on espère goûter encore dans la suite. Quoi! lui répliquait-on, pendant que la violence de la douleur [1] me pique, me pénètre, me déchire, me brûle, et ne me laisse aucun moment de

[1] « Non est in nostra potestate, fodicantibus iis rebus quas malas esse opinemur, dissimulatio vel oblivio. Lacerant, vexant, stimulos admovent, ignes adhibent, respirare non sinunt; et tu oblivisci jubes, quod contra naturam est? » (Cic. *Tusc. Quæst.*)

repos, vous m'ordonnez de l'oublier et de la laisser à l'écart ! Cette dissimulation et cet oubli sont-ils donc en mon pouvoir ? Est-ce qu'il dépend de moi d'étouffer la voix de la nature et de lui imposer silence ?

Tusc. Quæst. lib. 2, n. 17.

Obligé de renoncer à tous ces faux et pitoyables raisonnements, il ne restait plus d'autre issue à Épicure que d'avouer que son sage serait sensible à la douleur, mais qu'il ne laisserait pas de se croire heureux dans cet état; et c'est à quoi il se réduisait. En l'entendant ainsi parler, Cicéron a toutes les peines du monde, dit-il, à s'empêcher de rire. Si le sage est tourmenté, s'il est brûlé (on s'attend qu'Épicure va dire qu'il résistera constamment, et qu'il ne succombera point : ce n'est pas assez pour lui, il va encore plus loin); si le sage se trouve enfermé dans le taureau brûlant de Phalaris [1], plein de joie, il s'écriera : *Que l'état où je suis est doux! que je m'en mets peu en peine!* On est étonné d'entendre sortir cette parole de la bouche du panégyriste de la volupté, qui fait consister le souverain bien dans le plaisir, et le souverain mal dans la douleur. On l'est encore plus quand on voit Épicure soutenir ce généreux personnage jusqu'à la fin [2], et qu'on l'entend lui-même, au milieu des douleurs aiguës de la pierre et des tourments que lui faisait souffrir une affreuse colique qui lui déchirait les entrailles, s'écrier : *Je suis heureux; c'est ici le dernier et le plus fortuné jour de ma vie.*

[1] « In Phalaridis tauro si erit, dicet : *Quàm suave est hoc ! quàm hoc non curo !* » (Cic. *Tusc. Quæst.*)

[2] « Quid porrò ? Non æquè incredibile videtur, aliquem in summis cruciatibus positum dicere : *Beatus sum ?* Atqui hæc vox in ipsa officina voluptatis est audita. *Beatissimum*, inquit, *hunc et ultimum diem ago*, Epicurus; quum illum hinc urinæ difficultas torqueret, hinc insanabilis exulcerati dolor ventris. » (Sen. *Epist.* 92.)



Cicéron demande comment on peut concilier Épicure avec lui-même. Pour lui, qui ne nie pas que la douleur ne soit douleur [1], il ne porte pas à un si haut point la vertu du sage. « C'est bien assez, dit-il, qu'il « supporte les maux avec patience; je ne demande pas « qu'il les souffre avec joie : car enfin la douleur est « une chose triste, dure, amère, contraire à la nature « et difficile à souffrir. » C'est là penser et parler raisonnablement. Le langage d'Épicure est celui de la vanité et de l'orgueil qui cherche à se donner en spectacle, et qui, faisant parade d'un faux courage, prouve une véritable faiblesse.

Au reste, ces conséquences absurdes d'Épicure étaient des conséquences nécessaires qui suivaient invinciblement de ses principes erronés. Car, si le sage doit être heureux aussi long-temps qu'il est sage, la douleur, ne lui faisant pas perdre sa sagesse, ne peut non plus lui faire perdre son bonheur. Ainsi il est contraint d'assurer qu'il est heureux au milieu des plus vives douleurs.

Il faut avouer qu'on trouve dans Épicure des maximes et même des actions qui ont quelque chose de surprenant et d'éblouissant, et qui donnent de sa personne et de sa doctrine une idée tout opposée à celle qu'on s'en forme ordinairement : c'est pourquoi plusieurs savants fort célèbres ont pris sa défense et fait son apologie.

Il déclare hautement [2], dit Cicéron, qu'on ne peut

[1] « Tullius dolorem, dolorem esse non negat:.. Ego, inquit, tantam vim non tribuo sapientiæ contra dolorem. Sit fortis in perferendo, officio satis est : ut lætetur etiam, non postulo. Tristis enim res est sine dubio, aspera, amara, inimica naturæ, ad patiendum tolerandumque difficilis. » (*Tusc. Quæst.* lib. 2, n. 33 et 18.)

[2] « Clamat Epicurus, non posse

vivre agréablement, à moins qu'on ne vive avec sagesse, honnêteté et justice, et qu'on ne peut vivre de la sorte sans vivre agréablement. Que ne renferme point un tel principe!

Sur les autres matières de morale, et sur les règles des devoirs, il étale des maximes qui n'ont pas moins de noblesse et de sévérité.

Senec. epist. 29. Sénèque rapporte plusieurs de ses paroles, qui sont certainement fort louables. *Je n'ai jamais songé*, dit-il, *à plaire au peuple; car ce que je sais, le peuple ne l'approuve point, et ce que le peuple approuve, je ne le sais pas.*

Id. epist. 11. A la place du peuple Épicure substitue quelque homme de bien d'une grande vertu et d'une grande réputation [1], qu'il veut que nous ayons toujours devant les yeux comme un gardien et un surveillant, de sorte que nous fassions toutes nos actions comme s'il en était spectateur et juge. En effet, c'est retrancher la plus grande partie des fautes que de leur donner un témoin qu'on respecte, dont l'autorité et la pensée seule règlent et purifient nos actions les plus secrètes.

Si vous voulez [2], disait Épicure, rendre Pythoclès véritablement riche, il ne faut rien ajouter à ses biens,

jucundè vivi, nisi sapienter, honestè justèque vivatur : nec sapienter, honestè, justè, nisi jucundè. » (*De Finib.* lib. I, n. 57.)

[1] « Aliquis vir bonus nobis eligendus est, ac semper ante oculos habendus, ut sic tanquam illo spectante vivamus, et omnia tanquam illo vidente faciamus. Hoc, mi Lucili, Epicurus præcepit; custodem nobis et pædagogum dedit : nec immeritò. Magna pars peccatorum tollitur, si peccaturis testis adsistat. Aliquem habeat animus quem vereatur, cujus auctoritate etiam secretum suum sanctius faciat. » (SEN.)

[2] « Si vis, inquit, Pythoclea divitem facere, non pecuniæ adjiciendum, sed cupiditatibus detrahendum. » (Idem. *Epist.* 21.)



mais seulement retrancher de ses désirs et de ses cupidités.

Je ne finirais point, si je voulais rapporter beaucoup d'autres maximes d'une morale aussi exacte. Socrate parle-t-il mieux qu'Épicure? Et l'on prétend que sa conduite répondait à sa morale.

Quoique les jardins d'Épicure eussent pour inscription, *Ici la volupté est le souverain bien*, le maître du logis, gracieux d'ailleurs et fort honnête, recevait ses hôtes avec du pain et de l'eau. Senec. epist. 21.

Lui-même, ce docteur de la volupté, avait certains jours où il rassasiait sa faim bien sobrement. Il marque dans une lettre qu'il ne dépensait pas un as entier pour son repas, c'est-à-dire un sou, et que Métrodore, son compagnon, qui n'était pas encore si avancé, dépensait l'as entier. Id. epist. 18.

Nous avons vu avec quel courage, près de rendre l'esprit, il souffrait les plus vives et les plus cruelles douleurs. Que répondre à ces faits, et à beaucoup d'autres pareils? car on en rapporte plusieurs.

Que répondre aussi, d'un autre côté, à des faits tout contraires et en grand nombre, et aux reproches qu'on lui faisait de s'abandonner à la crapule et aux débauches les plus honteuses, comme on le voit dans Diogène de Laërce?

Mais Cicéron tranche la question en un mot, et la réduit à un seul point. « Croyez-vous, lui disait-on, « qu'Épicure soit tel qu'on le veut faire passer, et que « son dessein soit de porter au dérèglement et à la dé- « bauche? Je ne le crois pas, répond Cicéron; car je « vois que d'ailleurs il avance de fort belles maximes, « et d'une morale très-sévère. Mais il ne s'agit pas ici Tusc. Quæst. lib. 3, n. 46, 47.

« de ses mœurs ni de sa conduite; il s'agit de ses « dogmes et de ses sentiments. Or, il s'explique sur ce « qu'il entend par le plaisir et la volupté, d'une ma-« nière qui n'est pas obscure. *J'entends par ce mot*[1], « dit Épicure, *les plaisirs du goût, les plaisirs de la* « *chair, la vue des objets qui flattent agréablement* « *les yeux, les divertissements, la musique.* Ajouté-je « quelque chose à ses paroles? Ajouté-je quelque chose « de faux? Si cela est, qu'on me réfute : car je ne « cherche qu'à éclaircir la vérité. »

De Natura Deor. l. 1, n. 111. Le même Épicure[2] déclare *qu'il ne peut pas même concevoir qu'il y ait un autre bien que celui qui consiste dans le boire, dans le manger, dans l'harmonie des sons qui flattent l'oreille, et dans les voluptés obscènes.* Ne sont-ce pas là ses propres termes? dit Cicéron. *An hæc ab eo non dicuntur?*

En supposant qu'il soutenait un tel dogme, devait-on compter pour quelque chose les plus beaux discours qu'il tenait d'ailleurs sur la vertu et sur l'honnêteté? Ibid. n. 116 et 123. On en jugeait comme des livres qu'il avait écrits sur la Divinité. On était persuadé que, dans le fond, il ne croyait point de dieux. Cependant il parlait dans ces livres du respect qu'on leur doit en termes magnifiques, pour mettre ses véritables sentiments et sa personne à couvert, et pour ne point s'attirer d'affaires de la part des Athéniens. Il avait le même intérêt à couvrir un

[1] « Non verbo solùm posuit voluptatem, sed explanavit quid diceret. *Saporem,* inquit, *et corporum complexum, et ludos, atque cantus, et formas eas quibus oculi jucundè moveantur.* » (*Tusc. Quæst.*)

[2] « Testificatur ne intelligere quidem se posse, ubi sit aut quid sit ullum bonum, præter illud, quod cibo, aut potione, et aurium delectatione, et obscœnâ voluptate capiatur. » (*De Finib.* lib. 2, n. 7.)

dogme aussi révoltant que celui qui fait consister le souverain bien dans la volupté.

Torquatus faisait valoir extrêmement en faveur d'Épicure, dont il défendait la doctrine, l'endroit où ce philosophe disait que l'on ne peut pas mener une vie agréable, si elle n'est sage, honnête et juste : *non posse jucundè vivi, nisi honestè, et sapienter, et justè vivatur.* Cicéron ne se laisse point éblouir par un vain éclat de paroles dont Épicure s'efforçait de couvrir la turpitude de ses dogmes. Il prouve fort au long que la sagesse, l'honnêteté, la justice ne peuvent point s'allier avec le plaisir dans le sens qu'Épicure lui donne, qui fait honte à la philosophie, et qui déshonore la nature même. Il demande à Torquatus si, lorsqu'il sera nommé consul, ce qui devait bientôt arriver, il osera, dans sa harangue devant le peuple ou dans le sénat, déclarer qu'il entre en charge bien résolu de se proposer la volupté pour fin et pour but dans toutes ses actions. Pourquoi ne l'osera-t-il pas, sinon parce qu'il sent bien qu'un tel langage est infame ? De Finib. l. 2, n. 51, etc. Ibid. n. 74.

Je finirai tout cet article par un beau contraste que fait ici Cicéron. D'un côté il représente L. Thorius Balbus, de Lanuvium, l'un de ces voluptueux habiles et délicats qui se font une occupation et un mérite de raffiner sur tout ce qui s'appelle *délices*, lequel, libre de tout chagrin pour le présent et de toute inquiétude pour l'avenir, ne se livrait point brutalement aux excès du boire et du manger, ni aux autres divertissements grossiers ; mais qui, attentif à sa santé et à certaines bienséances, menait une vie douce et molle, assemblait tous les jours chez lui une compagnie d'amis choisis, avait toujours une table servie des mets les plus fins, Ibid. l. 2, n. 63-65.



et les plus exquis, ne se refusait rien de ce qui pouvait flatter agréablement ses sens, ni aucun de ces plaisirs sans lesquels Épicure ne concevait pas ce que pouvait être le souverain bonheur; en un mot, qui était industrieux à cueillir partout, pour ainsi dire, une fleur délicate de joie et de volupté, et qui annonçait par un teint vermeil le fond merveilleux de santé et d'embonpoint dont il jouissait. Voilà, dit Cicéron en s'adressant à Torquatus, un homme, selon vous, souverainement heureux.

Je n'oserais vous nommer [1] celui que j'ai dessein de lui opposer; mais la vertu le nommera elle-même pour moi : c'est le fameux Régulus, qui, de son plein gré, sans y être forcé que par la parole qu'il avait donnée aux ennemis, retourna de Rome à Carthage, où il savait quels supplices lui étaient préparés, et où effectivement on le fit mourir par la faim et par des veilles forcées. C'est dans ces tourments-là même que la vertu le déclare à haute voix infiniment plus heureux que votre Thorius, couché sur les roses, et nageant dans la volupté. Régulus avait fait de grandes guerres, avait été deux fois consul, avait reçu l'honneur du triomphe; mais il ne comptait presque pour rien tous ces avantages en comparaison de ce dernier événement de sa

[1] « Ego, huic quem anteponam, non audeo dicere : dicet pro me ipsa virtus, nec dubitabit isti vestro beato M. Regulum anteponere. Quem quidem, quum suâ voluntate, nullâ vi coactus præter fidem quam dederat hosti, ex patria Carthaginem revertisset, tum ipsum, quum vigiliis et fame cruciaretur, clamat virtus beatiorem fuisse, quàm potantem in rosa Thorium. Bella magna gesserat, bis consul fuerat, triumphàrat : nec tamen sua illa superiora tam magna nec tam præclara ducebat, quàm illum ultimum casum, quem propter fidem constantiamque susceperat; qui nobis miserabilis videtur audientibus, illi perpetienti erat voluptarius. » (*De Finib.* lib. 2. [n. 65].)

vie, que sa fidélité à sa parole et sa constance lui avaient attiré : événement dont le simple récit nous afflige et nous effraie, et dont la réalité fut pour Régulus un sujet de joie et de plaisir.

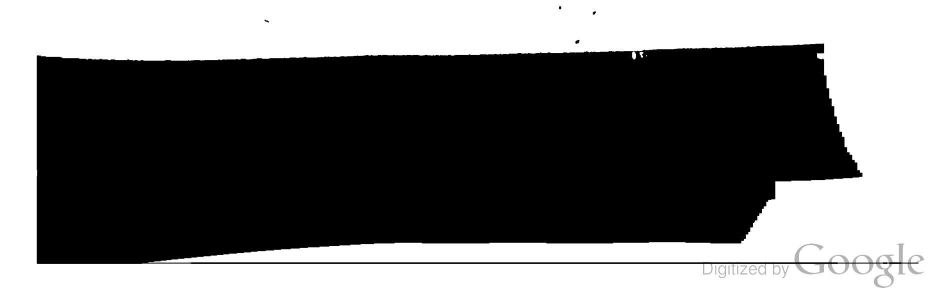
Qu'on mette à la place de Régulus un chrétien qui souffre pour la vérité, rien ne sera plus concluant que le raisonnement de Cicéron. Sans cela, c'est réfuter une absurdité par une autre, et opposer une fausse idée de bonhenr à un bonheur honteux.

§ II. *Sentiments des stoïciens sur le souverain bien.*

Nous sortons de l'école la plus décriée parmi les anciens philosophes pour la doctrine et pour les mœurs, qui avait pourtant beaucoup d'autorité, et dont les dogmes étaient, dans la pratique, presque généralement suivis, l'attrait du plaisir étant bien plus efficace que tous les plus beaux raisonnements. Nous passons maintenant dans une autre école, que le paganisme a fort vantée, dont il s'est fait beaucoup d'honneur, et où il a prétendu que la vertu s'enseignait et se pratiquait dans toute sa pureté et toute sa perfection. On voit bien que je parle des stoïciens.

C'était un principe commun à tous les philosophes, que le souverain bien consistait à vivre selon la nature : *secundùm naturam vivere, summum bonum esse.* La différente manière dont ils expliquaient cette conformité avec la nature faisait la diversité de leurs opinions. Épicure la mettait dans le plaisir; quelques-uns, dans l'exemption de la douleur; d'autres, dans d'autres objets. Zénon, le chef des stoïciens, la faisait consister uniquement dans la vertu. Selon lui, vivre selon la nature,

De Finib. l. 4, n. 14.



vivre conformément à la nature, en quoi seul consiste le bonheur, c'est vivre honnêtement, vivre vertueusement. Voilà ce que la nature nous inspire, à quoi elle nous porte, l'honnêteté et la vertu; et elle nous inspire en même temps une souveraine horreur pour tout ce qui est contraire à l'honnêteté et à la vertu.

Cette vérité se reconnaît sensiblement dans les enfants[1], en qui l'on admire la candeur, la simplicité, la tendresse, la reconnaissance, la compassion, la pureté, l'ignorance du mal et de tout artifice. D'où leur viennent de si excellentes vertus, sinon de la nature même, qui se peint et se montre dans les enfants comme dans un miroir? Dans un âge plus avancé[2], pour peu que l'on se souvienne que l'on est homme, peut-on refuser son estime à une jeunesse sage, réglée, modeste? et de quel œil voit-on, au contraire, des jeunes gens livrés à la débauche et aux déréglements? Quand on lit dans l'histoire, d'un côté, des actions de bonté, de douceur, de clémence, de reconnaissance; de l'autre, des actions de violence, d'injustice, d'ingratitude, de cruauté, quelque distance de temps qu'il y ait entre ces hommes dont parle l'histoire et nous, sommes-nous maîtres de nos sentiments, et pouvons-

[1] « Id indicant pueri, in quibus, ut in speculis, natura cernitur.... Quæ memoria est in his benè merentium! quæ referendæ gratiæ cupiditas! Atque ea in optima quaque indole maximè apparent. » (*De Finib.* lib. 5, n. 61.)

[2] « In iis verò ætatibus quæ jam confirmatæ sunt, quis est tam dissimilis homini, qui non moveatur et offensione turpitudinis, et comprobatione honestatis? Quis est qui non oderit libidinosam, protervam adolescentiam? Quis contrà in illa ætate pudorem, constantiam, etiamsi suâ nihil intersit, non tamen diligat?.... Cui Tibuli nomen odio non est? Quis Aristidem mortuum non diligit? An obliviscamur quantoperè in audiendo legendoque moveamur, quum piè, quum amicè, quum magno animo aliquid factum cognoscimus? » (Ibid. n. 62.)

nous nous empêcher d'aimer les uns et de détester les autres ? Voilà, dit Zénon, le cri de la nature, qui nous fait entendre qu'il n'y a de vrai bien que la vertu, de vrai mal que le vice.

Les stoïciens ne pouvaient pas raisonner plus juste ni plus conséquemment, dans leurs principes, qui étaient la source de leurs erreurs et de leurs égarements. D'un côté, convaincus que l'homme est fait pour le bonheur, qui est sa dernière fin et le terme de sa destination ; et de l'autre, bornant toute la vie et la durée de l'homme à cette vie présente, et ne trouvant dans ce court espace rien de plus grand, de plus estimable, de plus digne de l'homme que la vertu, il n'est pas étonnant qu'ils y plaçassent le bonheur et la dernière fin de l'homme. Ne connaissant point une autre vie ni les promesses éternelles, ils ne pouvaient mieux faire dans l'étroite sphère où ils étaient renfermés par l'ignorance de la révélation. Ils ont monté aussi haut qu'il leur était possible. Ils ont été obligés de prendre le moyen pour la fin, le chemin pour le terme. Ils ont pris pour guide la nature, faute de trouver mieux. Ils se sont appliqués à la considérer par ce qu'elle a de grand et de sublime, pendant que l'épicurien ne la regardait que par ce qu'elle a de terrestre, d'animal, de corrompu. Ainsi ils ont dû faire consister le bonheur de l'homme dans la vertu.

Quant à ce qui regarde la santé, les richesses, la réputation, et d'autres pareils avantages, ou les maladies, la pauvreté, l'ignominie, et d'autres incommodités de ce genre, Zénon ne les mettait au rang ni des biens ni des maux, et n'en faisait dépendre ni le bonheur ni le malheur des hommes. C'est pourquoi il sou-

tenait [1] que la vertu seule et par elle-même suffisait pour faire leur bonheur; et que tous les sages, en quelque état qu'ils se trouvassent, étaient toujours heureux. Cependant il ne laissait pas de compter pour quelque chose, mais pour peu, ces sortes de biens et de maux extérieurs qu'il définissait d'une manière différente pour les termes de celle des autres philosophes, mais qui dans le fond revenait à peu près aux mêmes sentiments.

De Finib. lib. 3, n. 43-45.

On peut juger de tout le reste par un seul exemple. Les autres philosophes regardaient la douleur comme un mal effectif et réel, qui incommodait extrêmement le sage, mais qu'il tâchait de supporter avec patience; qui ne l'empêchait pas d'être heureux, mais qui rendait son bonheur moins complet. Ainsi, selon eux, une action honnête et exempte de douleur était préférable à celle où la douleur aurait été jointe. Les stoïciens croyaient qu'un tel sentiment dégradait et déshonorait la vertu, à laquelle tous les autres biens extérieurs joints ensemble n'ajoutaient pas plus que les étoiles à l'éclat du soleil, une goutte d'eau à la vaste étendue de l'océan, un denier aux millions innombrables de Crésus : c'étaient les comparaisons dont ils se servaient. Un sage stoïcien comptait donc la douleur pour rien, et quelque violente qu'elle fût, il se donnait bien de garde de l'appeler un mal.

Tusc. Quæst. l. 3, n. 61.

Pompée, au retour de Syrie, passa exprès par Rhodes pour voir Posidonius, célèbre stoïcien. Quand il fut arrivé à la maison de ce philosophe, il défendit à son licteur de frapper de sa baguette la porte de ce

[1] « Virtutis tantam vim esse, ut ad beatè vivendum se ipsâ contenta sit... Sapientes omnes esse semper beatos. » (*De Finib.* lib. 5, n. 77.)

logis, comme c'était la coutume. Celui [1], dit Pline, à qui l'Orient et l'Occident s'étaient soumis, voulut que les faisceaux de son licteur fissent hommage à la demeure d'un philosophe. Il le trouva au lit, fort malade d'une goutte qui lui faisait souffrir de cruels tourments. Il lui témoigna la peine qu'il avait de le voir en cet état, et de ne pouvoir l'entendre comme il s'en était flatté. Il ne tiendra qu'à vous, repartit le philosophe; et il ne sera pas dit qu'à cause de ma maladie un si grand homme soit venu chez moi inutilement.

Alors, commençant un long et grave discours, il entreprit de lui prouver qu'il n'y avait rien de bon que ce qui était honnête. Et comme cependant la douleur [2] se faisait sentir vivement, et lui enfonçait ses pointes dans tout le corps, il répéta souvent : *Tu ne gagneras rien, ô douleur! quelque incommode et violente que tu puisses être, je n'avouerai jamais que tu sois un mal.*

Un autre stoïcien fut de meilleure foi : c'était Denys d'Héraclée, disciple de Zénon, dont il avait long-temps et vivement soutenu les dogmes. Tourmenté par la pierre [3], qui lui faisait jeter les hauts cris, il reconnut la fausseté de tout ce qu'on lui avait enseigné au sujet de la douleur. *J'ai employé*, disait-il, *plusieurs années à l'étude de la philosophie, et je ne puis supporter la douleur. La douleur est donc un mal.* Tusc. Quæst. lib. 3, n. 60

[1] « Pompeius, confecto mithridatico bello, intraturus Posidonii sapientiæ professione clari domum, fores percuti de more a lictore vetuit; et fasces lictorios januæ submisit is, cui se Oriens Occidensque submiserat. » (PLIN. lib. 7, cap. 30.)

[2] « Quumque ei quasi faces doloris admoverentur, sæpè dixit : *Nihil agis, dolor; quamvis sis molestus, nunquam te esse confitebor malum.* »

[3] « Quum ex renibus laboraret, ipso in ejulatu clamitabat, falsa esse illa, quæ anteà de dolore ipse sensisset... *Plurimos annos in philosophia consumpsi, nec ferre possum* (dolorem): *malum est igitur dolor.* »

Il n'est pas nécessaire de demander aux lecteurs quel jugement ils portent de ces deux philosophes. On voit peint avec les plus vives couleurs, dans les paroles et dans la conduite du premier, le caractère des faux sages du paganisme. Ils se donnent en spectacle, et se nourrissent de l'attention des autres et de l'admiration qu'ils croient leur causer. Ils se roidissent contre leur sentiment intérieur, par la honte de paraître faibles, en cachant un désespoir réel sous l'apparence d'une fausse tranquillité.

Il faut avouer que la douleur est la plus redoutable épreuve de la vertu. Elle enfonce son aiguillon dans le plus intime de l'ame : elle la brûle, elle la tourmente, sans qu'il soit en son pouvoir d'en suspendre le sentiment : elle la tient appliquée malgré elle à une secrète et profonde plaie qui consume toute son attention, et qui lui rend insupportable le temps dont les instants lui paraissent des années. La philosophie humaine tâche en vain, dans cet état, de faire paraître son sage invulnérable ou insensible : elle ne fait que l'enfler d'une vaine présomption, et le remplir d'une force qui n'est que dureté. Ce n'est point ainsi que la vraie religion instruit ses disciples; elle ne travestit point la vertu sous de belles mais chimériques idées : elle élève les hommes à une véritable grandeur, mais c'est en leur faisant reconnaître et avouer leur propre faiblesse.

Écoutons l'homme mis à la plus rude épreuve qui ait jamais été : c'est Job. On lui annonce coup sur coup, et presque sans intervalle, la perte de tous ses troupeaux, tant de gros que de menu bétail, l'enlèvement ou le meurtre de ses esclaves, enfin la mort de tous ses enfants écrasés et ensevelis sous les ruines de la

maison où ils mangeaient tous ensemble. Au milieu de tant de coups si pesants, si imprévus, si promptement redoublés, si capables d'ébranler l'ame la plus forte, aucune plainte ne lui échappe. Uniquement attentif au devoir de ce moment précieux, il se soumet aux ordres de la Providence : *Le Seigneur m'avait tout donné, le Seigneur m'a tout ôté : il n'est arrivé que ce qui lui a plu. Que le nom du Seigneur soit béni.* Il fait paraître la même soumission et la même constance après que le démon a frappé son corps d'une plaie universelle, qui va jusqu'aux entrailles et jusqu'à la moelle des os, et qui le pénètre par les pointes de la douleur la plus aiguë.

Job dans cet état songe-t-il à se donner en spectacle, et à s'attirer des admirateurs par une vaine apparence de courage? Il en est bien éloigné. Il avoue que sa chair est faible, et que lui-même il n'est que faiblesse. Il ne dispute point de force contre Dieu, et reconnaît que de son propre fonds il n'a ni force, ni conseil, ni ressource. *Ma force*, dit-il, *ressemble-t-elle à celle des pierres ? et ma chair est-elle de bronze ? N'est-il pas évident que je ne puis trouver en moi aucun secours ?* Ce n'est pas là le langage de la philosophie païenne, qui n'est qu'enflure et qu'orgueil.

Les stoïciens faisaient de leur sage un homme absolument parfait, sans passion, sans trouble, sans défaut. C'était un vice chez eux que de donner entrée dans son cœur à quelque sentiment de pitié et de compassion : c'était la marque d'un esprit faible, et même peu réglé : *Misericordia est vitium pusilli animi, ad speciem alienorum malorum succidentis : itaque pessimo cuique*

familiarissima est. La compassion [1], continue le même Sénèque, est un trouble et une tristesse causée par la vue des maux d'autrui : or, le sage n'est susceptible ni de trouble, ni de tristesse ; son ame jouit toujours d'une tranquille sérénité, qu'aucun nuage ne peut dissiper. Comment serait-il touché des maux des autres puisqu'il ne l'est pas des siens propres ?

Les stoïciens raisonnaient ainsi, parce qu'ils ignoraient ce qu'est l'homme. Ils détruisaient la nature en prétendant la réformer. Ils réduisaient le sage à une idole de bronze et de pierre, dans l'espérance de le rendre ferme dans ses propres maux et dans ceux d'autrui : car ils voulaient qu'il fût également insensible aux uns et aux autres, et que la compassion ne lui fît pas regarder dans le prochain comme un malheur ce qu'il devait considérer par rapport à lui-même comme indifférent. Ils ne savaient pas que les sentiments qu'ils s'efforçaient d'éteindre, faisaient partie de la nature de l'homme, et que c'était détruire tous les liens de la société que d'arracher de son cœur la compassion, la tendresse et le vif intérêt que la nature même nous inspire pour tout ce qui arrive au prochain.

L'idée chimérique qu'ils se formaient de la souveraine perfection de leur sage était la source du ridicule sentiment par lequel ils établissaient que toutes les fautes étaient pareilles. J'ai montré ailleurs l'absurdité de ce dogme.

Ils en soutenaient un autre non moins absurde, mais

[1] « Misericordia est ægritudo animi, ob alienarum miseriarum speciem. Ægritudo autem in sapientem virum non cadit. Serena ejus mens est, nec quidquam incidere potest quod illam obducat.... Hoc sapienti ne in suis quidem accidet calamitatibus, sed omnem fortunæ iram reverberabit, et ante se franget. »



bien plus dangereux, et qui était une suite de leur sentiment sur ce qui fait le souverain bien de l'homme; sentiment bon et solide en un sens, mais dont ils tiraient une mauvaise conséquence. Ils prétendaient qu'on ne devait point faire consister le souverain bien de l'homme [1] dans aucune des choses qu'on pouvait lui enlever malgré lui, et qui n'étaient point en son pouvoir, mais dans la vertu seule, qui dépend de lui uniquement, et que nulle violence étrangère ne peut lui arracher. Il était bien clair que les hommes ne pouvaient pas se procurer à eux-mêmes ni se conserver la santé, les richesses, et les autres avantages de cette nature: aussi s'adressaient-ils aux dieux pour les obtenir et pour en conserver la possession. Ces avantages ne pouvaient donc pas faire partie du souverain bien. La vertu seule avait ce privilége, parce que l'homme en est le maître absolu, et qu'il ne la tire que de son propre fonds. Il se la donne à lui-même selon eux, il se la conserve, et n'a pas besoin pour cela d'avoir recours aux dieux comme pour les autres biens. *Hoc quidem omnes mortales sic habent, externas commoditates... a diis se habere: virtutem autem nemo unquam acceptam Deo retulit.* Jamais, disaient-ils, personne s'est-il avisé de les remercier de ce qu'il était homme de bien, comme il les remercie des richesses, des honneurs et de la santé dont il jouit? *Num quis, quòd bonus vir esset, gratias diis egit unquam? at quòd dives, quòd honoratus, quòd incolumis.* En un mot, c'est le sentiment de tous les hommes, que nous devons

[1] « Hoc dabitis, ut opinor, si modò sit aliquid esse beatum, id oportere totum poni in potestate sapientis. Nam si amitti vita beata potest, beata esse non potest. » (*De Finib.* lib. 2, n. 86.)

demander à Dieu les biens de la fortune, mais que, pour la sagesse, nous ne la tirons que de notre propre fonds. *Judicium hoc omnium mortalium est, fortunam a deo petendam, a se ipso sumendam esse sapientiam.*

Ils portaient leur fol orgueil jusqu'à mettre par cet endroit leur sage au-dessus de Dieu[1], parce que Dieu est vertueux et exempt de passion par la nécessité de son être, au lieu que le sage l'est par son choix et par sa volonté.

Je ne m'arrêterai point ici à faire observer, sur ce que je viens de dire et sur ce qui a précédé, dans quelles absurdités a donné la secte la plus estimée et la plus respectée chez les anciens, et, en un certain sens, la plus estimable et la plus respectable. Voilà de quoi est capable la sagesse humaine abandonnée à ses propres forces et à ses lumières, ou plutôt livrée à sa faiblesse et à ses ténèbres.

Il me reste à exposer le sentiment des péripatéticiens sur le souverain bien de l'homme.

§ III. *Sentiment des péripatéticiens sur le souverain bien.*

Si l'on en croit Cicéron, la différence qui se trouve entre les stoïciens et les péripatéticiens sur la question du souverain bien consiste moins dans les choses que dans les paroles; et, dans le fond, les sentiments des uns et des autres reviennent au même. Il reproche souvent aux stoïciens d'avoir introduit dans la philosophie plutôt un langage qu'un dogme nouveau, pour paraître

[1] « Est aliquid quo sapiens antecedat Deum. Ille naturæ beneficio non timet, suo sapiens. » (Senec. *Epist.* 53.)

s'écarter de ceux qui les avaient précédés; et ce reproche paraît assez fondé.

Les uns et les autres convenaient du principe sur lequel on doit établir le souverain bien de l'homme, qui est de vivre selon la nature, conformément à la nature : *secundùm naturam vivere.* Les péripatéticiens commençaient par examiner quelle est la nature de l'homme, afin de bien poser leur principe. L'homme, disaient-ils, est composé de corps et d'ame : telle est sa nature. Il faut donc, pour le rendre parfaitement heureux, lui procurer tous les biens et du corps et de l'ame : c'est là vivre selon la nature, en quoi de part et d'autre l'on convient que consiste le souverain bonheur. En conséquence, ils plaçaient au rang des biens la santé, les richesses, la réputation, et les autres avantages de cette sorte; et au rang des maux la maladie, la pauvreté, l'ignominie, etc., laissant néanmoins une distance infinie entre la vertu et tous les autres biens, entre le vice et tous les autres maux. Ces autres biens[1], disaient-ils, mettent le comble à la béatitude de l'homme, et rendent sa vie parfaitement heureuse, mais de sorte que, sans ces biens, elle peut être heureuse, quoique moins pleinement.

Les stoïciens pensaient à peu près de même, et comptaient pour quelque chose ces avantages et ces incommodités du corps, mais ils ne pouvaient souffrir qu'on les appelât des biens et des maux. Si une fois, disaient-ils, on admet que la douleur est un mal, il s'ensuivra que le sage, lorsqu'il souffrira quelque douleur, n'est

De Finib. lib. 5, n. 91, 92.

[1] « Illa, quæ sunt a nobis bona corporis numerata, complent ea quidem beatissimam vitam, sed ita, ut sine illis possit beata vita exsistere. » (*De Finib.* lib. 5, n. 71.)

point heureux : car la béatitude ne peut se trouver dans une vie où il y a quelque mal. On ne raisonne point ainsi, répliquaient les péripatéticiens, dans toute autre affaire. Une terre couverte de beaux blés et en abondance ne cesse point d'être censée fertile, parce qu'il s'y trouve un peu de mauvaises herbes. Quelques pertes légères, mêlées avec des gains considérables, n'empêchent pas que le trafic ne soit regardé comme très-avantageux. En tout le fort emporte le faible. Il en est ainsi de la vertu. Mettez-la dans un plat de la balance[1], et dans l'autre le monde entier, la vertu l'emportera toujours infiniment. Voilà une idée magnifique de la vertu!

Je croirais abuser de la patience du lecteur, si je m'arrêtais plus long-temps à réfuter ces subtilités et ces mauvaises chicanes des stoïciens. Je le prie seulement de se souvenir de ce que j'ai remarqué dès le commencement, que dans cette question, où il s'agit du souverain bonheur de l'homme, les philosophes, de quelque secte qu'ils soient, n'envisagent ce bonheur que par rapport à la vie présente. Les biens éternels leur étaient ou inconnus, ou indifférents.

ARTICLE II.

Sentiments des anciens philosophes sur les vertus et sur les devoirs de la vie.

Offic. l. 3, n. 5. « Quoique la philosophie, dit Cicéron, soit un pays « *où il n'y a point* de terres incultes ni de landes, et

[1] « *Audebo... virtutis* amplitudinem *quasi in altera libræ* lance ponere. Terram, mihi crede, ea lanx et maria deprimet. »

« qu'elle soit fertile et abondante d'un bout à l'autre, « elle n'a point de contrée plus riche que celle qui traite « des devoirs, et d'où l'on tire les règles et les préceptes « qui peuvent donner à nos mœurs une forme certaine « et constante, et nous faire vivre selon les lois de l'hon« nêteté et de la vertu. » Il est vrai qu'on trouve chez les païens d'excellentes maximes sur ce sujet, et capables de nous faire rougir. J'en rapporterai quelques-unes tirées de Platon et de Cicéron, en m'attachant plus aux pensées du premier qu'à ses expressions.

Le but du gouvernement est de rendre les sujets heureux en les rendant vertueux.

Le premier soin de tout homme chargé de la conduite des autres (et l'on entend par là généralement tous ceux qui sont destinés à commander, rois, princes, généraux d'armée, ministres, gouverneurs de provinces, magistrats, juges, pères de famille), le premier soin de quiconque est en autorité, de quelque façon que ce puisse être, c'est de bien établir le but qu'il doit se proposer dans l'usage de cette autorité. Plat. de Leg. l. 12, p. 961-963.

Quel est le but d'un homme chargé du gouvernement d'une république? Ce n'est point, dit Platon en plus d'un endroit, de la rendre riche, opulente, puissante; d'y faire abonder l'or et l'argent, d'étendre au loin son domaine, d'y entretenir des flottes et des armées nombreuses, et par là de la rendre supérieure à toutes les autres sur terre et sur mer. Il est aisé de voir qu'Athènes est ici désignée. Il se propose quelque chose de bien plus grand et de plus solide : c'est de la rendre heureuse en la rendant vertueuse; et elle ne In Alcib. 1, pag. 134. De Leg. l. 5, pag. 742.

peut être telle que par une piété sincère et une soumission parfaite à l'égard de Dieu.

De Leg. l. 5, pag. 420.

Quand nous parlons, dit-il ailleurs, d'une ville, d'une république heureuse, nous ne prétendons pas borner cette félicité à quelques particuliers seulement, aux premiers de la ville, aux nobles, aux magistrats : nous entendons que tous ceux qui composent cette ville, cette république, soient heureux chacun dans leur condition, et selon leur état; et voilà le devoir essentiel de celui qui se charge de la gouverner.

Ibid. [l. 12], p. 964.

Il en est d'une ville, d'un état, comme du corps humain. Cette comparaison est tout-à-fait juste et riche en conséquences. Le corps est composé de la tête et des membres; et parmi ces membres il y en a de plus nobles, de plus apparents, de plus nécessaires les uns que les autres. Peut-on dire que le corps soit sain et en bon état quand le moindre et le dernier des membres est malade?

De Rep. l. 2, p. 369-374.

Il y a entre tous les habitants d'une ville un rapport mutuel de besoins et de secours, qui forme entre eux une liaison admirable. Le prince, les magistrats, les riches ont besoin de nourriture, de vêtement, de logement. Que deviendraient-ils si, dans un ordre inférieur, il n'y avait des gens destinés à leur fournir tous ces besoins? La Providence y a pourvu, comme le remarque Platon, par l'établissement des diverses conditions, auxquelles la nécessité a donné lieu. Si tous étaient riches, il n'y aurait ni laboureurs, ni maçons, ni ouvriers. Si tous étaient pauvres, il n'y aurait ni princes, ni magistrats, ni généraux d'armée capables de gouverner et de défendre les autres. C'est cette dépendance mutuelle qui a formé les villes, et qui a ras-



semblé et réuni dans l'enceinte des même une multitude d'hommes de différents em divers métiers, tous nécessaires pour l'u mune, et dont aucun par conséquent ne d gligé, encore moins méprisé, par celui qu De cette multiplicité de talents, de condit plois, de métiers, réduite en quelque sor par cette communication mutuelle et par dance à une même fin, résulte un ordre monie, un concert d'une beauté merveilleus suppose toujours qu'afin que le tout soit p que partie doit avoir sa perfection et son o

Pour revenir à la comparaison d'une ville avec le corps humain, le prince en est con et l'ame : les ministres, les magistrats, le d'armée, les autres officiers destinés à e ordres, sont ses yeux, ses bras, ses pieds. C'e qui les doit animer, les mettre en mouveme agir. C'est dans la tête que réside l'intelligen cette intelligence qui règle l'usage des sen mouvoir les membres, qui veille à leur cons leur intégrité, à leur santé. Platon emploie paraison d'un pilote, dans la tête seule de la science de conduire le vaisseau, et à l'habi est confié le salut de tous ceux qui y sont Q'un état est heureux, quand le prince parl la sorte!

Quiconque est chargé du soin des autres doit se persuader fortement qu'il est établi pour les inférieurs, et non les inférieurs pour lui.

Il ne faudrait, ce semble, que consulter le bon sens, la droite raison, et même l'expérience commune, pour convenir de ce principe. Il est rare cependant que les supérieurs en soient véritablement convaincus, et en fassent la règle de leur conduite.

De Rep. l. 2, p. 338, etc. Platon, pour mettre ce principe dans tout son jour, commence par introduire dans le dialogue un Thrasymaque, qui plaide la cause, ou plutôt qui fait l'apologie d'un gouvernement corrompu. Celui-ci prétend que dans tout gouvernement on doit regarder comme juste ce qui est utile au gouvernement : que celui qui commande et qui est en place, n'y est point pour les autres, mais pour lui-même : que sa volonté doit faire la règle de ceux qui lui sont soumis : que, si l'on s'en tenait à une justice rigoureuse, les supérieurs seraient bien à plaindre, n'ayant pour leur partage que les soins et les inquiétudes du gouvernement, sans être en état d'avancer leurs familles, de faire plaisir à leurs amis, de rien accorder à la recommandation, puisqu'on suppose qu'en tout ils doivent se conduire par les principes d'une exacte et rigoureuse justice.

Il est peu de personnes, ou plutôt il n'en est point qui tiennent un pareil langage : mais il n'en est que trop qui le mettent réellement en pratique, et qui en font la règle de leur conduite.

Platon réfute fort au long tout ce pitoyable raisonnement; et, selon sa coutume, il emploie des com-

paraisons tirées de l'usage commun de la vie : je me contenterai ici de cette unique preuve, pour montrer que ceux qui commandent sont pour leurs inférieurs, et non les inférieurs pour ceux qui commandent.

Un pilote se charge de conduire un vaisseau rempli d'un grand nombre de personnes que différentes vues et différents intérêts engagent à passer dans un pays étranger : est-il jamais venu dans l'esprit d'aucun homme raisonnable de penser que ces passagers fussent pour le pilote, et non le pilote pour les passagers ? Oserait-on dire que les malades dont se charge un médecin sont pour lui ? et n'est-il pas visible que les médecins, aussi-bien que l'art de la médecine, ne sont établis que pour rendre la santé aux malades ? Les princes sont souvent représentés dans l'antiquité sous l'idée de *pasteurs des peuples*[1]. Le pasteur certainement est pour son troupeau ; et il n'est personne d'assez déraisonnable pour prétendre que le troupeau soit pour le pasteur.

C'est de cette doctrine de Platon que l'orateur romain avait emprunté l'importante maxime qu'il inculque si fortement à Quinctus Cicéron, son frère, dans l'admirable lettre où il lui donne des avis pour se bien conduire dans le gouvernement de l'Asie qui avait été confié à ses soins. *Pour moi*[2], dit-il, *je suis persuadé que l'unique but, et toute l'attention de ceux qui sont en place, doivent être de rendre aussi heureux qu'il est possible tous ceux qui sont soumis à leur au-*

[1] Ποιμένι λαῶν.

[2] « Ac mihi quidem videntur hæc omnia esse referenda ab iis qui præsunt aliis, ut ii qui eorum in imperiis erunt, sint quàm beatissimi.... Est autem, non modò ejus qui sociis et civibus, sed etiam ejus qui servis, qui mutis pecudibus præsit, eorum quibus præsit, commodis utilitatique servire. » (Cic. *Epist.* 1 *ad Q. fratr.*)

torité... Et non-seulement, ajoute-t-il, *quiconque gouverne les citoyens ou les alliés, mais quiconque est chargé du soin des esclaves, et même des bêtes, doit leur procurer tous les secours et tous les avantages qui dépendent de lui, et rapporter tous ses soins à leur utilité.*

Plat. de Rep. l. 2, p. 347. Ibid. lib. 7, p. 520, 521. La conséquence naturelle de ce principe, que tous les supérieurs, sans aucune exception, sont établis pour le bien de ceux qui leur sont soumis, est qu'ils ne doivent donc, dans l'usage de leur autorité et de leur pouvoir, envisager que l'utilité publique. Il s'ensuit encore de là qu'il n'y aura que des gens de bien placés dans les charges, qu'ils n'y entreront même que malgré eux, et qu'il faudra leur faire violence pour les contraindre de les accepter. En effet, on ne recherche point une place où l'on ne voit que peine, que travail et qu'embarras. Et cependant, dit Platon, rien n'est plus commun aujourd'hui que de briguer les charges, et de prétendre aux premières places, sans y porter d'autre mérite qu'une ambition sans bornes, et une aveugle estime de soi-même : et c'est cet abus qui fait le malheur des villes et des états, et qui cause enfin leur ruine.

La justice et la bonne foi sont les fondements de la société. Sainteté du serment.

Cic. Offic. lib. 1, n. 20 et 23. Le lien le plus ferme de la société est la justice, et le fondement de la justice est la bonne foi, qui consiste à garder inviolablement les paroles qu'on a données, et les traités dont on est convenu.

Id. ibid. n. 41. L'injustice ne peut prendre que deux différentes



formes, dont l'une tient du renard, c'est
tifice et de la fraude; et l'autre du lion,
la violence. L'une et l'autre sont égalem
de l'homme, et contraires à sa nature :
odieuse et la plus détestable est la fraude e
surtout lorsqu'elle couvre des dehors de l
pratiques les plus noires.

Il faut bannir du commerce [1] des hoi
sortes de ruses et d'artifices, et proscrire
maligne qui se couvre et se pare du nom d
mais qui en est infiniment éloignée, et qui
qu'à des gens doubles [2], cachés, déguisés
malins, artificieux, perfides : car tous c
odieux et si détestables, suffisent à pein
quer le caractère de ceux qui renoncent à
et à la vérité dans le commerce de la vie.

De quel nom faut-il donc appeler ceux c
de la sainteté du serment [3], qui est une
religieuse, faite en présence et sous les ye
que l'on en prend à témoin, que l'on en r
que sorte garant, et qui vengera certain
sacrilége que l'on aura fait de son saint no

Le respect que l'on doit à la Divinité
ne pouvait, selon Platon, être porté tro
par ce principe qu'il souhaitait que dans l
où il ne s'agit que d'intérêts temporels, les

[1] « Quocircà astutiæ tollendæ sunt, eaque malitia, quæ vult illa quidem videri se esse prudentiam, sed abest ab ea distatque plurimùm. » (Cic. lib. 3, n. 71.)

[2] « Hoc genus est hominis versuti, obscuri, astuti, fallacis, malitiosi, callidi, vet (Ibid. n. 57.)

[3] « Est jusjurand ligiosa. Quod auten Deo teste, promise est. » (Ibid. n. 104

geassent des parties aucun serment, pour ne les point exposer à en faire de faux, comme il arrive, dit-il, à plus de la moitié de ceux qu'on oblige de jurer; étant très-rare et très-difficile qu'un homme qui espère de pouvoir sauver par un parjure ses biens, sa réputation, ou sa vie, respecte assez le nom de Dieu pour n'oser le prendre en vain. Cette délicatesse est remarquable dans un païen, et mérite bien des réflexions.

De Leg. l. 12, n. 917. Platon va encore plus loin. Il déclare que c'est déshonorer la majesté divine, et manquer au respect qu'on lui doit, non-seulement de jurer légèrement et sans une raison importante, mais d'employer le nom de Dieu dans les conversations et dans les discours familiers. Il n'aurait donc pas approuvé un usage devenu maintenant fort commun, même parmi des gens de bien, de s'écrier ainsi à tout propos, et lorsqu'il ne s'agit rien moins que de religion, *ô mon Dieu!*

Différents devoirs de la vie civile. Belles maximes sur la vertu.

Offic. lib. 3, n. 26. Chacun doit regarder l'utilité commune comme le but auquel il doit tendre : car, dès qu'on ne connaîtra d'utilité que la sienne propre, et qu'on voudra tout tirer à soi, nulle sorte de société ne saurait subsister entre les hommes.

Tout ce qui est sur la terre a été créé pour l'usage des hommes, et les hommes eux-mêmes ont été formés les uns pour les autres, afin de s'entr'aider mutuellement par des services réciproques. Ainsi il ne faut pas croire que nous soyons nés pour nous seuls. Notre patrie, nos pères et mères, nos amis, ont droit sur

tout ce que nous sommes, et nous devons leur procurer tous les avantages qui dépendent de nous.

C'est sur ces principes, de ce qu'on doit à la société et à la justice, que les stoïciens décident plusieurs questions de morale, d'une manière qui sera la condamnation de bien des casuistes chrétiens.

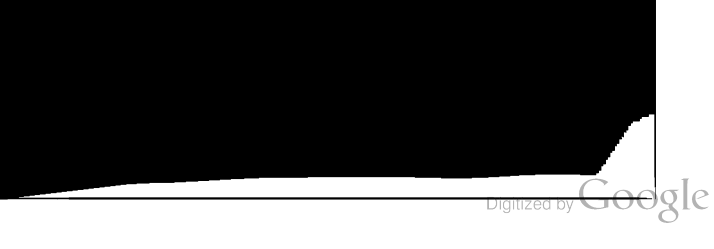
Dans un temps de disette, un marchand de blé, suivi de plusieurs autres, arrive le premier dans un port : doit-il déclarer que plusieurs autres marchands arriveront bientôt ; ou peut-il n'en point parler, pour mieux vendre son blé ? La décision est qu'il doit le déclarer, parce que le bien de la société humaine, pour laquelle il est né, le demande.

Un homme a reçu un paiement en fausse monnaie : peut-il la donner à d'autres comme bonne, la connaissant fausse ? Il ne le peut, s'il est homme de bien.

Un autre vend un lingot d'or, qu'il prend pour du cuivre : celui qui le marchande est-il obligé d'avertir le vendeur que c'est de l'or ? ou peut-il profiter de son ignorance, et n'acheter qu'un écu ce qui en vaudra peut-être mille ? Il ne le peut pas en conscience.

C'est une maxime incontestable [1], dit Platon, et qui doit servir comme de fondement à toutes les actions de la vie civile, qu'il n'est jamais permis de faire tort à personne, ni par conséquent de rendre le mal pour le mal, injure pour injure, ni de se venger de ses ennemis, et de faire retomber sur eux les mêmes maux qu'ils nous ont fait souffrir. Voilà ce que la droite raison nous enseigne. Mais les païens ne sont pas fermes sur ce point de morale. « Celui-là est homme de bien,

[1] Ἀρχώμεθα ἐντεῦθεν βουλευόμενοι, ὡς οὐδέποτε ὀρθῶς ἔχοντος οὔτε τοῦ ἀδικεῖν, οὔτε κακῶς πάσχοντα ἀμύνεσθαι ἀντιδρῶντας κακῶς.



« dit Cicéron, qui fait plaisir à tout le monde, et qui « ne nuit à personne, à moins qu'il n'y ait été provoqué « par quelque injustice. » *Virum bonum esse, qui prosit quibus possit; noceat nemini, nisi lacessitus injuriâ.*

Offic. l. 3, n. 76.

De Leg. l. 5, p. 742.

Une des règles de la république de Platon, est qu'il ne faut jamais prêter à usure.

Ibid. l. 11, pag. 913.

On ne peut jamais s'approprier le bien d'autrui. « Si « j'avais trouvé un trésor, dit Platon, je n'y toucherais « point, quand même les devins consultés assureraient « que je pourrais me l'approprier. Ce trésor, dans nos « coffres, ne vaut pas les progrès que nous faisons dans « la vertu et dans la justice, quand nous avons le cou- « rage de le mépriser. D'ailleurs, si nous nous l'ap- « proprions, c'est une source de malédictions sur notre « famille. »

Ibid. pag. 914.

Il prononce de la même manière sur une chose que l'on a trouvée dans son chemin.

In Menex. pag. 246. In Menone, pag. 99.

Tous les autres biens, sans la vertu, doivent être regardés comme de véritables maux. Et cette vertu n'est ni un présent de la nature [1], ni le fruit de l'étude et des efforts de l'esprit humain, mais un don précieux que Dieu accorde à qui il lui plaît.

Contraste d'un juste accablé de maux, et d'un scélérat comblé de biens.

Platon suppose deux hommes qui pensent et qui sont traités bien différemment : d'un côté un scélérat achevé, sans foi, sans probité, sans honneur, mais qui prend le masque de toutes ces vertus; de l'autre,

[1] Εἰ καλῶς ἐζητήσαμην, ἀρετὴ ἂν εἴη οὔτε φύσει, οὔτε διδακτόν· ἀλλὰ θείᾳ μοίρᾳ παραγιγνομένη, ἄνευ νοῦ, οἷς ἂν παραγίγνηται.

un juste parfait (je dis parfait selon l'idée des païens), qui ne songe qu'à être juste, et non à le paraître.

Le premier [1], pour parvenir à ses fins, n'épargne ni fourberie, ni injustice, ni calomnie, et compte pour rien les plus grands crimes, pourvu qu'il puisse les tenir cachés. Religieux au-dehors, il affecte d'honorer les dieux avec pompe et avec éclat, leur offrant des présents et des sacrifices, et en plus grand nombre et plus magnifiques qu'aucun autre. Par ce moyen, trompant les hommes dont les yeux peu clairvoyants ne pénètrent point jusque dans le fond du cœur, il vient à bout d'entasser dans sa maison richesses, honneurs, estime, réputation, puissants établissements, mariages avantageux pour lui et pour ses enfants, en un mot, tout ce que la fortune la plus brillante peut avoir de plus flatteur.

Le second, souverainement homme de bien, simple, modeste, renfermé en lui-même, uniquement occupé de ses devoirs, inviolablement attaché à la justice, loin d'être honoré et récompensé comme il le mériterait (auquel cas, dit Platon, on ne pourrait pas discerner si c'est à la vertu même qu'il tient, ou bien aux hon-

[1] « Quæro, si duo sint, quorum alter optimus vir, æquissimus, summâ justitiâ, singulari fide; alter insignis scelere et audaciâ : et, si in eo errore sit civitas, ut bonum illum virum, sceleratum, facinorosum, nefarium putet; contrà autem qui sit improbissimus, existimet esse summâ probitate ac fide : proque hâc opinione omnium civium, bonus ille vir vexetur, rapiatur, manus ei denique auferantur, effodiantur oculi, damnetur, vinciatur, uratur, exterminetur, egeat, postremò jure etiam optimo omnibus miserrimus esse videatur; contrà autem ille improbus laudetur, colatur, ab omnibus diligatur; omnes ad eum honores, omnia imperia, omnes opes, omnes denique copiæ conferantur; vir denique optimus omnium existimatione, et dignissimus omni fortunâ judicetur : quis tandem erit tam demens, qui dubitet utrum se esse malit? » (Cic. *apud Lactant. divin. Instit.* lib. 5, cap. 12.)

neurs et aux récompenses qui en seraient la suite), est dans un décri général, noirci par les calomnies les plus atroces, regardé comme un méchant et un scélérat, livré aux traitements les plus durs et les plus ignominieux [1], *mis en prison*, *fouetté*, *déchiré de coups*, *enfin mis en croix*; et il aime mieux essuyer les tourments les plus cruels que de renoncer à la justice et à l'innocence. Y a-t-il quelqu'un, s'écrie Cicéron, assez insensé pour hésiter un moment auquel de ces deux hommes il aimerait mieux ressembler?

On est étonné de trouver chez les païens des sentiments si nobles, si élevés, si conformes à la droite raison et à la justice. Il faut se souvenir que, malgré la corruption générale et les ténèbres répandues parmi ces païens, la lumière du Verbe éternel ne laisse pas de
Joan. I. luire jusqu'à un certain point dans leurs esprits: *Lux in tenebris lucet*. C'est cette lumière qui leur découvre diverses vérités, et qui leur fait connaître les principes de la loi naturelle. C'est cette lumière qui l'écrit dans leurs cœurs, et qui leur donne en plusieurs points le discernement des choses justes et injustes; ce qui fait
In libro Lucis. dire à saint Augustin que *les méchants voient dans le livre de la lumière de quel sorte il faut vivre*.

Or, quand on voit dans la Grèce une foule d'hommes savants, un peuple de philosophes qui se succèdent les uns aux autres pendant quatre siècles entiers; qui s'occupent uniquement du soin de chercher la vérité; qui, pour y mieux réussir, renoncent la plupart à leur bien, à leur patrie, à leur établissement, et à tout

[1] Οὕτω διακείμενος ὁ δίκαιος μαστιγώσεται, στρεβλώσεται, δεδήσεται, ἐκκαυθήσεται τὼ ὀφθαλμώ· τελευτῶν, πάντα κακὰ παθὼν, ἀνασχινδυλευθήσεται. *Id est*, suspenditur.

autre emploi que celui de s'appliquer à l'étude de la sagesse, peut-on croire qu'un événement si singulier, et même unique, qui ne s'est rencontré dans aucune autre partie du monde, ni dans aucun autre temps, soit l'effet du hasard, que la Providence n'y ait eu aucune part, et qu'elle ne l'ait rapporté à aucune fin? Elle n'avait pas destiné les philosophes à réformer les erreurs du genre humain. Ces beaux esprits ont disputé pendant près de quatre cents ans sans presque convenir de rien entre eux, et sans rien finir. Aucune école n'a entrepris de prouver l'unité d'un Dieu : aucune n'a eu même la pensée d'établir la nécessité d'un médiateur. Mais combien leurs préceptes sur la morale, sur les vertus, sur les devoirs, ont-ils été utiles pour empêcher le débordement des vices! Quel affreux désordre aurait-on vu, si la secte épicurienne eût été seule et dominante! Combien leurs recherches ont-elles contribué à conserver les dogmes importants de la distinction de la matière et de l'esprit, de l'immortalité de l'ame, de l'existence d'un être souverain! Plusieurs d'entre eux avaient sur tous ces points d'admirables principes que Dieu même leur avait fait connaître (*Deus enim illis manifestavit*) préférablement à tant d'autres peuples qu'il laissait dans la barbarie et l'ignorance. Rom. I, 19.

Comme ces connaissances et les actions vertueuses qui en étaient la suite peuvent être envisagées sous un double point de vue, elles doivent aussi produire en nous deux effets tout opposés. Si on les regarde comme une émanation de cette lumière éternelle qui luit dans les ténèbres mêmes, qui peut douter qu'elles ne soient dignes de notre estime et de notre admiration? Mais,

si on les considère dans le principe d'où elles partaient, et dans l'abus qu'en faisaient ces païens, elles ne peuvent être louées sans réserve et sans exception. C'est par cette règle qu'il faut juger de tout ce que nous lisons dans l'histoire profane. Les actions de vertu les plus éclatantes qui y sont rapportées sont toujours infiniment éloignées de la vertu pure et véritable, parce qu'elles ne sont point rapportées à leur principe, et qu'elles ont pour racine la cupidité, c'est-à-dire l'orgueil et l'amour-propre. *Radicata est cupiditas : species potest esse bonorum factorum, verè opera bona esse non possunt.* On ne juge pas de la racine par les branches, mais des branches par la racine. Les fleurs, et même les fruits, peuvent paraître semblables ; mais leur racine est très-différente. *Noli attendere quod floret foris, sed quæ radix est interna.* Ce n'est pas ce que ces actions ont de réel qu'on doit condamner, mais ce qu'elles ont de défectueux. Ce n'est pas ce qu'elles ont qui les rend vicieuses, mais ce qui leur manque. Et ce qui leur manque, c'est la charité, don inestimable, qui ne peut être remplacé par aucun autre, et qui ne se transporte point hors de l'Église et de la véritable religion. Aussi voyons-nous que nul des païens, qui d'ailleurs ont établi de fort belles règles sur les devoirs de l'homme par rapport aux autres hommes, n'a fait de l'amour de Dieu le principe fondamental de sa morale : nul n'a enseigné la nécessité de lui rapporter les actions de probité humaine. Ils ont connu les branches de la morale sans en connaître la tige et le tronc.

S. August.



ARTICLE III.

De la jurisprudence.

Je joins la jurisprudence à la morale, dont elle fait partie, ou du moins à laquelle elle a un grand rapport. C'est une matière qui a beaucoup d'étendue, mais que je traiterai fort succinctement. Les mémoires que m'a fournis un habile professeur de droit, et qui est fort de mes amis (c'est M. Lorry), m'ont été d'un grand secours.

La jurisprudence est la connaissance du droit, des lois. Chaque peuple a eu ses lois particulières et ses législateurs. Moïse est le plus ancien de tous : Dieu lui-même lui dicta les lois qu'il voulait que son peuple observât. Mercure Trismégiste chez les Égyptiens, Minos chez les habitants de l'île de Crète, Pythagore chez les peuples de la Grande-Grèce, Charondas et Zaleucus dans le même pays, Lycurgue à Sparte, Dracon et Solon à Athènes, sont les plus célèbres législateurs de l'antiquité païenne. Comme j'en ai parlé pour la plupart avec assez d'étendue dans le cours de l'Histoire, je passerai tout d'un coup aux Romains.

Les premiers commencements du droit romain ont été très-médiocres. Sous les rois, Rome n'avait qu'un petit nombre de lois qui étaient proposées d'abord par le sénat, et confirmées ensuite dans l'assemblée du peuple. Papirius [1], qui vivait du temps de Tarquin-l'An-

[1] On ne sait pas precisément le temps où a vécu ce Papirius. Le jurisconsulte Pomponius (dans la loi 2, au Digeste *de Origine Juris*) dit qu'il fit la collection des lois royales sous Tarquin-l'Ancien. Peut-être

cien, fut le premier qui ramassa les lois que les rois avaient faites. Cette collection fut appelée, du nom de son auteur, *droit papirien*.

La république, après avoir aboli la domination des rois, retint quelque temps les lois royales : mais elles furent ensuite expressément abrogées par la *loi tribunitienne*, en haine du nom royal. Elle usa depuis d'un droit incertain jusqu'aux *douze tables*, qui furent dressées par les décemvirs, et composées des lois d'Athènes et des principales villes de la Grèce, où l'on avait envoyé des députés pour y recueillir celles qu'ils trouveraient le plus sages et le plus propres pour un gouvernement républicain. Ces lois furent le fondement et la source de tout le droit romain[1] : et Cicéron ne craint point de les mettre infiniment au-dessus de tous les écrits et de tous les livres des philosophes[2], soit pour le poids de l'autorité qu'elles avaient acquise, soit pour l'étendue de l'utilité qu'on en pouvait retirer.

La brièveté et en même temps la sévérité de la loi des Douze Tables donna lieu à l'interprétation des Prudents, et à l'Édit du Préteur. Les premiers s'occupèrent à en développer l'esprit et l'intention, le second à en adoucir la rigueur, et à suppléer ce qui pouvait y avoir été omis.

est-ce le C. Papirius, souverain pontife dont parle Denys d'Halicarnasse (lib. 3, p. 178), lequel, après l'expulsion des rois, renouvela et remit en vigueur les lois de Numa sur la religion, qui avaient été comme abrogées par le non-usage.

[1] « Qui nunc quoque in hoc im*menso aliarum* super alias acervatarum *legum cumulo*, fons omnis publici privatique est juris. » (Liv. lib. 3, n. 34.)

[2] « Fremant omnes licet, dicam quod sentio: Bibliothecas mehercule omnium philosophorum unus mihi videtur XII tabularum libellus, si quis legum fontes et capita viderit, et auctoritatis pondere, et utilitatis ubertate superare. » (*De Orat.* lib. 1, n. 195.)



Dans la suite des temps, les lois s'étant multipliées à l'infini, l'étude en devint absolument nécessaire, et en même temps fort difficile. Des hommes célèbres par leur naissance, par leur esprit, par leur science, et par leur amour pour le bien public, connus sous le nom de *jurisconsultes*, donnèrent toute leur application à cette étude. Les jeunes Romains qui songeaient à se frayer un chemin aux grandes charges de la république par le talent de la parole, qui en était l'entrée, allaient prendre chez eux les premières teintures du droit, sans lesquelles il n'était pas possible de réussir dans le barreau. Les particuliers [1], dans toutes leurs affaires, avaient recours à eux, et leur maison était regardée comme l'oracle de toute la ville, d'où l'on remportait des réponses qui fixaient les doutes, calmaient les inquiétudes, et marquaient la route qu'il fallait tenir dans la poursuite des procès.

Ces réponses n'étaient que de simples avis qui pouvaient éclairer les juges, mais qui ne leur imposaient point nécessité de les suivre. Auguste commença à leur donner plus d'autorité en nommant lui-même des jurisconsultes, qui n'étaient plus bornés à servir de conseil aux particuliers, mais étaient tenus officiers de l'empereur. Depuis ce temps-là, leurs avis mis par écrit, et scellés de l'autorité publique, eurent force de lois, et les empereurs obligèrent les juges de s'y conformer.

Ces jurisconsultes mirent au jour différents ouvrages

[1] « Est sine dubio domus jurisconsulti totius oraculum civitatis, unde cives sibi consilium expetant *suarum rerum incerti*; quos ego (*c'est Crassus qui, parlant au nom des jurisconsultes, leur fait l'application de ce qu'Ennius avait dit à la gloire de l'oracle de Delphes*) quos ego meâ ope ex incertis certos compotesque consilii dimitto, ut ne res temerè tractent turbidas. » (*De Orat.* lib. I, n. 199, 200.)



sous différents titres, qui ont beaucoup contribué à former la jurisprudence et à la réduire en art et en méthode.

Ces *lois*, par succession de temps, se multiplièrent beaucoup, et donnèrent lieu à des doutes et à des difficultés par les contradictions qu'on croyait y trouver. Pour-lors on avait recours au prince, qui en donnait la solution. Il jugeait aussi par des décrets les causes qui lui étaient dévolues par appel, et répondait par des rescrits à toutes les consultations des particuliers qui lui étaient adressées par placets ou requêtes. Et de là sont venues en partie les Constitutions des empereurs, si pleines de sagesse et d'équité, et qui ont formé le corps de la jurisprudence romaine.

Pour former ces décisions avec plus de maturité, ils appelaient auprès d'eux de savants jurisconsultes, et ne donnaient leurs réponses qu'après les avoir bien concertées avec tout ce qu'il y avait dans l'empire de personnes plus versées dans la connaissance des lois et du droit public.

Je dirai ici un mot de ceux d'entre les jurisconsultes qui, dans les derniers temps, ont été les plus célèbres.

An. J.C. 205. PAPINIEN (*Æmilius*). Il fut fort considéré par l'empereur Sévère, à qui il avait succédé dans la charge d'avocat fiscal. Il était regardé comme l'asile des lois, et un trésor de la science du droit. L'empereur Valentinien III le relève au-dessus de tous les jurisconsultes, en ordonnant par sa loi du 7 novembre 426, que, quand ils se trouveront partagés sur quelque point, on suivra le sentiment qui se trouvera appuyé par ce génie éminent, comme il l'appelle. En effet, Cujas juge que

Cod. Th. 1, t. 4, lib. 1.

Cuj. in Cod. Theod.



c'est le plus habile jurisconsulte qui ait jamais été et qui sera jamais.

L'empereur Sévère, voulant qu'un si grand mérite fût relevé par une grande dignité, lui donna celle de préfet du prétoire, dont un des principaux emplois était dès-lors de juger les procès avec l'empereur, ou en son nom. Papinien, afin de s'en mieux acquitter, avait pris pour ses conseillers et ses assesseurs Paul et Ulpien, dont les noms sont aussi fort célèbres parmi les jurisconsultes.

Sévère, en mourant, avait laissé deux enfants, Caracalla et Géta. Quoiqu'ils eussent tous deux le nom d'*empereur*, cependant Dion assure que Caracalla en avait seul le pouvoir; et bientôt après il se défit de son collègue de la manière du monde la plus cruelle et la plus barbare, l'ayant fait assassiner entre les bras de leur mère commune, et, selon quelques-uns, l'ayant tué de sa propre main.

Dio, l. 77, p. 870, etc.

Caracalla répandit le sang de tous ceux que son frère avait aimés, qui l'avaient servi, ou qui lui avaient appartenu, sans distinction d'âge, de sexe, ni de qualité; et Dion dit qu'il commença d'abord par vingt mille domestiques ou soldats. Il suffisait d'écrire ou de prononcer le nom de Géta pour être aussitôt mis à mort; de sorte qu'on n'osait plus même le mettre dans les comédies où l'on avait coutume de le donner à des esclaves [1].

Cæsariani.

[1] Caracalla poussa la haine jusqu'à effacer le nom de Géta de toutes les inscriptions publiques où il se trouvait joint avec le sien : et l'on trouve encore actuellement, aux extrémités même de l'empire romain, de ces inscriptions ainsi mutilées; telle est celle des carrières de granit exploitées à Syène sous le règne de Septime-Sévère. (Voy. *Journal des Savants*, année 1820, p. 718-720.) — L.



Papinien ne put échapper à sa cruauté. On prétend que Caracalla avait voulu l'obliger à lui composer un discours pour excuser la mort de Géta devant le sénat, ou devant le peuple, et qu'il lui avait répondu généreusement : *Il n'est pas aussi aisé d'excuser un parricide que de le commettre;* et, *C'est un second parricide que d'accuser un innocent après lui avoir ôté la vie.* Il se souvenait sans doute qu'on avait fort blâmé Sénèque d'avoir composé une lettre que Néron adressa au sénat pour justifier l'assassinat de sa mère. On tua aussi le fils de Papinien, qui était alors questeur, et qui, trois jours auparavant, avait donné des jeux magnifiques.

Tac. Annal. lib. 14, c. 11.

An. J.C. 221. SABIN (*Fabius*). L'empereur Héliogabale ayant ordonné à un centenier d'aller tuer Sabin; cet officier, qui avait l'oreille un peu dure, crut qu'il lui disait de le faire sortir de la ville. Cette erreur du centenier sauva la vie à Sabin. Il passait pour le Caton de son temps.

An. J.C. 222. L'empereur Alexandre, qui succéda à Héliogabale, le mit au nombre de ceux qu'il attacha à sa personne, et dont il prenait conseil pour gouverner sagement.

ULPIEN (*Domitius Ulpianus*) tirait son origine de la ville de Tyr. Il avait été conseiller et assesseur sous Papinien, du temps de Sévère. Alexandre, étant devenu empereur, voulut l'avoir auprès de sa personne en qualité de conseiller, et pour avoir soin de tout ce qui devait se rapporter devant lui, qui est apparemment ce que l'on a appelé depuis *grand référendaire* [1]. Il le fit ensuite préfet du prétoire.

In Alex. vitâ. Lampride le met à la tête de ces hommes sages,

[1] *Scriniorum magister.*

doctes et fidèles qui composaient le conseil d'Alexandre, et assure que ce prince lui déférait plus qu'à aucun autre, à cause de son amour extraordinaire pour la justice; qu'il n'y avait que lui seul qu'il entretînt en particulier; qu'il le regardait comme son tuteur; et qu'il a été un excellent empereur, parce qu'il a beaucoup suivi les conseils d'Ulpien dans la conduite de l'empire.

Comme Ulpien tâchait de rétablir la discipline parmi les prétoriens, ils se soulevèrent contre lui, et demandèrent sa mort à Alexandre. Au lieu de la leur accorder, il le couvrit souvent de sa pourpre pour le défendre des effets de leur colère. Enfin, l'ayant attaqué pendant la nuit, il fut contraint de s'enfuir au palais, et d'implorer le secours d'Alexandre et de Mamée. Mais tout le respect de l'autorité impériale ne le put sauver, et il fut tué par les soldats, à la vue même d'Alexandre. On a encore divers écrits d'Ulpien.

PAUL (*Julius Paulus*). Il était de Padoue, où l'on voit encore sa statue. Il fut nommé consul sous Alexandre, puis préfet du prétoire. Il était, aussi-bien que Sabinus et Ulpien, du conseil que Mamée, mère d'Alexandre, et Mœsa sa grand'mère, avaient formé à ce jeune prince pour conduire les affaires pendant son bas âge. On sait combien ils lui furent utiles, et quelle réputation ils lui firent. L'empire romain avait donc alors tout ce qui peut rendre un état heureux, un très-bon prince et d'excellents ministres, car l'un est peu utile sans l'autre; et il est peut-être même plus dangereux pour les peuples d'avoir un prince bon par lui-même, mais qui se laisse tromper par les méchants, que d'en avoir un plus méchant qui veille néanmoins

In Alex. vitâ.



sur ses officiers, et qui les oblige à faire leur devoir. Alexandre fit toujours un grand cas du mérite de Paul. On dit qu'il n'y a point de jurisconsulte qui ait tant écrit que lui.

Pomponius était encore de la cour et du conseil d'Alexandre. Quel heureux règne! Comme il vécut jusqu'à l'âge de soixante-dix-huit ans, il composa un grand nombre d'ouvrages. Entre autres, il fit un recueil de tous les célèbres jurisconsultes jusqu'à l'empereur Julien.

Modestinus (*Herennius*) vécut aussi sous Alexandre, qui l'éleva au consulat. Il était, comme les quatre précédents, disciple de Papinien, par les soins duquel ils furent tous formés à la jurisprudence. Quels services un homme seul quelquefois rend dans un état par son savoir et par ses élèves!

Tribonien était de Pamphylie. Il fut honoré des premières charges à Constantinople par l'empereur Justinien. C'est sous ce prince, et par ses soins, que le droit civil prit une nouvelle forme, et fut rédigé dans un ordre qui subsiste encore, et qui lui fera un honneur immortel.

Avant lui il y avait déja eu plusieurs *codes*, qui étaient des compilations ou abrégés des lois romaines. Deux jurisconsultes, Grégoire et Hermogène, firent un recueil de droit, qu'on appela de leur nom *code grégorien* et *code hermogénien*. C'était une collection des constitutions des empereurs depuis Adrien jusqu'à Dioclétien et Maximien en 306. Ce travail fut inutile, faute d'autorité pour le faire observer. L'empereur Théodose-le-Jeune fut le premier qui fit un *code* compris en seize livres, composé des constitutions des em-

pereurs depuis Constantin-le-Grand jusqu'à lui, et abrogea toutes les autres lois qui n'y étaient pas comprises. C'est ce qu'on appelle *le Code théodosien*, publié en 438.

Enfin, l'empereur Justinien, voyant que l'autorité du droit romain était fort affaiblie en Occident depuis la décadence de l'empire, résolut de faire travailler à une compilation générale de toute la jurisprudence romaine. Il en donna la commission à Tribonien, qui s'aida des lumières des plus habiles jurisconsultes qui fussent alors. Il choisit les plus belles constitutions des empereurs depuis Adrien jusqu'à son temps, et publia ce nouveau *Code* en 529.

Il entreprit ensuite un nouveau travail par ordre de l'empereur : ce fut de tirer les plus belles décisions qui se trouvèrent dans les deux mille volumes des anciens jurisconsultes et de les réduire en un corps, qui fut publié en 533 sous le nom de *Digeste*. L'empereur donna à cette compilation la force de loi par la lettre qu'il a mise à la tête de l'ouvrage, et qui sert de préface. On l'a appelé autrement *Pandectes*. Il y a cinquante livres du Digeste.

La même année parurent *les Institutes* de Justinien; c'est un livre qui contient les éléments et les principes du droit romain.

L'année suivante, c'est-à-dire en 534, l'empereur fit quelques changements dans son premier code, qu'il abrogea, et lui en substitua un nouveau, auquel seul il donna autorité.

Enfin, après cette révision, Justinien publia cent soixante-cinq constitutions et treize édits, qu'on appelle *les Novelles*, ou parce qu'elles changèrent beau-

coup l'ancien droit; ou, selon Cujas, parce qu'elles furent faites sur de nouveaux cas, et après la révision du code compilé par les ordres de cet empereur. La plupart de ces *Novelles* furent faites en grec, et on les traduisit en latin.

Le corps du droit civil est donc composé de quatre parties, qui sont le Code, le Digeste, les Institutes, les Novelles. Par le *droit civil*, les Institutes entendent les lois qui sont propres à chaque ville ou à chaque peuple. Mais aujourd'hui c'est proprement le droit romain contenu dans les Institutes, le Digeste et le Code. On l'appelle autrement le *droit écrit*.

On peut voir, par tout ce que je viens de dire, quels services peut rendre à ses peuples un prince qui s'applique d'une manière sérieuse aux soins du gouvernement, et qui est bien convaincu de l'étendue et de l'importance de ses devoirs. Justinien avait remporté de grands avantages dans les guerres qu'il avait entreprises, et il avait la sagesse de n'en attribuer le succès ni au nombre de ses troupes, ni au courage de ses soldats, ni à l'expérience de ses généraux, ni à ses propres talents et à son habileté, mais uniquement à la protection dont Dieu avait favorisé ses armes[1]. Mais, s'il s'était contenté de cette gloire militaire, il aurait cru ne remplir qu'à demi les fonctions de la royauté, établie principalement pour rendre la justice aux peuples au nom et en la place de Dieu même. Aussi il déclare expressément, dans un édit public, que la ma-

[1] « Ita nostros animos ad Dei omnipotentis erigimus adjutorium, ut neque armis confidamus, neque nostris militibus, neque bellorum ducibus, vel nostro ingenio; sed omnem spem ad solam referamus summæ providentiam Trinitatis. » (*Epist. ad Tribon.*)



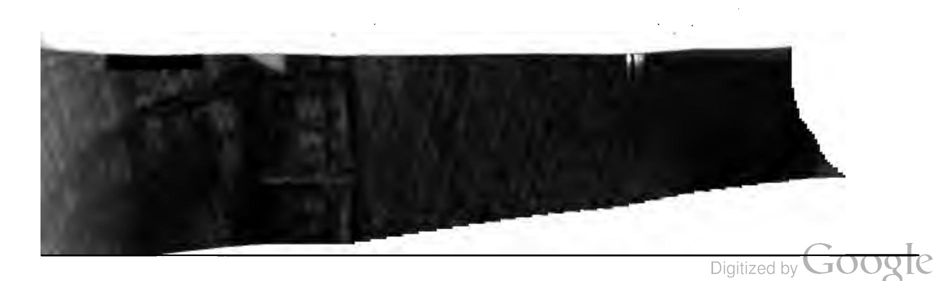
jesté impériale ne doit pas être décorée seulement par les armes, mais encore armée par les lois [1], pour bien gouverner les peuples, en temps de paix comme en temps de guerre.

Après donc avoir pacifié les provinces de l'empire comme guerrier, il songea à en régler la police comme législateur, en établissant un corps de droit général pour servir de règle à tous les tribunaux : ouvrage qui avait fait l'objet des vœux de ses prédécesseurs, comme il le marque en plus d'un endroit, mais qui leur avait paru environné de tant de difficultés, qu'ils l'avaient toujours cru impraticable. Il les surmonta toutes avec une constance que rien ne fut capable de rebuter.

Il employa pour cette importante entreprise ce qu'il y avait de plus habiles jurisconsultes dans toute l'étendue de l'empire, présidant lui-même à leur travail [2], et revoyant exactement tout ce qu'ils avaient composé. Loin de s'en attribuer à lui seul l'honneur, comme cela est assez ordinaire, il leur rend à tous justice, il les cite avec éloge, il relève leur érudition, il les traite presque comme ses collègues, et il recommande qu'on ait soin de remercier la divine providence de lui avoir procuré de tels secours, et d'avoir honoré son règne par la composition d'un ouvrage si long-temps désiré, et si utile pour l'administration de la justice. Un empereur moins zélé que Justinien pour le bien public, et

[1] « Imperatoriam majestatem non solùm armis decoratam, sed etiam legibus oportet esse armatam, ut utrumque tempus, et bellorum et pacis, rectè possit gubernari. » (*Ep. ad cupidam legum Juventutem.*)

[2] « Nostra quoque majestas, semper investigando et perscrutando ea, quæ ab his componebantur, quicquid dubium et incertum inveniebatur....., emendabat, et in competentem formam redigebat. » (*Epist. ad Senat. et omnes populos.*)



moins libéral, aurait laissé tous ces jurisconsultes dans l'obscurité et dans l'inaction. Combien de rares talents en tout genre demeurent enfouis faute de protection! Ce ne sont pas les savants qui manquent aux princes, ce sont les princes qui manquent aux savants.

Les grandes qualités et les grandes actions de Justinien l'auraient rendu à jamais recommandable, si sa conduite par rapport aux affaires ecclésiastiques n'avait terni sa gloire.

Je terminerai cet article de la jurisprudence par l'extrait de quelques lois, qui pourront donner au lecteur une idée de la beauté et de la solidité des divers réglements d'ont j'ai parlé.

« Digna vox est majestate regnantis, legibus alligatum se principem profiteri: adeò de auctoritate juris nostra pendet auctoritas. Et reverà majus imperio est summittere legibus principatum; et oraculo præsentis edicti, quod nobis licere non patimur, aliis indicamus. »

« C'est une parole digne de la majesté d'un prince de « déclarer que, tout souverain qu'il est, il se croit lié « et astreint par les lois : tant notre autorité dépend de « celle du droit et de la justice. En effet, il y a plus « de grandeur à soumettre son pouvoir aux lois qu'à « exercer la souveraineté, et nous sommes bien aises de « rendre public et de notifier aux autres ce que nous ne « croyons pas nous être permis. » C'est un empereur, maître de presque tout l'univers, qui parle ainsi, et qui ne craint point de donner atteinte à son autorité, en déclarant lui-même les justes bornes dans lesquelles elle est renfermée.



« Rescripta contra jus elicita, ab omnibus judicibus refutari præcipimus; nisi fortè sit aliquid quod non lædat alium, et prosit petenti, vel crimen supplicantibus indulgeat. »

« Nous ordonnons à tous les juges de n'avoir aucun « égard aux rescrits qu'on aura obtenus de nous con- « traires à la justice, à moins qu'ils ne tendent à ac- « corder quelque grace qui ne fasse de tort à personne, « ou à remettre à des coupables la peine due à leurs « crimes. » Il est rare aux princes de reconnaître qu'ils se soient trompés eux-mêmes, ou qu'on les ait trompés, et de rétracter en conséquence ce qu'ils ont une fois ordonné. Rien cependant ne leur fait plus d'honneur qu'un tel aveu, comme on le voit par l'exemple d'Artaxerxe, qui révoqua publiquement l'édit injuste qu'on lui avait arraché contre les Juifs.

« Scire leges, non hoc est verba earum tenere, sed vim ac potestatem. »

« Savoir les lois, ce n'est pas seulement entendre les « mots dont elles sont composées, mais en pénétrer la « force et la vertu. »

« Non dubium est in legem committere eum, qui, verba legis amplexus, contra legis nititur voluntatem; nec pœnas insertas legibus evitabit, qui se contra juris sententiam sæva prærogativa verborum fraudulenter excusat. »

« Il n'est pas douteux que celui-là pèche contre la « loi, qui, s'attachant aux seuls termes, agit contre l'es- « prit de la loi; et quiconque, pour s'excuser, cherche



« à éluder frauduleusement le véritable sens d'une loi « par un attachement rigoureux à la lettre, n'évitera « point les peines marquées par le droit pour une telle « prévarication. »

« Nulla juris ratio, aut æquitatis benignitas patitur, ut, quæ salubriter pro utilitate hominum introducuntur, ea nos duriore interpretatione contra ipsorum commodum producamus ad severitatem. »

« Il est contre toute justice et toute équité que ce qui « a été sagement établi et réglé pour l'utilité des hom- « mes soit tourné à leur désavantge par une sévérité « mal entendue, et une trop dure interprétation. »

« Observandum est jus reddenti, ut in adeundo quidem facilem se præbeat, sed contemni non patiatur. Undè mandatis adjicitur, ne in ulteriorem familiaritatem provinciales admittant : nam ex conversatione æquali contemptio dignitatis nascitur. Sed et in cognoscendo, neque excandescere adversùs eos quos malos putat, neque precibus calamitosorum illacrymari oportet. Id enim non est constantis et recti judicis, cujus animi motum vultus detegit; et summatim ita jus reddi debet, ut auctoritatem dignitatis ingenio suo augeat. »

« Il faut, à la vérité, qu'un magistrat chargé de « rendre la justice soit d'un facile accès à tout le monde; « mais il faut aussi qu'en même temps il évite de tomber « dans le mépris. C'est pourquoi, dans les instructions « qu'on donne aux gouverneurs de province, il leur « est recommandé de ne point trop se familiariser ni « s'égaler avec les provinciaux, parce que leur dignité

« pourrait en souffrir. Ce magistrat, quand il est occupé « à rendre la justice, ne doit ni faire paraître de l'indi« gnation contre ceux qu'il croit coupables, ni se laisser « attendrir par les prières des malheureux. Car, comme « le juge doit être d'une rectitude inflexible, il ne faut « point que son visage trahisse jamais et décèle les sen« timents de son cœur. En un mot, il doit rendre la jus« tice de telle sorte, qu'il relève l'autorité de sa place « par la sagesse et la modération de son caractère. »

« Quæ sub conditione jurisjurandi relinquuntur, a prætore reprobantur. Providit enim ne is, qui sub jurisjurandi conditione quid accepit, aut omittendo conditionem perderet hæreditatem legatumve, aut cogeretur turpiter, accipiendo conditionem, jurare. Voluit ergo eum, cui sub jurisjurandi conditione quid relictum est, ita capere, ut capiunt hi, quibus nulla talis jurisjurandi conditio inseritur : et rectè. Quum enim faciles sint nonnulli hominum ad jurandum contemptu religionis, alii perquàm timidi metu divini numinis usque ad superstitionem ; ne vel hi, vel illi, aut consequerentur, aut perderent quod relictum est, prætor consultissimè intervenit. » Ulpianus.

La disposition de cette loi est admirable. Elle dispense du serment celui à qui on a laissé une succession ou un legs à condition de prêter quelque serment, et elle veut qu'il en jouisse comme si cette condition n'avait point été insérée, de peur qu'elle ne soit pour lui une occasion de jurer contre sa conscience, ou qu'elle ne l'oblige de renoncer au legs ou à la succession par une délicatesse de conscience poussée jusqu'à la superstition. Il serait bien à souhaiter que l'esprit de cette

loi fît abroger une infinité de serments inutiles, qu'une mauvaise coutume a introduits dans toutes les compagnies et dans tous les corps de métier.

« Advocati, qui dirimunt ambigua fata causarum, suæque defensionis viribus in rebus sæpe publicis ac privatis lapsa erigunt, fatigata reparant, non minùs provident humano generi, quàm si præliis atque vulneribus patriam parentesque salvarent. Nec enim solos nostro imperio militare credimus illos, qui gladiis, clypeis, et thoracibus nituntur, sed etiam advocatos. Militant namque patroni causarum, qui gloriosæ vocis confisi munimine, laborantium spem, vitam, ac posteros defendunt. »

« Les avocats, qui terminent les procès dont le sort « est toujours incertain, et qui par le secours de leur « éloquence, soit par rapport au public ou aux parti- « culiers, rétablissent souvent des affaires ruinées, et « soutiennent celles qui sont chancelantes, ne rendent « pas un moindre service au genre humain que s'ils « sauvaient leur patrie et leurs pères et mères, dans les « combats, au prix de leur sang et par leurs blessures : « car nous mettons au nombre de ceux qui combattent « pour notre empire, non-seulement ceux qui emploient « pour sa défense l'épée, le bouclier et la cuirasse, mais « encore ceux qui prêtent à nos sujets le glorieux se- « cours de leur voix pour soutenir leurs intérêts dans « les divers dangers où ils sont exposés, pour défendre « leur vie, et pour mettre en sûreté jusqu'à leur posté- « rité la plus reculée. »

C'est avec raison que le prince fait un si bel éloge d'une profession qui fait un usage si salutaire des ta-

lents de l'esprit, et qu'il l'égale à ce qu'il y a de plus grand dans l'état. Mais en même temps il recommande aux avocats d'exercer cette glorieuse profession avec un noble désintéressement, et de ne la point déshonorer par une basse attache à un vil intérêt. *Ut non ad turpe compendium stipemque deformem hæc arripiatur occasio, sed laudis per eam augmenta quærantur. Nam si lucro pecuniâque capiantur, veluti abjecti atque degeneres inter vilissimos numerabuntur.* Il leur recommande aussi de ne point se livrer à la démangeaison et au plaisir inhumain de railleries piquantes et d'injures grossières, qui ne sont propres qu'à décrier l'avocat; mais de se renfermer sévèrement dans ce que l'utilité et la nécessité de la cause demandent de leur ministère. *Ante omnia autem, universi advocati ita præbeant patrocinia jurgantibus, ut non ultrà quàm litium poscit utilitas, in licentiam convitiandi et maledicendi temeritate prorumpant. Agant quod causa desiderat, temperent se ab injuria. Nam si quis adeò procax fuerit, ut non ratione, sed probris putet esse certandum, opinionis suæ imminutionem patietur.*

CHAPITRE III.

SENTIMENTS DES ANCIENS PHILOSOPHES SUR LA MÉTAPHYSIQUE ET SUR LA PHYSIQUE.

J'ai déja observé que la métaphysique était renfermée dans la physique des Anciens. J'y examinerai quatre points : l'existence et les attributs de la Divinité; la formation du monde; la nature de l'ame; les effets de la nature.



ARTICLE PREMIER.

De l'existence et des attributs de la Divinité.

On peut réduire à trois points et à trois questions principales les sentiments des anciens philosophes sur la Divinité : 1° si la Divinité existe? 2° quelle est sa nature? 3° si elle préside au gouvernement du monde, et si elle prend soin des affaires du genre humain?

Avant que d'entrer dans le chaos des opinions philosophiques, il ne sera pas hors de propos d'exposer en peu de mots l'état de la foi du monde entier au sujet de la Divinité, dans lequel le trouvèrent les philosophes au moment qu'ils commencèrent à introduire leurs dogmes sur ce point par le seul *raisonnement*, et de jeter un léger regard sur la croyance commune et populaire de toutes les nations de l'univers, jusque même aux plus barbares, laquelle s'était maintenue d'une manière constante et uniforme par la seule *tradition*.

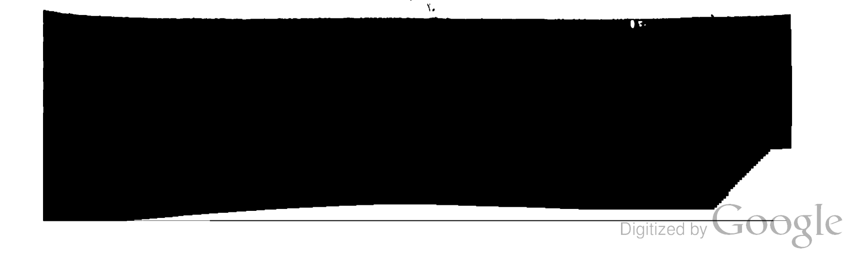
Avant les philosophes, tout le monde s'accordait à croire à un Être suprême, présent partout, attentif aux prières de tous ceux qui l'invoquaient, en quelque état qu'ils fussent, dans la profondeur des forêts, dans l'agitation des tempêtes sur mer, dans le fond d'un cachot; assez bon pour s'intéresser au malheur des hommes, et assez puissant pour les en délivrer; maître de donner les victoires, les succès, l'abondance, toute sorte de prospérité; l'arbitre des saisons, de la fécondité des hommes et des animaux; présidant aux conventions et aux traités des rois et des particuliers; recevant leur serment, en exigeant l'exécution, et en

punissant avec une sévérité inexorable le moindre violement; donnant ou ôtant le courage, la présence d'esprit, les expédients, le bon conseil, l'attention et la docilité aux sages avis; protégeant les innocents, les faibles, les opprimés, et se déclarant le vengeur des oppressions, des violences, des injustices; jugeant les rois et les peuples, réglant leur destinée et leur sort, et marquant avec un pouvoir absolu l'étendue et la durée des royaumes et des empires.

Voilà une partie de ce que pensaient généralement les hommes sur la Divinité, au milieu même des ténèbres du paganisme, et un précis des idées qu'une tradition universelle et constante, et aussi ancienne sans doute que le monde, leur avait données sur ce sujet. Que cela soit ainsi, nous en avons des preuves incontestables dans les poésies d'Homère, monument le plus respectable de l'antiquité païenne, et que l'on peut regarder comme les archives de la religion de ces temps reculés.

§ I. *De l'existence de la Divinité.*

Les philosophes étaient fort partagés sur différentes matières de la philosophie, mais ils se réunissaient tous sur ce qui regarde l'existence de la Divinité, excepté un très-petit nombre, dont je parlerai bientôt. Quoique ces philosophes, par leurs recherches et leurs disputes, n'aient rien ajouté pour le fond à ce que les peuples croyaient déja avant eux sur ce sujet, on ne peut pas dire néanmoins que ces recherches et ces disputes aient été inutiles. Elles servaient à fortifier les hommes dans leur ancienne croyance, et à écarter les mauvaises sub-



tilités de ceux qui auraient voulu l'attaquer. Cette union de tant de personnes généralement estimées par la solidité de leur esprit, par leur application infatigable à l'étude, par la vaste étendue de leurs connaissances, ajoutait un nouveau poids à l'opinion commune et anciennement reçue sur l'existence de la Divinité. Les philosophes appuyaient ce sentiment de plusieurs preuves, les unes plus subtiles et plus abstraites, les autres plus populaires et plus à la portée du commun des hommes. Je me contenterai d'en indiquer quelques-unes de ce dernier genre.

Le concours général et constant des hommes de tous les siècles et de tous les pays à croire fermement l'existence de la Divinité leur paraissait un argument auquel on ne pouvait rien opposer de sensé et de raisonnable. Les opinions qui n'ont pour fondement qu'une erreur populaire, ou une crédule prévention, peuvent bien durer quelque temps et dominer dans certains pays; mais tôt ou tard elles se dissipent et perdent toute créance. Épicure[1] fondait l'existence des dieux sur ce que la nature elle-même grave leur idée dans tous les esprits. Sans avoir l'idée d'une chose, disait-il, on ne saurait la concevoir, ni en parler, ni en disputer. Or, quel peuple, quelle sorte d'hommes n'a pas, indé-

[1] «Epicurus solus vidit primùm esse deos, quód in omnium animis eorum notionem impressisset ipsa natura. Quæ est enim gens, aut quod genus hominum, quod non habeat sine doctrina anticipationem quamdam deorum? quam appellat πρόληψιν Epicurus, id est anteceptam animo quamdam informationem, sine quâ nec intelligi quidquam, nec quæri, nec disputari possit.... Quum ergò non instituto aliquo, aut more, aut lege sit opinio constituta, maneatque ad unum omnium firma consensio, intelligi necesse est esse deos: quoniam insitas eorum, vel potiùs innatas cognitiones habemus. De quo autem omnium natura consentit, id verum esse necesse est.» (Cic. *de Nat. Deor.* lib. 1, n. 43, 44.)

pendamment de toute étude, une idée et une notion des dieux? Ce n'est point une opinion qui vienne de l'éducation ou de la coutume, ou de quelque loi humaine, mais une croyance ferme et unanime parmi tous les hommes : c'est donc par des notions empreintes dans nos ames, ou plutôt innées, que nous comprenons qu'il y a des dieux. Or tout jugement de la nature, quand il est universel, est nécessairement vrai.

Un autre argument que les philosophes employaient le plus ordinairement, parce qu'il est à la portée des plus simples, est le spectacle de la nature. Les hommes les moins exercés au raisonnement peuvent d'un seul regard découvrir celui qui se peint dans tous ses ouvrages. La sagesse et la puissance qu'il a marquées dans tout ce qu'il a fait se font voir comme dans un miroir à ceux qui ne peuvent le contempler dans sa propre idée. C'est une philosophie sensible et populaire, dont tout homme sans passions et sans préjugés est capable. Les cieux, la terre, les astres, les plantes, les animaux, nos corps, nos esprits, tout marque un esprit supérieur à nous, qui est comme l'ame du monde entier. Quand on examine avec quelque attention l'architecture de l'univers, et la juste proportion de toutes ses parties, on reconnaît au premier coup-d'œil les traces de la divinité, ou, pour mieux dire, le sceau de Dieu même dans tout ce qu'on appelle les ouvrages de la nature.

« Peut-on, disait Balbus au nom des stoïciens, regarder le ciel et contempler tout ce qui s'y passe sans voir avec toute l'évidence possible qu'il est gouverné par une suprême, par une divine intelligence? Quiconque en douterait, pourrait aussitôt douter s'il y a

De Nat. Deor. lib. 2, n. 4, 5.

« un soleil; l'un est-il plus visible que l'autre? Cette persuasion, sans l'évidence qui l'accompagne, n'aurait « pas été si ferme et si durable : elle n'aurait pas acquis « de nouvelles forces en vieillissant; elle n'aurait pu « résister au torrent des années, et passer de siècle en « siècle jusqu'à nous. »

DeNat.Deor. lib. 2, n. 16.

« S'il y a, disait Chrysippe, des choses dans l'univers « que l'esprit de l'homme, que sa raison, que sa force, « que sa puissance ne soient pas capables de faire, « l'être qui les produit est certainement meilleur que « l'homme. Or, l'homme ne saurait faire le ciel, ni « rien de ce qui est invariablement réglé. Il n'y a rien « cependant de meilleur que l'homme, puisque dans « lui seul est la raison, qui est ce qu'il peut y avoir « de plus excellent. Par conséquent l'être qui a fait « l'univers est meilleur que l'homme. Pourquoi donc ne « pas dire que c'est un Dieu? »

A quel aveuglement, ou plutôt à quelle stupide extravagance faut-il que les hommes aient été livrés, pour aimer mieux attribuer des effets si merveilleux et si inconcevables au pur hasard et au concours fortuit des atomes qu'à la sagesse et à la puissance infinie de Dieu?

Ib. n. 93.

« N'est-il pas étonnant, s'écrie Balbus en parlant de « Démocrite, qu'il y ait un homme qui se persuade que « de certains corps solides et indivisibles se meuvent « d'eux-mêmes par leur poids naturel, et que de leur « concours fortuit s'est fait un monde d'une si grande « beauté? Quiconque croit cela possible, pourquoi ne « croirait-il pas que, si l'on jetait à terre quantité de « caractères d'or ou de quelque matière que ce fût, qui

« représentassent les vingt et une lettres [1], ils pour« raient tomber arrangés dans un tel ordre, qu'ils for« meraient lisiblement les Annales d'Ennius. »

On peut dire la même chose de l'Iliade d'Homère. Qui croira, dit M. de Fénélon dans son admirable Traité de l'existence de Dieu, que ce poëme si parfait n'ait jamais été composé par un effort du génie d'un grand poète, et que, les caractères de l'alphabet ayant été jetés en confusion, un coup de pur hasard, comme un coup de dés, ait rassemblé toutes les lettres précisément dans l'arrangement nécessaire pour décrire dans des vers pleins d'harmonie et de variété tant de grands événements; pour les placer et pour les lier si bien tous ensemble; pour peindre chaque objet avec tout ce qu'il a de plus gracieux, de plus noble et de plus touchant; enfin, pour faire parler chaque personne selon son caractère, d'une manière si naïve et si passionnée? Qu'on raisonne et qu'on subtilise tant qu'on voudra, jamais on ne persuadera à un homme sensé que l'Iliade n'ait point d'autre auteur que le hasard. Pourquoi donc cet homme sensé croirait-il de l'univers, sans doute encore plus merveilleux que l'Iliade, ce que son bon sens ne lui permettra jamais de croire de ce poëme?

Voilà comme s'expliquaient toutes les sectes les plus célèbres. Quelques philosophes, comme je l'ai dit, mais en très-petit nombre, entreprirent de se distinguer des

[1] M. le président Bouhier, dans sa savante dissertation, *de priscis Græcor. et Latin. Litteris*, imprimée à la suite de la Paléographie du père de Montfaucon, a fait voir que les anciens Romains n'avaient que ces seize lettres : A, B, C, D, E, F, I, K, L, M, N, O, P, R, S, T. Les cinq autres, ajoutées du temps de Cicéron, étaient G, Q, V, X, Z, sans compter l'H, qui était moins une lettre qu'une marque d'aspiration.

autres par des opinions particulières sur ce sujet. Livrés aux faibles efforts de la raison pour approfondir la nature et l'essence de la Divinité, et pour en expliquer les attributs, et sans doute éblouis de l'éclat d'un objet dont les yeux humains ne peuvent soutenir la lumière, il se sont égarés dans leurs recherches, et ont été conduits d'abord à douter de l'existence de la Divinité, et peu à peu jusqu'à la nier. Mais le peuple, qui n'entrait point dans ces raffinements et ces subtilités de la philosophie, et qui s'en tenait uniquement à la tradition immémoriale et à la notion naturelle gravée dans le cœur de tous les hommes, s'éleva fortement contre ces prédicateurs de l'athéisme, et les traita comme des ennemis du genre humain.

De Nat. Deor. lib. 1, n. 63.

PROTAGORE ayant commencé un de ses livres de la sorte, *Je ne saurais dire s'il y a des dieux, ni ce que c'est;* les Athéniens le chassèrent, non-seulement de leur ville, mais encore de leur territoire, et firent brûler publiquement ses ouvrages.

An. M. 3588. Hesych. in Διαγόρας.

DIAGORE ne s'en tint pas au doute : il nia nettement qu'il y ait des dieux, et c'est ce qui lui fit donner le surnom d'*athée*. Il vivait en la 91ᵉ olympiade. On prétend qu'un entêtement d'auteur, une tendresse excessive pour une production de son esprit l'entraîna dans l'impiété. Il avait appelé en justice un poète qui lui avait volé une pièce de vers. Celui-ci jura qu'il ne lui avait rien dérobé, et peu de temps après publia sous son propre nom cet ouvrage, qui lui acquit une grande réputation. Diagore, voyant dans son adversaire le crime non-seulement impuni, mais honoré et récompensé, conclut qu'il n'y avait point de Providence, point de dieux, et fit des livres pour le prouver.



Les Athéniens le citèrent pour lui faire rendre compte de son dogme; mais il prit la fuite; sur quoi ils mirent sa tête à prix. Ils firent promettre à son de trompe un talent [1] (trois mille livres) à quiconque le tuerait, et deux à quiconque l'amenerait vif, et firent graver ce décret sur une colonne de cuivre.

THÉODORE de Cyrène niait aussi sans restriction l'existence des dieux. Il aurait été conduit au tribunal de l'Aréopage, et puni comme athée, si Démétrius de Phalère, qui était pour-lors tout puissant à Athènes, n'eût favorisé son évasion. Sa morale était digne d'un athée. Il enseignait que tout est indifférent, qu'il n'y a rien de sa nature qui soit crime ou vertu. Son impiété lui fit des affaires partout où il se trouva, et il fut enfin condamné à s'empoisonner.

La juste sévérité des Athéniens [2], qui punissaient sur cette matière jusqu'au doute, comme on l'a vu dans Protagore, contribua beaucoup à arrêter la licence des opinions et le cours de l'impiété. Les stoïciens portaient si loin sur ce point le respect pour la religion, qu'ils traitaient de criminelle et d'impie la coutume de disputer contre l'existence des dieux [3], soit qu'on le fît d'une manière sérieuse, ou simplement par entretien et contre sa pensée.

[1] 5,500 fr. — L.

[2] « Ex quo equidem existimo tardiores ad hanc sententiam profitendam multos esse factos, quippè quum pœnam ne dubitatio quidem effugere potuisset. » (*De Nat. Deor*, lib. 1, n. 63.)

[3] « Mala et impia consuetudo est contra deos disputandi, sive animo id fit, sive simulatè. » (Ibid. lib. 2, n. 16.)

§ II. *De la nature de la Divinité.*

Un détail abrégé de toutes les rêveries que les philosophes ont avancées sur cette matière nous convaincra mieux que toute autre chose de l'impuissance de la raison humaine pour arriver par ses propres forces à de si sublimes vérités. Je tirerai ce détail des livres que Cicéron a composés *sur la nature des dieux*. Les remarques et les réflexions dont M. l'abbé d'Olivet, de l'académie Française, a accompagné l'excellente traduction qu'il nous a donnée de ces livres de Cicéron, me seront d'un grand secours, et je ne ferai presque que les copier ou les abréger.

Comme les anciens philosophes n'ont étudié la nature de Dieu que par rapport aux choses sensibles dont ils tâchaient de comprendre l'origine et la formation, et que les différentes manières dont ils arrangeaient le système de l'univers faisaient leurs différentes croyances touchant la Divinité, il ne faut pas s'étonner si l'on trouve souvent ici ces deux matières unies et confondues.

De Natura Deor. l. 1, n. 25. THALÈS de Milet a dit que *l'eau est le principe de toutes choses*, et que *Dieu est cette intelligence par qui tout est formé de l'eau.* Il parlait d'une intelligence qui, ne faisant qu'un avec la matière, dirigeait ses opérations; comme on dirait que l'ame, qui, jointe au corps, ne fait qu'un même homme, dirige les actions de l'homme.

Ibid. ANAXIMANDRE croit que *les dieux reçoivent l'être, qu'ils naissent et meurent de loin à loin*, et que *ce*

sont des mondes innombrables. Ces dieux d'Anaximandre étaient les astres.

Anaximène prétend que *l'air est Dieu*, qu'*il est produit*, qu'*il est immense et infini*, qu'*il est toujours en mouvement*. L'opinion d'Anaximène, quant au fond, ne diffère en rien des précédentes. Il retint d'Anaximandre, son maître, l'idée d'une substance unique et infiniment étendue : mais il dit que c'était l'air, comme Thalès avait dit que c'était l'eau. De Natura Deor. l. 1, n. 26.

Anaxagore, élève d'Anaximène, fut l'auteur de cette opinion, que *le système et l'arrangement de l'univers doivent être attribués à la puissance et à la sagesse d'un esprit infini*. Anaxagore n'est venu qu'un siècle après Thalès. Les notions commencent à se débrouiller. On sent la nécessité d'une cause efficiente, qui soit distinguée substantiellement de la matérielle. Mais il n'attribue à cet esprit infini que l'arrangement et le mouvement, non la création de l'univers. La coéternité de deux principes indépendants l'un de l'autre, quant à leur existence, est l'écueil où il échoue avec tous les anciens philosophes. Ibid.

Pythagore croit que *Dieu est une ame répandue dans tous les êtres de la nature, et dont les ames humaines sont tirées*. Virgile a décrit admirablement le dogme de ce philosophe: Ibid. n. 27.

Esse apibus partem divinæ mentis, et haustus Georg. l. 4. v. 220-224.
Æthereos dixere ; Deum namque ire per omnes
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum :
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas.

Pythagore était de cinquante ans, pour le moins, plus

ancien qu'Anaxagore. Celui-ci n'est donc pas le premier qui ait eu l'idée d'un esprit pur : ou il faudrait dire que Pythagore le confondait avec la matière.

De Natura Deor. l. 1, n. 28; Acad.Quæst. l. 4, n. 118.

Xénophane dit que *Dieu est un tout infini, et il y ajoute une intelligence.* Ce même philosophe dit ailleurs que *Dieu est une substance éternelle... et de figure ronde*, par où il entend le monde. Il croyait donc ce dieu matériel.

De Natura Deor. l. 1, n. 28.

Parménide n'avait point d'autre sentiment que son maître Xénophane, quoiqu'il s'exprimât en termes différents.

Ibid. n. 29.

Empédocle. Selon lui, *les quatre éléments*, dont il veut que *tout soit composé, sont divins*, c'est-à-dire des dieux. Cependant il est visible que ce sont des mixtes, qui naissent et périssent, et qui n'ont point de sentiment.

Ibid.

Démocrite donne la qualité de *Dieu et aux images des objets qui nous frappent, et à la nature qui fournit ces images, et à notre connaissance, notre intelligence.* Ce qu'il appelait *dieux*, c'étaient les atomes. A proprement parler, il ne croyait rien. *Je nie*, disait-il, *si nous savons quelque chose, ou si nous ne savons rien. Je nie que nous sachions même si nous ne savons pas cela. Je nie que nous sachions s'il existe quelque chose, ou s'il n'existe rien.* Digne membre de la secte éléatique, dont le dogme favori était *l'acatalepsie*, ou l'incompréhensibilité absolue de toutes choses. Cette secte, qui avouait Xénophane pour son chef, forma l'incrédule Protagore, et donna naissance à celle de Pyrrhon.

Acad.Quæst. lib. 4. n. 73.

Platon. Il paraît par tous ses ouvrages qu'il pensait fort bien de la Divinité, mais qu'il n'a osé s'expliquer

nettement dans une ville et dans un temps où il était dangereux de heurter le goût dominant. Dans le Timée, il dit que *le père de ce monde ne saurait être nommé*, et dans les livres des Lois, qu'*il ne faut pas être curieux de savoir proprement ce que c'est que Dieu*. Il le suppose incorporel. Il lui attribue la formation de l'univers : *opificem ædificatoremque mundi*. Il dit aussi que *le monde, le ciel, les astres, la terre, les ames, et ceux à qui la religion de nos pères attribue la Divinité*; il dit que *tout cela est Dieu*. Le fond du sentiment de Platon est, malgré l'apparence du polythéisme, qu'il n'y a qu'un Dieu très-bon et très-parfait, qui a tout fait suivant l'idée du meilleur ouvrage possible.

De Natura Deor. l. 1, n. 30. — Ibid. n. 18. — n. 30.

Antisthène dit qu'*il y a plusieurs dieux révérés par les nations, mais qu'il n'y en a qu'un naturel*, c'est-à-dire, comme l'explique Lactance, auteur de toute la nature.

Ibid. n. 32. — Instit. div. lib. 1, c. 5.

Aristote varie beaucoup : tantôt il veut que *toute la Divinité réside dans l'intelligence*, c'est-à-dire dans le principe intelligent par lequel pensent tous les êtres pensants; tantôt que *le monde soit Dieu*. Après il en reconnaît quelque autre, *qui est au-dessus du monde, et qui a soin d'en régler et d'en conserver le mouvement*. Ailleurs il enseigne que *Dieu n'est autre chose que ce feu qui brille dans le ciel*.

De Natura Deor. l. 1, n. 33.

Xénocrate dit qu'*il y a huit dieux : les planètes en font cinq; les étoiles fixes n'en font qu'un toutes ensemble, comme autant de membres épars; le soleil fait le septième, et la lune enfin le huitième*..

Ibid. n. 34.

Théophraste, dans un endroit, attribue *la suprême Divinité à l'intelligence*; dans un autre, *au ciel en général*; et après cela, *aux astres en particulier*.

Ibid.

De Natura Deor. l. I, n. 35.

STRATON dit qu'*il n'y a point d'autre Dieu que la nature*; que *c'est le principe de toutes les productions et de toutes les mutations.*

ZÉNON. C'est le fondateur de la secte fameuse des stoïciens. On devrait attendre de lui quelque chose de grand sur la Divinité. Voici le précis de sa théologie, tiré principalement du second livre de la Nature des Dieux, où ses sentiments sont expliqués fort au long.

Qu'il n'y a que les quatre éléments qui composent tout l'univers : que ces quatre éléments ne font qu'une nature continue sans division : qu'il n'existe absolument nulle autre substance hors ces quatre éléments : que la source de l'intelligence et de toutes les ames, c'est le feu réuni dans l'éther, où sa pureté n'est point altérée, parce que les autres éléments ne s'y mêlent point : que ce feu intelligent, actif, vital, pénètre tout l'univers ; que, comme il a l'intelligence en partage, à la différence des autres éléments, c'est lui qui est censé opérer tout ; qu'il procède méthodiquement à la génération, c'est-à-dire produit toutes choses, non pas fortuitement ni aveuglément, mais suivant de certaines règles toujours les mêmes ; qu'étant l'ame de l'univers, il le fait subsister et le gouverne avec sagesse, puisqu'il est le principe de toute sagesse : que par conséquent il est Dieu : qu'il donne la même dénomination à la nature, avec laquelle il ne fait qu'un, et à l'univers, dont il fait partie : que le soleil, la lune, tous les astres étant des corps ignés, ce sont des dieux : que l'air, la terre, la mer, ayant pour ame ce feu céleste, sont aussi des dieux : que toutes les choses où l'on voit quelque efficacité singulière et où ce principe actif paraît se manifester plus clairement, méritent le nom de

divinités : que ce même titre doit être accordé aux grands hommes, dans l'ame desquels ce feu divin étincelle avec plus d'éclat : qu'enfin, de quelque manière qu'on nous représente cette ame de l'univers, et quelques noms que la coutume lui donne par rapport aux diverses parties qu'elle anime, on lui doit un culte religieux.

Je suis las de rapporter tant d'absurdités, et le lecteur sans doute ne l'est pas moins que moi, si pourtant il a eu la patience de les lire jusqu'au bout. Il n'a pas dû s'attendre à voir sortir, d'un fonds aussi ténébreux qu'est le paganisme, de vives lumières sur un sujet infiniment supérieur à la faiblesse de l'esprit humain, comme l'est ce qui regarde la nature de la Divinité. Les philosophes ont bien pu, par les seules forces de la raison, se convaincre de la nécessité et de l'existence d'un être divin. Encore quelques-uns, comme Épicure[1], ont-ils été soupçonnés de cacher sous de spécieuses paroles un véritable athéisme : du moins ils ont presque autant déshonoré la Divinité, par les idées basses qu'ils en ont conçues, que s'ils l'avaient niée absolument.

Pour ce qui regarde l'essence de la nature divine, ils se sont tous égarés. Et comment ne l'auraient-ils pas fait, puisque les hommes ne connaissent Dieu qu'autant qu'il lui plaît de se révéler à eux? M. l'abbé d'Olivet, dans sa dissertation sur la théologie des philosophes, réduit leurs sentiments à trois systèmes généraux, qui embrassent toutes les opinions particulières que Cicéron nous a exposées dans ses livres de la

[1] « Nonnullis videtur Epicurus, ne in offensionem Atheniensium caderet, verbis reliquisse deos, re sustulisse. » (*De Nat. Deor.* lib. I, n. 85.)

Nature des Dieux. Les différentes manières dont ces philosophes arrangeaient le système de l'univers faisaient leurs différentes croyances touchant la Divinité.

Quelques-uns crurent que la matière toute seule, privée de sentiment et de raison, avait pu former le monde, soit que l'un des éléments produisît tous les autres par divers degrés de raréfaction et de condensation, comme il paraît qu'Anaximène l'a cru; soit que, la matière étant partagée en une infinité de corpuscules mobiles, ils aient pris des formes régulières à force de voltiger témérairement dans le vide, comme l'a cru Épicure; soit que toutes les parties de la matière eussent une pesanteur intrinsèque et un mouvement naturel qui les dirigeaient nécessairement, comme c'était l'opinion de Straton. Or, l'athéisme de ces philosophes est visiblement le plus grossier de tous, puisque la cause première qu'ils ont reconnue n'est qu'une matière inanimée.

De Natura Deor. l. 2, n. 28.

D'autres s'élevèrent jusqu'à cette notion, qu'il y a dans le monde un trop bel ordre pour n'être pas l'effet d'une cause intelligente. Mais, ne concevant rien qui ne fût matériel, ils crurent que l'intelligence faisait partie de la matière, et ils attribuèrent cette perfection au feu de l'éther, qu'ils regardaient comme l'océan de toutes les ames. Ce fut l'opinion des stoïciens; et l'on peut leur associer Thalès, et même Pythagore, Xénophane, Parménide et Démocrite, qui admettaient comme eux un tout matériel et intelligent.

Enfin, d'autres comprirent que l'intelligence ne pouvait être matérielle, et qu'il fallait la distinguer absolument de tout ce qui est corps. Mais en même temps ils crurent que les corps existaient indépendamment

de cette intelligence, et que son pouvoir se bornait à les mettre en ordre et à les animer. Ce fut le sentiment d'Anaxagore et de Platon; sentiment beaucoup moins imparfait que les autres, en ce qu'il renferme l'idée de la spiritualité, et distingue réellement la cause d'avec l'effet, l'agent d'avec la matière, mais éloigné encore infiniment de la vérité.

Pour les deux autres classes de philosophes qui ne reconnaissent que des principes matériels, elles sont absolument inexcusables, et ne diffèrent en leur aveuglement que du plus au moins. On peut bien leur appliquer ce que nous lisons dans la Sagesse : *Tous les* Sap. 13, 1, 2.
hommes qui n'ont point la connaissance de Dieu ne sont que vanité. Ils n'ont pu comprendre par les biens visibles le souverain Être, et ils n'ont point reconnu le Créateur par la considération de ses ouvrages : mais ils se sont imaginé que le feu, ou le vent, ou l'air le plus subtil, ou la multitude des étoiles, ou l'abîme des eaux, ou le soleil et la lune, étaient les dieux qui gouvernaient tout le monde.

Je ne parle ici que des dieux reconnus tels proprement par les philosophes. Varron distinguait trois sortes de théologies : la *fabuleuse*, qui était celle des poètes; la *naturelle*, enseignée par les philosophes; la *civile* ou politique, qui était en usage parmi le peuple. La première et la troisième attribuaient aux dieux, ou souffraient qu'on leur attribuât toutes les passions, tous les vices des hommes, tous les crimes les plus abominables. La seconde paraissait moins déraisonnable; mais dans le fond elle n'était guère plus religieuse, et renfermait des absurdités qui font honte à l'esprit humain.

S. August. de Civit. Dei, lib. 6, c. 5.



Cicéron [1], dans le troisième livre de la Nature de Dieux, met dans tout leur jour plusieurs de ces absurdités. Il n'en savait pas assez pour établir la vrai religion; mais il en savait assez pour combattre le stoïciens et les épicuriens, les seuls qui s'élevèren contre saint Paul lorsqu'il prêcha dans Athènes. Le simples lumières naturelles pouvaient lui suffire pou détruire le mensonge, mais elles ne pouvaient le con duire jusqu'à découvrir la vérité. On reconnaît ici l faiblesse de la raison humaine, et les vains effort qu'elle fait toute seule pour s'élever à l'exacte connais sance d'un Dieu véritablement caché [2] et qui habite un lumière inaccessible [3]. Quels ont été à cet égard le progrès de cette raison si fière durant plus de quatr siècles dans les meilleures têtes de la Grèce, dans le païens les plus illustres par leur savoir, dans les chef de leurs plus fameuses écoles? Rien de si absurde qu n'ait été avancé par quelque philosophe [4].

Il y a plus : ceux d'entre eux qui faisaient profes sion d'une plus haute sagesse, et à qui Dieu avait mani festé son unité, n'ont-ils pas retenu cette connaissanc dans le secret par une ingrate et timide lâcheté? U seul s'est-il élevé contre l'impiété, qui avait substitu au Dieu vivant et véritable des idoles muettes, et de figures non-seulement d'hommes, mais de bêtes et d

[1] « Tullius, tertio de natura deorum libro, dissolvit publicas religiones; sed tamen veram, quam ignorabat, nec ipse, nec alius quisquam potuit inducere. Adeò et ipse testatus est falsum quidem apparere, veritatem tamen latere. » (LACTANT. *de Ira Dei*, cap. 11.)

[2] « Verè tu es Deus absconditus. (*Isaï.* 45, 15.)

[3] « Lucem inhabitat inaccessib lem. » (I *Timoth.* 6, 15.)

[4] « Nescio quomodò nihil ta absurdè dici potest, quod non di catur ab aliquo philosophorum. (CIC. *Divin.* lib. 2, n. 19.)

reptiles? Un seul s'est-il abstenu d'aller dans les temples[1], quoiqu'il n'approuvât pas dans son cœur le culte superstitieux qu'il autorisait par sa présence et par son exemple? L'unique dont la religion fut mise à l'épreuve ne traita-t-il pas de calomniateurs ceux qui l'accusaient de n'adorer pas les dieux que les Athéniens adoraient[2]? Son apologiste[3], qui était aussi son disciple et son ami, le défend-il autrement qu'en assurant qu'il a toujours reconnu les mêmes divinités que le peuple? Et Platon lui-même n'est-il pas contraint d'avouer que ce lâche prévaricateur ordonna un sacrifice impie, quoiqu'il fût certain de mourir? Un petit extrait d'une lettre de
Plat. Epist. ad Dion.
Platon nous fait voir combien il craignait de s'expliquer sur la nature et l'unité de Dieu, et combien par conséquent il était éloigné de lui rendre graces, de le confesser devant les hommes, et de s'exposer au moindre danger en lui rendant témoignage. Les actions
Id. de Rep. lib. 3.
honteuses qu'on attribuait aux faux dieux le faisaient rougir; mais il se contentait de dire ou qu'ils n'étaient pas coupables de ces crimes, ou qu'ils n'étaient pas dieux s'ils les avaient commis, sans oser dire qu'il n'y avait qu'un seul Dieu, et sans avoir le courage de s'élever contre le culte public fondé sur les crimes mêmes qu'il avait en horreur.

Il faut le dire à la honte du paganisme, et à la gloire de l'Évangile : un enfant parmi nous, pour peu qu'il soit instruit du catéchisme, est plus sûr et plus éclairé sur tout ce qu'il faut savoir de la Divinité que tous les philosophes ensemble.

[1] « Scholas habebant privatas, et templa communia. » (S. August.)

[2] Socrate.

[3] Xénophon.

§ III. *La Divinité préside-t-elle au gouvernement du monde? Prend-elle soin des hommes en particulier?*

La dispute des anciens philosophes sur la Providence consistait à savoir si les dieux présidaient au gouvernement général du monde, et s'ils descendaient dans un détail particulier pour prendre soin de chacun des hommes. Épicure, presque seul, niait cette vérité.

De Natura Deor. l. I. n. 51-54.

« On demande, disait-il, comment vivent les dieux, « et de quoi ils s'occupent? Leur vie est la plus heu« reuse, la plus délicieuse qu'on puisse imaginer. Un « dieu ne fait rien; il ne s'embarrasse de nulle affaire, « il n'entreprend rien. Sa sagesse et sa vertu font sa « joie. Les plaisirs qu'il goûte, plaisirs qui ne sauraient « être plus grands, il est sûr de les goûter toujours.

« Voilà, » continuait-il en s'adressant à Balbus, qui soutenait le sentiment des stoïciens, « voilà un dieu « heureux; mais le vôtre, il est accablé de travail [1] : « car, si vous croyez que ce dieu soit le monde lui« même, tournant comme il fait sans relâche autour de « l'axe du ciel, et cela encore avec une étrange rapi« dité, peut-il avoir un instant de repos? Or, sans repos, « point de félicité. Et si l'on prétend qu'il y ait dans « le monde un dieu qui le gouverne [2], qui préside au « cours des astres et aux saisons, qui règle, qui ar« range tout, qui ait l'œil sur les terres et sur les mers, « qui s'intéresse à la vie des hommes, et qui se charge « de pourvoir à leurs besoins, c'est lui donner en vérité « de tristes et de pénibles affaires. Or il faut, pour

[1] C'était le système des stoïciens. [2] C'était le système de Platon.

« être heureux selon nous, avoir l'esprit tranquille, et « ne se mêler de rien. D'ailleurs, vous nous mettez sur « la tête un maître éternel dont nous devrions jour et « nuit avoir peur[1] : car, le moyen de ne pas craindre un « dieu qui prévoit tout, qui pense à tout, qui remarque « tout, qui croit que tout le regarde, qui veut se mê- « ler de tout, qui n'est jamais sans affaires? » La grande maxime d'Épicure était donc qu'*un être heureux et immortel n'a point de peine, et n'en fait à personne*[2].

Un dogme si impie, qui renverse ouvertement la Providence, méritait d'avoir Épicure pour avocat et pour défenseur; et il faut avouer que ce qu'il dit d'un dieu qui voit et connaît tout, et qui doit par conséquent punir tout ce qui est contraire à la loi divine, est l'unique raison qui porte encore aujourd'hui quelques personnes à croire qu'il n'y a point de Providence qui veille sur toutes les actions des hommes, ou plutôt à le souhaiter.

« Ce n'est point sans raison que ce dogme a fait re- « garder Épicure comme un ennemi déclaré des dieux, « qui a sapé toute religion, et qui, par ses raisonne- « ments, comme Xerxès par ses troupes, a renversé « temples et autels : car quelle raison, après tout, dit « Cotta, nous obligerait de songer aux dieux, puis- « qu'ils ne songent point à nous, ne prennent soin de « rien, nè font absolument rien?... Pour être tenu à « leur marquer de la piété, ne faudrait-il pas en avoir

De Natura Deor. l. 1, n. 115, 116.

[1] « Itaque imposuistis in cervicibus nostris sempiternum dominum, quem dies et noctes timeremus. Quis enim non timeat omnia providentem, et cogitantem, et animadvertentem, et omnia ad se pertinere putantem, curiosum et plenum negotii deum? »

[2] « Quod æternum beatumque sit, id nec habere ipsum negotii quidquam, nec exhibere alteri. » (De Nat. Deor. lib. 1, n. 45.)

« reçu des graces? car de quoi est-on redevable à qui « n'a rien donné? La piété est une justice qui acquitte « les hommes envers les dieux : or, vos dieux n'ayant « point de relation avec nous, qu'auraient-ils à exiger « de nous? »

Les prières qu'on adresse à la Divinité dans ses besoins et dans ses dangers, les vœux qu'on lui fait pour en obtenir certaines graces, les promesses et les serments dont on la prend à témoin, usages communs à toutes les nations, et pratiqués dans tous les temps, marquent ce que les hommes ont toujours pensé de la Providence. A ne consulter que la seule raison telle que le péché nous l'a laissée, c'est-à-dire notre orgueil et nos ténèbres, nous serions tentés de croire que ce n'est pas traiter assez respectueusement la Divinité que de l'abaisser ainsi à de petits détails en lui représentant tous nos besoins; que de stipuler avec elle, si elle veut bien nous écouter; que de la faire intervenir à nos traités et à nos engagements. Dieu a voulu, par tous ces moyens, conserver dans les esprits de tous les peuples une idée claire de sa providence, du soin qu'il prend de tous les hommes en particulier, de la souveraine autorité qu'il conserve sur tous les événements de leur vie, de l'attention qu'il a à examiner s'ils sont fidèles à garder leurs promesses, et de celle qu'il aura à en punir le violement.

Aussi voyons-nous que ces vérités ont toujours été regardées comme le fondement le plus inébranlable de la société humaine. *On doit avant tout*[1], dit Cicéron

[1] « *Sit igitur hoc jam a principio persuasum civibus, dominos esse omnium rerum ac moderatores deos;* eaque quæ gerantur, eorum geri judicio ac numine : eosdemque optimè de genere hominum mereri; et qua-

en établissant les règles d'un sage gouvernement, *être intimement persuadé que les dieux sont les maîtres souverains de tout, et les modérateurs de l'univers; que tout ce qui s'y passe est soumis à leur volonté et à leur pouvoir; qu'ils se plaisent à faire du bien aux hommes; qu'ils examinent attentivement ce que chacun d'eux fait, ce qu'il pense, comment il se conduit, avec quelle piété et quels sentiments il exerce les actes de la religion: qu'enfin ils mettent une grande différence entre le juste et l'impie.*

Ce passage nous montre que les païens n'attribuaient pas seulement à la Divinité le gouvernement général du monde [1], mais qu'ils étaient persuadés qu'elle descendait dans le dernier détail, et qu'aucun des hommes, aucune de leurs actions, ni même de leurs pensées, n'échappait à son attention et à sa connaissance.

Les épicuriens ne pouvaient soutenir l'idée d'un Dieu si près de nous, si attentif, si clairvoyant. Il est souverainement heureux, disaient-ils, et par conséquent infiniment tranquille: il ne s'irrite et ne se fâche point: tout lui est indifférent, excepté son repos. C'est ce que les personnes livrées à leurs plaisirs voudraient bien encore se persuader, pour se délivrer des reproches importuns de leur conscience. Ils veulent bien reconnaître en Dieu un soin général de ses créatures, et une bonté semblable à celle des princes qui gouvernent avec sagesse leurs états, mais qui n'entrent point dans les

lis quisque sit, quid agat, quid in se admittat, quâ mente, quâ pietate religiones colat, intueri; piorumque et impiorum habere rationem. » (*De Leg.* lib. 2, n. 15.)

[1] « Nec verò universo generi hominum solùm, sed etiam singulis à diis immortalibus consuli et provideri solet. » (*De Nat. Deor.* lib. 2, n. 164.)

détails, et qui ne descendent point jusqu'à aimer leurs sujets, ni à s'attacher à aucun d'eux en particulier.

Ps. 32, 14, 15. Ce n'est pas ainsi que pensait David. *De son trône éternel, Dieu contemple tous les habitants de la terre. Il a formé en particulier le cœur de chacun d'eux : il* M. Du Guet. *a connaissance de toutes leurs œuvres.* En considérant du ciel tous les hommes, ce n'est point par une vue générale et confuse qu'il les examine; chaque particulier lui est aussi présent que s'il n'était attentif qu'à lui seul. Il ne le voit point comme placé dans une grande distance, mais comme étant immédiatement sous ses yeux. Il n'en considère pas seulement le dehors; il en pénètre le fond, et ce qui est en lui de plus secret. Il n'interroge pas seulement son cœur; il y réside, il y est plus présent et plus intime que le cœur ne l'est à lui-même. Dans cette multitude infinie d'hommes qui ont été, et qui sont actuellement, rien n'échappe ni à ses regards ni à sa mémoire. Cette connaissance et cette attention, qui sont aussi incompréhensibles que son être, sont une suite naturelle de ce qu'il est le créateur de tout, et du cœur comme de tout le reste. *Qui finxit sigillatim corda eorum : qui intelligit omnia opera eorum.*

ARTICLE II.

De la formation du Monde.

Je ne fatiguerai point une seconde fois le lecteur en rapportant ici dans un grand détail les divers systèmes des philosophes anciens sur la formation du monde, *qui varient infiniment*, et sont plus absurdes les uns

que les autres. Je ne parlerai guère que des stoïciens et des épicuriens, dont les systèmes sur cette matière sont plus connus et plus célèbres. Mon dessein n'est pas de les approfondir, mais d'en donner simplement une idée générale.

§ I. *Système des stoïciens sur la formation du monde.*

Selon les stoïciens, la partie intelligente de la nature n'a fait que mettre en œuvre les matériaux non intelligents, qui faisaient partie aussi de la nature, et qui existaient comme elle de toute éternité. Cela paraît bien clairement par un passage de Cicéron, sans parler de beaucoup d'autres. Pour prévenir et écarter les objections qu'on pouvait faire contre la Providence, tirées de plusieurs choses ou inutiles, ou même pernicieuses, dont le monde est rempli, les stoïciens répondaient: *La nature a fait ce qui se pouvait faire de mieux avec les éléments qui existaient*[1]. Peut-on marquer plus expressément la préexistence de la matière? Aristote et plusieurs autres philosophes étaient aussi dans le même sentiment. Ce que les stoïciens appelaient *l'ame du monde*[2] était cette intelligence, cette raison qu'ils croyaient répandue dans la nature. Et ce principe intelligent, sensitif, raisonnable, qu'était-ce? Rien autre que le feu de l'éther, qui pénètre tous les corps; ou plutôt, rien autre que des lois mécaniques qu'ils

[1] «Ex iis naturis quæ erant, quod effici potuit optimum, effectum est.» (*De Nat. Deor.* lib. 2, n. 86.)

[2] «In natura sentiente ratio perfecta inest, quam vim animum dicunt esse mundi.» (*Acad. Quæst.* lib. 1, n. 28 et 29.)

attribuaient principalement au feu céleste, et suivant lesquelles tout se formait, tout agissait nécessairement.

Aussi Zénon définissait la nature[1], *un feu artiste qui procédait méthodiquement à la génération* : car il croyait que l'action de *créer* et d'engendrer appartient proprement à l'art.

Cicéron emploie ici le terme de *créer*, qui pourrait faire croire qu'il aurait connu et admis l'action de tirer du néant, qui est la *création* proprement dite. Mais il prend ce même terme en plusieurs autres endroits pour une simple production[2]; et aucun de ses ouvrages ne laisse entrevoir qu'il ait eu une notion aussi singulière que celle de la création proprement dite. Et il en faut dire autant de tous les anciens qui ont traité de physique, comme Cicéron le marque expressément : *Erit aliquid quod ex nihilo oriatur: aut in nihilum subitò occidat? Quis hoc physicus dixit unquàm?* C'était un principe reçu par tous les philosophes, que la matière ne pouvait ni être produite de rien, ni être réduite au néant :

Lib. 2, de Divin.

De nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti.

Pers. sat. 3.

Épicure refusait en termes exprès ce pouvoir à la Divinité même :

Nullam rem e nihilo gigni divinitùs unquam.

[1] « Zeno ita naturam definit, ut eam dicat *ignem esse artificiosum ad gignendum progredientem viâ.* Censet enim artis maximè proprium esse *creare* et gignere. » (*De Nat. Deor.* lib. 2, n. 57.)

[2] « Natura fingit homines et *creat* imitatores et narratores facetos. » (*De Orat.* lib. 2, n. 219.)

« Omnium rerum quas et *creat* natura et tuetur, summum bonum est in corpore. » (*De Finib.* lib. 5, n. 38.)

« Quæ in terris gignuntur, omnia ad usum hominum *creantur.* » (*De Offic.* lib. 1, n. 22.)

Lactance nous a conservé un fragment des livres de Cicéron sur la nature des dieux, qu'on ne peut pas appliquer avec certitude au système des stoïciens, parce qu'étant détaché, on ne voit pas clairement de quels philosophes il faut l'entendre; mais qui paraît fort propre à expliquer ce qu'ils pensaient sur la formation du monde. Je l'insérerai ici tout entier. *Il n'est pas probable*[1], dit celui qui parle, *que la matière, dont toutes choses ont tiré leur origine, ait été formée elle-même par la divine providence; mais plutôt qu'elle a et qu'elle a toujours eu une force intrinsèque et naturelle*, qui lui rend toutes ses modifications possibles. *Comme donc un ouvrier, lorsqu'il travaille à un bâtiment, n'en produit pas lui-même la matière, mais emploie celle qu'il trouve toute faite; et que celui qui forme une figure de cire trouve la cire déja produite: ainsi il a fallu que la divine providence ait eu une matière, non qu'elle eût produite elle-même, mais qu'elle ait trouvée comme sous sa main*, et préparée pour ses desseins. *Que si Dieu n'a pas produit la matière* première, *on ne peut pas dire qu'il ait produit ni la terre, ni l'eau, ni l'air, ni le feu.*

Lact. divin. Instit. l. 2, cap. 8.

La comparaison de l'architecte et du statuaire est tout-à-fait propre à développer le système des stoïciens. Leur dieu (que Cicéron appelle ici *la Providence divine*, et qui n'est autre que l'*éther* comme nous l'avons

[1] « Non est probabile, eam materiam rerum, unde orta sunt omnia, esse divinâ providentiâ effectam; sed habere et habuisse vim et naturam suam. Ut igitur faber, quum quid ædificaturus est, non ipse facit materiam, sed eâ ùtitur quæ sit parata, fictorque item cerâ: sic isti providentiæ divinæ materiam præstò esse oportuit, non quam ipse faceret, sed quam haberet paratam. Quòd si non est a Deo materia facta, ne terra quidem, et aqua, et aer, et ignis a Deo factus est. »

dit), n'a point créé, c'est-à-dire tiré du néant la matière dont le monde a été formé; mais il l'a modifiée, et, en arrangeant les parties de matière qui étaient confondues, il a fait l'eau, la terre, l'air, et ce feu grossier que nous connaissons; c'est-à-dire qu'il leur a donné la forme et l'arrangement où on les voit.

L'ouvrier [1], dit Lactance dans l'endroit que je viens de citer, ne peut bâtir sans bois, parce qu'il est incapable de le produire par lui-même; et il en est incapable parce qu'il est homme, c'est-à-dire la faiblesse même. Mais Dieu produit de rien tout ce qu'il lui plaît parce qu'il est Dieu, c'est-à-dire la puissance même, qui est sans mesure et sans bornes : car s'il n'est pas tout-puissant, il n'est pas Dieu.

§ II. *Système des épicuriens sur la formation du monde.*

Plut. de Placit. Philos. lib. 2, c. 1.

Dans le système des épicuriens (et les stoïciens pensaient comme eux en ce point), ces deux mots, *monde* et *univers*, avaient une signification différente. Par le *monde*, ils entendaient les cieux et la terre avec tout ce qui y est renfermé. Par l'*univers*, ils entendaient, non-seulement les cieux et la terre avec tout ce qui y est renfermé, mais encore le vide infini, qu'ils supposaient au-delà du monde : car ils croyaient le monde

[1] « Faber sine ligno nihil ædificabit, quia lignum ipse facere non potest: non posse autem, imbecillitatis est humanæ. Deus verò facit sibi ipse materiam, quia potest; posse enim, Dei est: nam, si non potest, Deus non est. Homo facit ex eo quod est, quia per mortalitatem imbecillis est; per imbecillitatem, definitæ ac modicæ potestatis. Deus autem facit ex eo quod non est, quia per æternitatem fortis est, per fortitudinem potestatis immensæ, quæ fine ac modo caret sicut vita factoris. » (Lact. lib. 2, cap. 10.)



plein et limité; mais au-delà ils supposaient des espaces infinis et absolument vides. Aussi, ils partageaient toute la nature [1], tout l'univers, en deux parties: les corps, et le vide.

> Omnis, ut est igitur per se, natura duabus Lucret. l. 2.
> Consistit rebus, quæ corpora sunt et inane.

Cette distinction est nécessaire pour entendre le système des épicuriens: car ils supposaient comme un principe certain, que, sans le vide, il ne pouvait y avoir aucun mouvement dans le monde, ni même aucune production.

> Quæ, si non esset inane, Ibid. l. 1.
> Non tam sollicito motu privata carerent,
> Quàm genita omninò nullâ ratione fuissent:
> Undique materies quoniam stipata fuisset.

Selon les épicuriens, c'est le concours fortuit des atomes qui a formé le monde.

Atome est un mot grec qui signifie *indivisible*. C'est un petit corpuscule de toutes sortes de figures qui entre dans la composition de tous les autres corps. Les atomes ne tombent pas sous les sens, à cause de leur extrême petitesse qui les dérobe à la vue.

Moschus Phénicien, Leucippe et Démocrite [2], ont été les premiers philosophes qui ont établi la doctrine des atomes. Ils supposent que, parmi ces petits cor-

[1] « Sunt qui omnia naturæ nomine appellent, ut Epicurus, qui ita dividit: omnia, quæ secundùm naturam, esse corpora et inane. » (*De Nat. Deor.* lib. 2, n. 82.)

[2] « Ista flagitia Democriti, sive etiam ante Leucippi, esse corpuscula quædam lævia, alia aspera, rotunda alia, partim autem angulata, curvata quædam et quasi adunca: ex his effectum esse cœlum atque terram, nullâ cogente naturâ, sed concursu quodam fortuito. » (*De Nat. Deor.* lib. 1, n. 66.)



puscules, les uns sont polis, les autres rudes, ceux-ci ronds, ceux-là terminés en angle, quelques-uns courbés et comme crochus; et que le concours fortuit de ces atomes avait formé le ciel et la terre.

Mais c'est Épicure surtout qui a fait valoir ce dogme, et qui l'a mis en honneur, en y introduisant néanmoins quelques changements[1], par lesquels Cicéron prétend qu'il n'a fait que gâter la doctrine de Démocrite au lieu de la corriger et de la perfectionner.

De Fin. l. 1. n. 17 et 18. Démocrite place les atomes dans un vide infini, où il n'y a ni milieu ni extrémité. Là, mis en mouvement de toute éternité, ils s'unissent et s'attachent les uns aux autres, et, par cette rencontre, par ce concours, ils forment le monde tel que nous le voyons. Cicéron ne peut souffrir qu'un philosophe, en exposant la formation du monde, ne parle que de la cause matérielle, et ne dise pas un mot de la cause efficiente. En effet, quelle absurdité que, de toute éternité, certains corps solides et indivisibles se meuvent d'eux-mêmes par leur poids naturel! Ce défaut est commun à Démocrite avec Épicure : car celui-ci donnait aussi à ses atomes une activité naturelle et intrinsèque qui suffisait pour les mettre en mouvement. Mais il s'écartait du premier en d'autres points.

Ibid. n. 18-20. « Épicure prétend, à la vérité, que les atomes se « portent d'eux-mêmes directement en bas, et que c'est « là le mouvement de tous les corps. Ensuite, venant « à songer que, si tous les atomes se portaient tou- « jours en bas par une ligne directe et par un mou- « vement perpendiculaire, il n'arriverait jamais qu'un

[1] « Democrito adjicit, perpauca mutans; sed ita, ut ea, quæ corrigere vult, mihi quidem depravare videatur. » (*De Finib.* lib. 1, n. 17.)

« atome pût toucher l'autre; il a subtilement imaginé « un mouvement de déclinaison, par le moyen duquel « les atomes, venant à se rencontrer, s'accrochent en- « semble, et forment le monde avec toutes les parties « qui le composent. De sorte que, par une pure fiction, « il leur donne en même temps un léger mouvement « de déclinaison dont il n'allègue aucune cause, ce qui « est honteux à un physicien; et il leur ôte aussi sans « aucune cause le mouvement direct de haut en bas, « qu'il avait établi dans tous les corps. Et cependant, « avec toutes les suppositions qu'il invente, il ne peut « venir à bout de ce qu'il prétend; car, si tous les « atomes ont également un mouvement de déclinaison, « jamais ils ne s'attacheront ensemble. Que si les uns « l'ont, les autres point, c'est leur donner de différents « emplois à crédit que de donner un mouvement direct « aux uns et un mouvement oblique aux autres. Et, « avec tout cela, il ne laissera pas d'être impossible « que cette rencontre fortuite d'atomes produise jamais « l'ordre et la beauté de l'univers. »

« Si le concours fortuit des atomes, dit ailleurs Ci- « céron, est capable de former le monde, pourquoi ne « formera-t-il pas aussi-bien un portique, un temple, « une maison, une ville, ouvrages d'une bien moindre « difficulté? Il faut que ces philosophes [1], pour rai- « sonner d'une manière si absurde, n'aient jamais levé « les yeux vers le ciel, ni envisagé toutes les beautés « qui y sont renfermées. » De Natura Deor. l. 2, n. 94.

La doctrine du vide avait porté Épicure, aussi-bien

[1] « Certe ita temerè de mundo effutiunt, ut mihi quidem nunquam hunc admirabilem cœli ornatum, qui locus est proximus, suspexisse videantur. »



que quelques autres philosophes, à supposer plusieurs mondes formés par le concours fortuit des atomes, comme celui que nous habitons.

Lucret. l. 2.

Quare etiam atque etiam tales fateare necesse est
Esse alios alibi congressus materiaï,
Qualis hic est, avido complexu quem tenet æther.

Gassendi regarde ce sentiment comme opposé non-seulement à l'autorité des écritures saintes, qui ne font aucune mention de la pluralité des mondes, et qui paraissent n'en supposer qu'un seul, mais encore à celle des plus habiles philosophes, tels que sont Thalès, Pythagore, Empédocle, Anaxagore, Platon, Aristote, Zénon le stoïcien, et plusieurs autres. Il reconnaît pourtant qu'on ne peut pas démontrer qu'il ne peut point y avoir d'autres mondes que le nôtre, parce que Dieu est le maître d'en créer autant qu'il lui plaira; mais qu'il serait contre la raison d'affirmer qu'actuellement il y en a plusieurs, parce que Dieu ne nous l'a point révélé.

§ III. *Belle pensée de Platon sur la formation du monde.*

Je n'entreprends point d'examiner quels ont été les sentiments de Platon sur la formation du monde, ce qui demanderait une discussion infinie. Il appelle quelquefois la matière *éternelle*; par où il n'a pas voulu faire entendre qu'elle subsistait visiblement de toute éternité, mais qu'elle subsistait intelligiblement, dans l'idée éternelle de Dieu. C'est ce qu'il entend lorsqu'il dit: *L'exemplaire du monde est de toute éternité*[1].

Plut. in Timæo, p. 38.

[1] Τὸ παράδειγμα, πάντα αἰῶνα ἐςὶν ὄν.

Quelques lignes auparavant se trouve la pensée dont je parle ici : *Dieu, considérant son ouvrage*[1], *et le trouvant parfaitement conforme à son modèle et à son original, se réjouit, et s'applaudit en quelque sorte à lui-même.* Ibid. p. 37.

Ce que dit ici Platon, que Dieu forma le monde selon l'exemplaire éternel qu'il avait conçu en lui-même, est fort remarquable. Comme un habile ouvrier a dans sa tête toute la disposition et toute la forme de son ouvrage avant que de le commencer, et qu'il travaille d'après son idée, de manière que ce qu'il exécute n'est, s'il faut ainsi dire, que la copie de l'original qu'il a imaginé, tout ouvrage qui subsiste n'étant qu'une pure imitation ; de même Dieu, en créant le monde, ne fit qu'exécuter l'idée éternelle qu'il en avait conçue : car le monde, et tout ce qu'il renferme, existait intelligiblement en Dieu avant que d'exister réellement dans la nature. Voilà ce que c'est que les idées de Platon ; et il pourrait bien les avoir tirées de la lecture des livres saints[2], où l'on voit que Dieu donne à Moïse les modèles de tous les ouvrages qu'il veut lui faire exécuter. Ce qui est dit dans la Genèse de l'approbation que Dieu donna d'abord à chacun de ses ouvrages à mesure qu'ils sortaient de ses mains, puis à tous en général, quand il les eut finis, pourrait bien encore plus avoir fourni à Platon cette sublime idée des exemplaires éternels sur lesquels le monde entier a été formé : car ces paroles, *Dieu vit toutes les choses qu'il avait faites, et elles étaient très-bonnes*, signifient, comme Genes. 1, 30.

[1] Ἠγάσθη τε, καὶ εὐφρανθεὶς, ἔτι δὴ μᾶλλον ὅμοιον πρὸς τὸ παράδειγμα ἐπενενόησεν ἀπεργάσασθαι.

[2] Quelques-uns ont cru qu'il en avait eu communication dans le cours de ses voyages.



M. De Guet. le remarque le nouvel interprète de la Genèse, « que « Dieu, considérant tous ses ouvrages d'une seule vue, « et les comparant entre eux et avec le modèle éternel « dont ils sont l'expression, il en trouva la beauté et la « perfection excellentes. »

On voit, par le peu que je viens de rapporter des sentiments de Platon sur la formation du monde, combien il avait enchéri sur les principes de physique qu'il pouvait avoir tirés d'Héraclite.

Le dessein de Dieu, en exposant à nos yeux ces merveilles sans nombre dont le monde est rempli, avait été de nous faire discerner dans le mouvement de toutes les parties de l'univers, et dans le concert qu'elles ont entre elles, celui qui les a créées et qui les gouverne. Il a mis partout des vestiges de ce qu'il est. Il s'est caché derrière le spectacle de la nature; mais ce spectacle est si beau et si grand, qu'il décèle en mille manières la sagesse qui l'a formé et qui le conduit. Comment donc a-t-il pu arriver que des hommes regardés comme les seuls sages de la terre aient été assez aveugles et assez stupides pour attribuer des effets si merveilleux au hasard, au destin, à la matière, à de simples combinaisons des lois du mouvement, sans que Dieu y ait eu d'autre part que d'obéir à ces lois? Qu'est-ce que l'esprit humain abandonné à ses ténèbres? Le premier mot du plus ancien livre du monde nous révèle tout d'un coup cette grande vérité: *Au commencement Dieu a créé le ciel et la terre.* Ce seul mot fixe pleinement, par l'autorité de la révélation, tous les doutes, et dissipe toutes les difficultés qui ont arrêté si longtemps les philosophes sur un des points de religion les plus essentiels. Peut-être qu'ils n'ont pas pu le connaître



avec une entière certitude par les seules lumières de la raison; mais du moins ils ont pu et ils ont dû en avoir quelque idée : car il fallait nécessairement, ou que Dieu eût créé le ciel, la terre et les hommes, ou que le ciel, la terre et les hommes fussent éternels; ce qui est beaucoup plus inconcevable. Un esprit raisonnable et libre de préventions peut-il jamais se persuader de bonne foi que la matière, brute par elle-même et privée d'intelligence, ait formé des êtres marqués au coin d'une sagesse parfaite ? La foi nous abrége bien du chemin et nous épargne bien des peines. Il est des matières où la raison ne peut marcher avec assurance qu'à la lueur de ce flambeau.

ARTICLE III.

De la nature de l'Ame.

Il n'est guère de questions où les sentiments des philosophes soient plus partagés que celle qui regarde la nature de l'ame, et il n'en est guère aussi qui fassent sentir davantage jusqu'où va la faiblesse de l'esprit humain, quand il n'a pour guides que ses propres lumières. Ils disputent beaucoup entre eux pour savoir ce qu'est l'ame, où elle réside, d'où elle tire son origine, ce qu'elle devient après la mort. Quelques-uns croient que le cœur même est l'ame. Empédocle dit que c'est le sang qui est mêlé dans le cœur; d'autres, une certaine partie du cerveau. Plusieurs soutiennent que ni le cœur ni le cerveau ne sont point l'ame même, mais seulement le siége de l'ame, et qu'elle est un souffle ou bien un feu. Ce dernier sentiment est de Zénon le stoïcien. Aristoxène le musicien, qui était

aussi philosophe, la fait consister dans une certaine harmonie des différentes parties du corps; Xénocrate dans le nombre, comme Pythagore l'avait pensé avant lui. Platon distingue trois parties dans l'ame: il place la principale, qui est la raison, dans la tête; des deux autres, qui sont la colère et la cupidité, il fait résider la première dans la poitrine, et l'autre sous le cœur. Aristote, voyant qu'aucun des quatre principes dont, selon lui, tout est composé, n'était susceptible des propriétés de l'ame, comme de penser, de connaître, d'aimer, de haïr, etc., en suppose un cinquième[1], qu'il ne nomme point, et appelle l'ame d'un mot nouveau, qui, selon Cicéron, signifie un mouvement continu et sans interruption, mais dont, en effet, les plus savants n'entendent point et ne peuvent expliquer la force.

Tel est le dénombrement que fait Cicéron des diverses opinions des philosophes sur la nature de l'ame : car, pour l'opinion de Démocrite, qui la croit composée d'atomes, il ne daigne pas la rapporter. Il termine ce dénombrement par ces paroles, qui semblent témoigner une grande indifférence pour une question si importante: *Lequel de tous ces sentiments est le vrai? quelque dieu pourra le savoir : nous nous contentons de chercher quel est le plus vraisemblable*[2]. Le système de l'Académie, dont il avait embrassé le parti, était que le faux est mêlé partout de telle façon avec le vrai, et lui ressemble si fort, qu'il n'y a point de marque certaine pour les distinguer sûrement.

[1] « Quintum genus adhibet, vacans nomine; et sic ipsum animum *ἐντελέχειαν* appellat novo nomine, *quasi* quamdam continuatam motionem, et perennem. » (Cic. ibid.)

[2] « Harum sententiarum quæ vera sit, deus aliquis viderit: quæ verisimillima, magna quæstio est. »



En effet, Cicéron, dans les endroits où il parle de l'immortalité de l'ame, n'en parle presque jamais qu'en doutant, et en supposant l'un et l'autre système également possible et raisonnable : et plût à Dieu qu'on ne pût faire ce reproche qu'aux anciens philosophes! Il marque certainement en eux un aveuglement déplorable, et un renoncement à toute lumière et à toute raison; mais ce même doute, quand il est volontaire et consenti, est dans un chrétien une chose monstrueuse et inconcevable. « L'immortalité de l'ame, dit M. Pascal dans ses Pensées, est une chose qui nous importe « si fort et qui nous touche si profondément, qu'il faut « avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. Toutes nos actions et « toutes nos pensées doivent prendre des routes si différentes, selon qu'il y aura des biens éternels à espérer ou non, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement qu'en la réglant par la « vue de ce point, qui doit être notre dernier objet. » Y a-t-il stupidité, je dirais presque brutalité, pareille à celle de quiconque ose hasarder, sur un simple doute, une éternité de bonheur ou de malheur?

Plusieurs des philosophes dont je viens de parler n'admettaient que des corps, et point de purs esprits, même les stoïciens, dont la morale d'ailleurs renfermait de si beaux principes. Ces derniers ne croyaient pas les ames tout-à-fait immortelles, mais seulement ils les faisaient vivre long-temps, *comme des corneilles*[1], dit Cicéron. Vossius, dans son traité de l'idolâtrie, croit que par ce *long-temps* ils entendaient tout le temps que

[1] « Stoici usuram nobis largiuntur, tanquàm cornicibus ; diù mansuros aiunt animos, semper negant. » (*Tusc. Quæst.* lib. 1, n. 77.)

De Natura Deor. l. 2, n. 118.

durera ce monde-ci jusqu'à l'embrasement général : car, selon les stoïciens, il devait arriver, par une dernière révolution, que le monde entier ne serait plus que feu. Ces ames particulières devaient alors, comme tout le reste, s'abîmer dans l'ame universelle qui était leur principe. Jusque-là elles habitaient dans la haute région, où elles n'avaient qu'à philosopher tout à leur aise, souverainement heureuses par la claire vision de l'univers.

Tusc. Quæst. lib. 1, n. 44, 45.

Cicéron décrit avec une sorte d'enthousiasme cette béatitude philosophique. « Certainement, dit-il, nous « serons heureux, lorsque, ayant quitté nos corps, « nous serons délivrés de toute passion et de toute in- « quiétude. Alors, ce qui fait maintenant notre joie, « lorsque, libres de tous soins, nous nous appliquons « vivement à quelque objet qui nous plaît et nous at- « tache ; alors, dis-je, nous le ferons avec beaucoup « plus de liberté, nous livrant tout entiers à la con- « templation de toutes choses, qu'il nous sera donné de « connaître à fond. La situation même des lieux où nous « serons parvenus, en nous facilitant la vue des objets « célestes, et allumant en nous le désir d'en pénétrer « les beautés, nous mettra en état de satisfaire pleine- « ment cette ardeur insatiable, qui nous est naturelle, « de connaître la vérité... Et elle se découvrira plus ou « moins à nous [1], à proportion de ce que nous aurons « été plus ou moins appliqués à nous en nourrir pen- « dant notre séjour sur la terre... Quel spectacle sera-ce « de pouvoir d'un coup-d'œil envisager toute la terre, « sa situation, sa figure, ses limites et toutes ses régions

[1] « Præcipuè verò fruentur eâ, qui tùm etiam, quum has terras incolentes circumfusi erant caligine, tamen acie mentis dispicere cupiebant. »



« habitables, que l'excès du froid et de la chaleur aura « rendues désertes ou vacantes ! »

Voilà donc où se devait borner la béatitude philosophique. Quel aveuglement ! quelle misère ! Nous voyons pourtant à travers ces ténèbres un admirable principe, et bien instructif : que dans l'autre vie la vérité se montrera à nous à proportion de ce que nous l'aurons cherchée et aimée dans celle-ci.

Les philosophes qui admettent l'immortalité de l'ame lui donnent une plus noble occupation après la mort. Je n'examine point si Aristote doit être mis de ce nombre. C'est une question qui a exercé et partagé les savants, et qui, par le doute seul qu'elle laisse, ne lui est pas honorable. Pour Platon, on voit dans tous ses ouvrages qu'aussi-bien que Socrate son maître, et Pythagore qui les avait précédés, il croit l'ame immortelle. Cicéron, après avoir rapporté plusieurs de ses preuves, ajoute qu'il paraît que Platon [1] faisait effort pour persuader cette vérité aux autres, mais que, pour lui, il en était pleinement convaincu.

Platon, marchant sur les pas de Socrate, ouvre aux ames deux chemins après la mort [2], dont l'un conduit au lieu des supplices celles qui se sont souillées par des

[1] « Plato pro immortalitate animæ tot rationes attulit, ut velle cæteris, sibi certè persuasisse videatur. » (*Tusc. Quæst.* lib 1, n. 49.)

[2] « Ita censebat (Socrates) duas esse vias duplicesque cursus animorum e corpore excedentium. Nam qui se humanis vitiis contaminassent, et se totos libidinibus dedissent, quibus cæcati velut domesticis vitiis atque flagitiis se inquinassent, vel in republica violanda fraudes inexpiabiles concepissent, iis demùm quoddam iter esse seclusum a consilio deorum. Qui autem se integros castosque servavissent, quibusque fuisset minima cum corporibus contagio, seseque ab his semper sevocassent, essentque in corporibus humanis vitam imitati deorum, his ad illos, a quibus essent profecti, reditum facilem patere. » (*Tusc. Quæst.* lib. 1, n. 72.)

crimes et des violences sur la terre; l'autre mène à l'auguste assemblée des dieux les ames pures et chastes qui, pendant leur séjour dans les corps, ont eu avec eux le moins de commerce qu'il leur a été possible, et qui se sont appliquées à imiter la vie des dieux dont elles tirent leur origine, en pratiquant toutes sortes de vertus. La droite raison seule faisait sentir à ces grands philosophes qu'il était nécessaire, pour justifier la Providence, qu'après cette vie il y eût des récompenses pour les bons, et des peines pour les méchants.

ARTICLE IV.

Des effets de la Nature.

C'est ici proprement le lieu où je devrais traiter à fond de la physique, et entrer dans le détail des principales questions qui en font l'objet, pour faire connaître l'origine et les progrès de cette science, et la différence de sentiments qui se trouve entre les Anciens et les Modernes. Mais cette matière, outre qu'elle passe mes forces, est trop étendue et trop vaste pour être renfermée dans le court espace d'un abrégé. On la trouvera traitée avec beaucoup de clarté dans l'ouvrage du P. Regnault, jésuite, qui a pour titre : *l'Origine ancienne de la Physique nouvelle*, dont j'ai bien profité. Il y garde un caractère de modération qui est rare, en rendant également justice aux anciens et aux modernes. Je me contenterai donc de quelques réflexions générales.

La physique, pendant plusieurs siècles, fit seule, ou presque seule, l'occupation et les délices des savants de la Grèce. Elle y régna pendant environ quatre cents



ans [1]. Les philosophes se partagèrent en deux écoles fameuses : l'ionique, dont Thalès fut le chef; et l'italique, qui suivit Pythagore, comme je l'ai marqué auparavant. Mais les philosophes qui se sont fait le plus de nom par rapport à la physique, sont Démocrite et Leucippe, parce qu'Épicure adopta leur système, qui nous a été exposé avec étendue par Lucrèce.

Ce système, comme je l'ai déja observé, n'admettait pour principes que les atomes et le vide : deux points, dont l'un, je veux dire le vide, n'est guère concevable; et l'autre répugne à la raison, surtout par rapport à l'*inclinaison* qu'Épicure donne à ses atomes. Malgré les absurdités qui se trouvent dans ce système, les épicuriens sont néanmoins, à proprement parler, les seuls physiciens de l'antiquité. Ils ont vu au moins qu'il ne fallait chercher les causes de ce qui arrive aux corps que dans les corps mêmes et leurs propriétés, le mouvement, le repos, la figure : et avec ce principe ils n'expliquent pas mal certains effets de détail, quoiqu'ils soient dans des erreurs grossières sur les premières causes.

Aristote traita la physique, où plutôt il la gâta, en se servant pour l'explication des effets corporels de ce qui ne peut appartenir qu'à l'ame, *sympathie*, *antipathie*, *horreur*, etc., et ne donnant des définitions des choses qu'en assignant quelques-uns de leurs effets, souvent mal choisis, exposés d'une manière obscure, sans presque jamais faire connaître leurs causes.

Ce ne fut qu'un siècle avant la naissance de Jésus-

[1] Depuis Thalès jusqu'à Hipparque, qui termine le dénombrement des physiciens de l'antiquité, on trouve à peu près ce nombre d'années.



Christ que la physique commença à se produire à Rome, et à y parler le langage des Romains par la bouche de Lucrèce. « Enfin, dit ce poète physicien, les « secrets de la nature ne sont plus des mystères; et je « puis me vanter d'avoir fait paraître le premier la « physique dans Rome avec les agréments de notre « langue. »

Lucret. l. 5 [v. 335].

Denique natura hæc rerum ratioque reperta est
Nuper; et hanc primus cum primis ipse repertus,
Nunc ego sum in patrias qui possim vertere voces.

Sénèque [1] avoue que c'est depuis peu qu'on y connaît certainement la cause des éclipses de lune et de plusieurs autres phénomènes de la nature. Je ne sais s'il a raison. Dans le siècle de Pline [2], il y avait déja longtemps que l'on prédisait et le jour et l'heure des éclipses; et Cicéron [3] assure que dès son temps l'heure et la grandeur de toutes les éclipses, tant de la lune que du soleil, avaient été annoncées pour tous les siècles à venir. On sait que Sulpitius Gallus, la veille du combat que devait donner Paul Émile contre Persée, prédit une éclipse de lune qui devait arriver la nuit suivante, et en découvrit la raison à l'armée. L'éclipse arriva précisément à l'heure marquée, ce qui le fit regarder comme un homme divin : *Editâ horâ luna quum defecisset, romanis militibus Galli sapientia propè divina*

Liv. lib. 44, n. 37.

[1] « Cur luna deficiat, hoc apud nos quoque nuper ratio ad certum perduxit. » (Sen. *Nat. Quæst.* lib. 7, cap. 25.)

[2] « Inventa est jampridem ratio prænuntians horas, non modo dies ac noctes, solis lunæque defectuum: » (Plin. lib. 20, cap. 2.)

[3] « Defectiones solis et lunæ cognitæ prædictæque in omne posterum tempus, quæ, quantæ, quandò futuræ sint. » (Cic. *de Nat. Deor.* lib. 2, n. 135.)



videri. Ce dernier exemple prouve que ces connaissances étaient fort rares alors parm mains; et ils ne se sont jamais fortement a l'étude de la physique, ni des autres scie rieures.

Il n'en avait pas été ainsi des Grecs. E long-temps cultivées parmi eux, et, si l'h l'invention ne leur en est pas dû, on ne pe fuser celui de les avoir beaucoup perfectionn difficile de trouver un système du monde a nos jours, que les Anciens au moins n'aien Si nous fixons la terre, comme Tycho, pour ner autour d'elle le soleil environné de mer vénus, c'est un système connu de Vitruve. Il fixent le soleil et les étoiles pour faire tourn précisément sur son centre, de l'occident et c'est le système d'Ecphante, pythagoricien en partie, et celui de Nicétas le Syracusai tème à la mode aujourd'hui, c'est celui soleil au centre d'un tourbillon, et qui ran au nombre des planètes; qui fait tourner l autour du soleil dans cet ordre : mercure, le che du soleil; vénus; la terre, tournoyant sur avec la lune qui circule autour de la terre; piter, saturne. Ce système de Copernic n'est veau : c'est celui d'Aristarque, et d'une mathématiciens de l'antiquité; celui de C Samos; celui de Philolaüs ; des pythagorici et apparemment de Pythagore même.

En effet, il serait étonnant que ce système nic, qui paraît si raisonnable, ne fût venu d d'aucun des anciens philosophes. Je dis que

paraît fort raisonnable ; car, si la terre était immobile, il faudrait que le soleil et tous les autres astres, qui sont de très-grands corps, fissent en vingt-quatre heures autour de la terre un tour immense, et que les étoiles fixes qui seraient dans le plus grand cercle, où le mouvement est toujours le plus fort, parcourussent en un jour trois cent millions de lieues [1], et allassent plus loin que d'ici à la Chine, dans le temps qu'on pourrait prononcer ces mots, *allez vite à la Chine;* car il faut que tout cela arrive, si la terre ne tourne pas sur elle-même en vingt-quatre heures. Il n'est pas difficile de comprendre qu'elle fasse ce tour, qui n'est tout au plus que de neuf mille lieues, lesquelles, en comparaison de trois cent millions, ne sont qu'une bagatelle.

Parmi les modernes, la physique raisonnée, jusqu'à Descartes, avait fait peu de progrès. Il prit des épicuriens le principe, que, pour expliquer les effets corporels, il ne faut recourir qu'aux corps. Mais, éclairé par la religion, il rejeta leurs principes impies de la nécessité et du hasard. Il pose pour principe de sa physique un Dieu créateur et premier moteur. Il proscrit aussi le vide, que l'on ne conçoit point, et les atomes ; reconnaissant la matière divisible à l'infini, ou, comme il parle lui-même, à l'indéfini.

Avec de la matière et du mouvement, qu'il recon-

[1] Elles seraient obligées d'en parcourir bien davantage. En supposant même que la plus voisine d'entre elles, Sirius, eût une parallaxe, et en admettant qu'elle soit quatre cent mille fois plus éloignée de la *terre que* le soleil, c'est-à-dire 13 *trillions*, 600 billions de lieues, on voit que cette étoile aurait à parcourir en un jour, par son mouvement diurne autour de la terre, environ 82 trillions de lieues, ou un chemin 270,000 fois plus grand que 300 millions de lieues. Mais que dire des étoiles infiniment plus éloignées que Sirius ! — L.



naît ne pouvoir recevoir que des mains de Dieu, il eut l'audace de créer un monde; et, au lieu de remonter des effets à leurs causes, il prétendit établir les causes et en déduire les effets. De là son hypothèse des tourbillons, qui est ce que l'on a dit jusqu'ici de plus vraisemblable sur les causes de l'univers, quoique, dans un grand nombre de conséquences de détail, Descartes, par un effet de la faiblesse attachée à la nature humaine, se soit assez souvent trompé.

Sa physique régnait paisiblement, lorsque M. Newton a entrepris de troubler cette possession. Il a renouvelé le vide : il a prétendu démontrer l'impossibilité des tourbillons, en un mot, renverser toute la physique cartésienne. Grande guerre dans le monde littéraire, et qui se pousse avec beaucoup de vivacité et de chaleur de part et d'autre. Si le savant Anglais a réussi ou non, c'est une question qui ne me regarde pas, et qui ne sera pas si tôt décidée. Au moins il a été plus circonspect que Descartes, en ce qu'il s'est proposé de partir d'effets connus pour découvrir les causes.

En général, il faut avouer que, par rapport aux matières de physique, les modernes ont beaucoup perfectionné les connaissances des anciens, et qu'ils y ont ajouté beaucoup de découvertes nouvelles très-importantes. Et cela n'a pas pu arriver autrement. Serait-il possible que, dans le cours de tant de siècles, tant de beaux génies, qui se sont appliqués successivement à observer la nature, n'eussent point enrichi la physique, surtout depuis qu'ils ont trouvé des secours extraordinaires pour réussir dans ce travail, lesquels ont manqué aux anciens. La nature est un fonds inépuisable, et la curiosité n'a guère de bornes. Aussi ce



n'était point illusion quand Sénèque prévoyait que la postérité découvrirait dans la nature beaucoup de secrets ignorés de son temps. « La nature[1], disait ce « grand homme, ne dévoile pas tous ses mystères à la « fois. On verra un temps où la lumière se répandra « sur les choses qui nous sont cachées. On sera surpris « qu'elles nous aient échappé, et le vulgaire même « saura ce que nous ne savons pas. » Ce sentiment est tout-à-fait raisonnable et plein de bon sens. Plusieurs raisons ont contribué au progrès considérable que la physique a fait dans les derniers temps.

On peut dire qu'elle a changé entièrement de face, et qu'elle a pris un nouvel essor, depuis qu'on s'est fait une loi d'étudier la nature dans la nature même, de faire usage de ses yeux et de sa raison pour en découvrir les mystères, de ne plus s'assujettir aveuglément et sans examen au jugement des autres; en un mot, depuis qu'on a secoué le joug de l'autorité, laquelle, dans les matières de physique, n'a point droit d'asservir nos esprits, et n'est propre qu'à les retenir, par cet imbécille respect, dans une oisive et présomptueuse ignorance. Quel progrès la physique a-t-elle fait dans le cours de quatorze à quinze siècles, où l'autorité d'Aristote et celle de Platon faisaient la loi tour à tour? Cette voie n'a servi qu'à exciter de vaines disputes, qu'à arrêter tout effort, qu'à éteindre toute curiosité et toute émulation, et la vie des philosophes les plus capables de perfectionner la physique se passait à sa-

[1] « Rerum natura, sacra sua non simul tradit... Veniet tempus quo ista, quæ nunc latent, in lucem dies extrahat..... quo posteri nostri tam aperta nescisse nos mirentur... Multa venientis ævi populus ignota nobis sciet. »

voir ce que l'on avait jadis pensé, plutôt que ce que l'on devait penser.

J'ai toujours été choqué d'une maxime de Cicéron, qui lui plaisait pourtant beaucoup, et qu'il a répétée plus d'une fois. Il disait qu'il aimait mieux se tromper avec Platon que de penser juste avec les autres philosophes. *Errare mehercule malo cum Platone... quàm cum istis vera sentire.* Je ne sais pas quel bon sens on peut donner à cette pensée. Est-ce qu'il est jamais permis de préférer l'erreur à la vérité, sous quelque beau nom que cette erreur se cache? Voilà où conduit cette espèce d'idolâtrie pour les grands hommes. Il n'y a que la religion qui ait droit de captiver ainsi nos esprits, parce qu'elle a Dieu même pour garant, et l'on ne craint point avec elle de s'égarer.

Tuscul. l. 1 n. 39.

On sait jusqu'à quel point la nature semble affecter de nous cacher ses secrets. Pour découvrir ses mystères, il faut la suivre pas à pas; il faut, pour ainsi dire, la surprendre dans ses opérations; il faut des observations, des expériences; il faut un juste amas de phénomènes pour établir un principe propre à les expliquer; il faut des expériences pour vérifier les conjectures. Les anciens ont pratiqué tout ce que je viens de dire jusqu'à un certain point, et avec quelque succès; mais la sagacité des modernes, aidée par l'invention de plusieurs instruments nouveaux, a beaucoup enchéri sur leurs connaissances. Ces inventions nouvelles sont principalement le télescope, le microscope, le tuyau de Torricelli, et la machine pneumatique.

Un certain Zacharie Jansen inventa le télescope et le microscope vers la fin du seizième siècle : Torricelli, le tuyau qui porte son nom, vers le milieu du dix-

septième siècle; Otton de Guericke, la machine du vide, quelque temps après.

Zacharie Jansen était Hollandais, de Middelbourg en Zélande, faiseur de lunettes. Le hasard, qui fait un grand nombre des plus belles découvertes, et sous lequel la Providence aime à se cacher, eut beaucoup de part à celle de Jansen. Il mit, sans aucun dessein prémédité, deux verres de lunettes vis-à-vis l'un de l'autre à une certaine distance. Il s'aperçut que dans cette situation les deux verres grossissaient considérablement les objets. Il fixa les verres dans une pareille situation, et, dès l'an 1590, il fit une lunette de douze pouces. Telle est l'origine du télescope, que l'on perfectionna dans la suite. L'inventeur du télescope fit en petit, à peu près, ce qu'il avait fait en grand, et de là vint le microscope. On doit au premier de ces instruments la connaissance des cieux, du moins en partie; et au second, la connaissance d'un petit monde : car ne croyons pas que nous voyions tout ce qui habite la terre. Il y a autant d'espèces d'animaux invisibles que de visibles : nous voyons depuis l'éléphant jusqu'au ciron. Là finit notre vue. Mais au ciron commence une multitude infinie d'animaux, dont il est l'éléphant, et que nos yeux ne sauraient apercevoir sans secours. On voit, par le moyen du microscope, des milliers d'insectes nager, courir, s'élancer librement dans la centième partie d'une goutte d'eau. Leuwenoek dit qu'il en a vu cinquante mille dans une goutte de liqueur fort mince.

On peut dire que ces lunettes sont un nouvel organe de la vue, que l'on n'eût pas osé attendre des mains de l'art. Quelle eût été la surprise des anciens, si on leur eût prédit qu'un jour leur postérité, par le moyen de



quelques instruments, verrait une infinité d'objets qu'ils ne voyaient pas, un ciel qui leur était inconnu, des plantes et des animaux dont ils ne soupçonnaient pas seulement la possibilité!

Torricelli était mathématicien du duc de Florence, et successeur de Galilée, qui mourut en 1642. Galilée voulait que l'efficace de l'horreur du vide fît monter et soutînt l'eau dans les pompes aspirantes à trente-deux pieds environ, et que cette efficace célèbre fût fixée là. En 1643, Torricelli essaya l'efficace de cette horreur imaginaire dans le vif-argent. Il fit faire un tuyau de verre de trois ou quatre pieds, fermé hermétiquement par un bout. Il le remplit de vif-argent, et le renversa comme on le renverse encore. Le vif-argent descendit; mais il demeura comme de lui-même à la hauteur de vingt-sept à vingt-huit pouces.

Otton de Guéricke, consul de Magdebourg, forma le dessein d'essayer une sorte de vide bien plus grand que celui du tuyau de Torricelli. Il fit donc faire un grand vase de verre, rond, ayant une ouverture assez étroite dans la partie inférieure, avec une pompe et un piston, pour tirer l'air du vase; et c'est l'origine de la machine pneumatique. Il était sorti de ses mains des merveilles, qui l'étaient autant pour les philosophes que pour le peuple. Avec quel étonnement, par exemple, ne voyait-on pas deux bassins de cuivre exactement taillés en demi-sphères, appliqués simplement l'un contre l'autre par leurs bords ou circonférences, et tirés, l'un d'un côté par huit chevaux, et l'autre du côté opposé par huit autres chevaux, sans pouvoir être séparés!

Il est aisé de comprendre combien ces machines, et

d'autres pareilles, inventées par les modernes, et beaucoup perfectionnées par l'usage même, et par la suite des années, ont dû avancer le progrès des observations physiques.

Mais ce qui y a le plus contribué, est l'établissement des académies. Le dernier siècle en vit naître quatre fort célèbres presque en même temps, sous la protection des princes : à Florence, *l'académie del Cimento*; à Londres, *la société royale d'Angleterre*; à Paris, *l'académie royale des Sciences*; en Allemagne, *l'académie des Curieux des secrets de la nature*. Le désir de soutenir la réputation de sa compagnie, et de s'y distinguer soi-même par des ouvrages importants, est un puissant aiguillon pour des savants qui ne leur laisse guère de repos. D'ailleurs, il n'y a que des compagnies, et des compagnies protégées par le prince, qui puissent suffire à faire l'amas nécessaire d'observations et de faits bien avérés pour établir dans la suite un système. Ni les lumières, ni les soins, ni la vie, ni les facultés d'un particulier n'y suffiraient. Il faut un trop grand nombre d'expériences; il en faut de trop d'espèces différentes; il faut trop répéter les mêmes; il les faut varier de trop de manières, il faut les suivre trop long-temps avec un même esprit.

J'admire la sagesse et la modestie de l'académie des Sciences, qui, malgré tant de savants ouvrages dont elle a enrichi le public, malgré tant d'utiles découvertes qui sont le fruit de ses travaux et de ses observations, ne regarde pourtant les sciences, du moins la physique, que comme étant encore au berceau. Mais j'admire encore plus l'usage religieux qu'elle fait de connaissances si rares, qui doivent, selon elle, nous



inspirer un grand respect pour l'auteur de la nature par l'admiration de ses ouvrages. « On ne peut guère « s'empêcher, est-il dit dans ses Mémoires, de répéter « souvent qu'en matière de physique, les objets les plus « communs se changent en autant de miracles, dès « qu'on les regarde avec de certains yeux. » Et dans un autre endroit, « Ce n'est pas une chose que l'on doive « compter parmi les simples curiosités de la physique, « que les sublimes réflexions où elle nous conduit sur « l'auteur de l'univers. Ce grand ouvrage, toujours « plus merveilleux à mesure qu'il est plus connu, nous « donne une si grande idée de son ouvrier, que nous « en sentons notre esprit accablé d'admiration et de « respect... La véritable physique s'élève jusqu'à devenir « une espèce de théologie. »

Avant que de passer aux mathématiques, je toucherai fort légèrement ce qui regarde la médecine, l'anatomie, la botanique, et la chimie, qui sont des parties de la physique, ou qui y ont du rapport. Tertullien appelle la médecine *la sœur de la philosophie*; et l'on sait que les trois autres dépendent de la médecine.

CHAPITRE IV.

Je traite, dans un chapitre séparé, ce qui regarde la médecine; et j'y joins la botanique, la chimie, et l'anatomie, qui en font partie, mais dont je dirai très-peu de choses.

§ I. *De la médecine.*

La médecine est de même date sans doute que les maladies, car on a cherché à s'en délivrer dès qu'on les a senties; et les maladies presque aussi anciennes que le monde même, puisqu'elles ont été la suite et la puntiion du péché. Mais les hommes ont été longtemps chacun leurs propres médecins, et il est difficile de fixer le temps où la médecine a été convertie en art et en profession. Le besoin et l'expérience y ont donné lieu. Dans de certains pays, ceux qui avaient été guéris de quelques maladies, mettaient par écrit comment et par quels remèdes ils l'avaient été, et déposaient ces mémoires dans le temple pour servir d'instruction en pareil cas. Dans d'autres pays, comme en Égypte et à Babylone, on exposait en public les malades, afin que les passants, qui auraient été attaqués et guéris de la même maladie, pussent leur donner conseil.

Plin lib. 29, in Proœm.

Herod. lib. 1, cap. 129. Strab. lib. 5, pag. 155, et l. 16, p. 746.

Les Égyptiens regardaient leur dieu Hermès, c'est-à-dire Mercure, comme l'inventeur de la médecine. Il est certain qu'ils l'ont cultivée et plus anciennement et plus savamment qu'aucun autre peuple.

Les Grecs leur disputent cette gloire, ou du moins l'ont suivie de près. Ils nous fourniront tous les médecins dont j'ai à parler : car les Romains ont peu cultivé cette science. Dès le temps de la guerre de Troie, Chiron le Thessalien, surnommé le Centaure, qui fut gouverner d'Achille, se rendit célèbre dans la médecine, par la cure des plaies et la connaissance



des simples, dont il fit part à ce héros, et à Patrocle son ami.

Esculape, disciple de Chiron, ne le céda point à son maître. Pindare le représente comme extrêmement habile dans toutes les parties de la médecine. La fable marque que Jupiter, indigné de ce qu'il avait rendu la vie à Hippolyte, fils de Thésée, l'écrasa d'un coup de foudre. Ce qui fait entendre qu'il guérissait par sa science des maladies si désespérées, qu'il passait pour rendre la vie aux morts.

Ayant été mis au rang des immortels, on lui bâtit des temples en divers endroits comme au dieu de la santé. Le plus fameux fut celui d'Épidaure. C'est de là, qu'en conséquence d'une célèbre députation, à la tête de laquelle était Q. Ogulnius, on prétend qu'il vint à Rome sous la figure d'un serpent, et qu'il délivra la ville de la peste l'année 461 de sa fondation. On lui bâtit depuis un temple hors de la ville. Celui de Cos, patrie d'Hippocrate, était aussi fort renommé. On y voyait diverses tables, ou divers tableaux, où étaient écrits les remèdes que le dieu avait indiqués à plusieurs malades qui avaient été guéris par ce moyen.

Homère donne deux fils à Esculape, tous deux fameux médecins dont il est parlé dans l'Iliade : l'un nommé *Machaon*, fort habile et fort exercé dans les opérations de chirurgie, qui n'était point pour-lors, non plus que dans les siècles suivants, distinguée de la médecine; l'autre, *Podalire*, plus versé dans la médecine appelée depuis λογικὴ, c'est-à-dire fondée sur des principes et des raisonnements. En revenant de la guerre de Troie, Podalire fut poussé par une tempête sur les côtes de Carie, où il guérit une fille du roi

Damæthus en la saignant des deux bras. Pour récompense, le père la lui donna en mariage. Entre autres enfants, il en eut un Hippolochus, duquel Hippocrate disait être descendu.

Plin. l. 29, cap. 1. Pline suppose un vide de six ou sept cents ans par rapport aux médecins, depuis le siége de Troie jusqu'à la guerre du Péloponnèse, c'est-à-dire jusqu'à Hippocrate; ce qui n'est pas tout-à-fait exact. Cels. in Præf. Celse met au nombre des célèbres médecins Pythagore, qui a vécu du temps de Cyrus et de ses deux successeurs, et quelques autres philosophes, comme Empédocle et Démocrite.

On distingue différents ordres, différentes sectes de médecins. Les uns sont appelés *empiriques*, parce qu'ils n'ont guère suivi que l'expérience. D'autres, dont Hippocrate est le chef, ont joint le raisonnement à l'expérience; et c'est ce qui a fait appeler la médecine *dogmatique* ou *raisonnée*. Quelques-uns ont affecté de se séparer de tous les autres médecins, et se sont fait une méthode particulière : on les a nommés *méthodiques*. Je ne m'attacherai point scrupuleusement à cette division. Je suivrai seulement l'ordre des temps, et n'insisterai que sur ceux des médecins qui ont été plus connus. Toutes les différentes sectes de médecins, car il y en a un grand nombre, sont savamment expliquées dans l'Histoire de la Médecine par M. Daniel le Clerc, ouvrage plein d'une profonde érudition.

An. M. 3485. Av. J.C. 519. Herod. l. 3, c. 124-133. DÉMOCÈDE le Crotoniate fit preuve de son habileté en rendant le sommeil et la santé au roi Darius, auquel une entorse au pied qu'il avait reçue en tombant de cheval faisait souffrir de vives douleurs et une insomnie continuelle, dont les médecins du pays n'a-

vaient pu le délivrer. Il guérit ensuite Atossa, la reine, d'un ulcère au sein que la pudeur lui avait long-temps fait cacher. J'ai raconté fort au long l'histoire de ce médecin en parlant de Darius.

HÉROPHILE s'était fait aussi un grand nom dans la médecine. Il faisait grand usage de la botanique, et encore plus de l'anatomie, qu'il porta à une grande perfection. Les princes lui permirent de faire des dissections de corps vivants sur des criminels condamnés à mort; et il en passa un nombre incroyable par ses mains : ce qui donna lieu à Tertullien de l'appeler plutôt bourreau que médecin [1]. An. M. 3704. Av. J. C. 300. Galen. Comment. 11, in lib. Hippocr.

HÉRODIQUE de Sicile florissait sous Artaxerxe Longuemain. La secte appelée Διαιτητικὴ, parce qu'elle n'employait presque pour remède que la diète et le régime de vivre, le reconnaissait pour chef, aussi-bien que celle qu'on nommait *gymnastique*, parce qu'il employait beaucoup les exercices du corps pour rétablir et pour fortifier la santé. Il était frère du fameux rhéteur Gorgias. C'est surtout par un de ses disciples qu'il est connu. An. M. 3540. Av. J. C. 464. Eustath. in Iliad.

HIPPOCRATE, de l'île de Cos, est cet illustre disciple. On place sa naissance à la première année de la 80e olympiade. On prétend qu'il descendait d'Esculape par Héraclide son père, et d'Hercule par sa mère Praxitée. Il s'attacha d'abord à l'étude des choses de la nature, puis à celle du corps humain en particulier. Il eut pour premier maître son père même. Il reçut aussi les leçons d'un autre célèbre médecin nommé *Hérodique*, dont An. M. 3544. Av. J. C. 460.

[1] « Herophilus ille medicus, aut lanius, qui sexcentos exsecuit, ut naturam scrutaretur : qui homines odiit, ut nosset. » (TERTULL. lib. *de Anima*, cap. 10.)

je viens de parler. Il se rendit habile dans toutes les parties de la médecine, et en porta la connaissance aussi loin qu'elle pouvait aller pour-lors.

J'ai déja dit qu'il était né à Cos. Cette île était consacrée au dieu Esculape, qui y était honoré d'un culte particulier. La coutume était que tous ceux qui avaient été guéris de quelque maladie fissent un mémoire exact et des symptômes qui l'avaient accompagnée, et des remèdes qui les en avaient délivrés. Hippocrate avait fait copier tous ces mémoires, qui ne lui furent pas d'un petit secours, et qui lui tinrent lieu d'une expérience anticipée.

An. M. 3574. Av. J. C. 430.

Son extrême habileté parut surtout pendant la peste qui affligea particulièrement la ville d'Athènes et toute l'Attique au commencement de la guerre du Péloponnèse. J'ai exposé ailleurs quel fut alors son zèle et son dévouement pour le salut de sa patrie, son noble désintéressement, qui lui fit refuser les offres avantageuses du roi de Perse, et les honneurs extraordinaires dont la Grèce crut devoir récompenser les services importants qu'il lui avait rendus.

Hist. ancien. Tom. III, pag. 334 de cette édit.

On dit que les Abdérites écrivirent à Hippocrate pour le prier de venir voir Démocrite. Ils le voyaient ne se soucier de rien, rire de tout, dire que l'air était plein d'images, se vanter qu'il faisait de temps en temps un voyage dans l'espace immense des choses. Regardant tous ces traits comme des symptômes et des commencements de folie, ils craignaient qu'il ne devînt tout-à-fait fou, et que son grand savoir ne lui démontât entièrement la tête. Hippocrate les rassura, et jugea bien autrement qu'eux de l'état de Démocrite. Il n'est pas



sûr que les lettres d'Hippocrate, d'où ce fait est tiré, soient véritablement de lui.

Les écrits qu'il a laissés en grand nombre ont toujours été regardés, et le sont encore, comme ce qu'il y a de plus parfait dans ce genre, et comme devant tenir lieu de fondement et de base à l'étude de la médecine. Il y a conservé la mémoire d'un événement qui lui fait encore plus d'honneur que toute sa science et toute son habileté. C'est l'aveu sincère d'une faute qu'il avait commise en pansant une blessure de tête : car on sait qu'anciennement la médecine, la chirurgie et la pharmacie n'étaient point séparées. Il n'a point rougi de confesser, aux dépens en quelque sorte de sa propre gloire [1], qu'il s'était trompé, de peur que d'autres après lui, et à son exemple, ne tombassent dans la même erreur. De petits esprits, dit Celse, et d'une habileté médiocre, n'en usent pas de la sorte, et ménagent avec bien plus de soin le peu qu'ils ont de réputation, parce qu'ils n'en peuvent rien perdre sans s'appauvrir. Il n'y a que de grands génies, que des hommes riches et opulents, c'est-à-dire qui se sentent d'ailleurs un fonds de mérite non commun, capables de faire un tel aveu, et de négliger ces petites pertes qui ne diminuent rien de leur richesse et de leur opulence.

Il fait encore un autre aveu qui marque en lui un caractère admirable de candeur et d'ingénuité. De qua-

[1] « De suturis se deceptum esse Hippocrates memoriæ prodidit, more magnorum virorum, et fiduciam magnarum rerum habentium. Nam levia ingenia, quia nihil habent, nihil sibi detrahunt. Magno ingenio, multaque nihilominùs habituro, convenit etiam veri erroris confessio, præcipue in eo ministerio, quod utilitatis causâ posteris traditur, ne qui decipiantur eâdem ratione quâ quis deceptus est. » (Cels. lib. 8, cap. 4.)

rante-deux malades qu'il avait traités, dont il décrit les maladies dans le premier et le troisième livres *des maladies épidémiques*, il avoue qu'il n'y en a eu que dix-sept qu'il ait guéris, et que tous les autres sont morts entre ses mains. Dans le second des livres que je viens de citer, il dit, en parlant de certaine esquinancie qui était accompagnée de grands accidents, que tous en échappèrent. *S'ils étaient morts*, ajoute-t-il, *je le dirais de même.*

Lib. de Art.

Dans un autre endroit il se plaint modestement de l'injustice de ceux qui décriaient la médecine sous le prétexte que l'on meurt souvent entre les mains des médecins. Comme si, dit-il, on ne pouvait pas imputer la mort du malade à la violence insurmontable de la maladie aussi-bien ou plutôt qu'à la faute du médecin qui l'a traité.

In lib. Praeceptionum.

Il déclare qu'il n'y a point de déshonneur pour un médecin, lorsqu'en certains cas difficiles il est en peine touchant la manière dont il se doit conduire auprès d'un malade, de faire appeler d'autres médecins, afin d'aviser conjointement avec eux sur ce qu'il y a à faire pour le bien du malade. Par où l'on voit que les consultations sont d'un ancien usage.

On reconnaît, dans le serment d'Hippocrate qui se trouve à la tête de ses ouvrages, le caractère d'un véritablement honnête homme et plein de probité. Il prend les dieux qui président à la médecine à témoin du désir sincère qu'il a de remplir exactement tous les devoirs de son état. Il fait paraître une vive et respectueuse reconnaissance pour celui qui lui a enseigné l'art de la médecine, et déclare qu'il le regarde toujours comme son père, et ses enfants comme ses propres frères, et



qu'il se fera un devoir de les aider en toute occasion et de ses biens et de ses conseils. Il proteste que, dans le régime de vivre qu'il prescrira aux malades, il aura grand soin de rechercher tout ce qui pourra leur être utile, et d'éviter tout ce qu'il croira pouvoir leur nuire. Il se propose de mener une vie pure et irréprochable, et de ne point déshonorer sa profession par aucune action digne de blâme. Il dit qu'il n'entreprendra jamais de tailler ceux qui seront travaillés de la pierre, et qu'il laissera ce soin aux personnes qui se sont rendues habiles dans cette opération par une longue expérience. Il proteste que, quand, en visitant ses malades ou autrement, il aura découvert quelque chose qui doit être tenu caché, il ne le révélera jamais, et sera fidèle à la loi sacrée du secret. Enfin, il espère qu'en gardant inviolablement toutes ces règles, il s'acquerra l'estime de la postérité, et il consent à être décrié pour toujours s'il a le malheur d'y manquer.

On loue fort son désintéressement, vertu bien estimable dans un médecin. Ce qu'il dit sur ce sujet est digne de remarque. Il veut que le médecin, quant au salaire qui lui est dû, en use avec honnêteté et avec humanité, ayant égard au pouvoir ou à l'impuissance où se trouve le malade de le récompenser plus ou moins libéralement. Il est même des occasions, dit-il, où le médecin ne doit point demander ni attendre de récompense; comme lorsqu'il a traité un étranger, ou un pauvre, qui sont des personnes que tout le monde est obligé de secourir.

In lib. Præceptionum.

Il paraît qu'il était plein de respect pour la Divinité. « Ceux, dit-il, qui ont les premiers trouvé la manière « de guérir les maladies ont jugé que c'était un art qui

De prisc. Medic.



« méritait qu'on en attribuât l'invention à Dieu. Et « c'est, ajoute-t-il, le sentiment commun. » J'ai déja remarqué que Cicéron pensait de la même sorte. *Deorum immortalium inventioni consecrata est ars medica.*

Tusc. Quæst. lib. 3.

On ne sait rien de particulier de la mort d'Hippocrate. Il mourut dans un âge fort avancé, et laissa deux fils, Thessalus et Dracon, qui se firent un nom célèbre parmi les médecins, aussi-bien que Polybe son gendre et son successeur.

J'ai parlé, dans l'histoire de Philippe, de la ridicule vanité d'un médecin appelé Ménécrate, que ce prince traita comme il méritait.

An. M. 3671. Av. J. C. 333.

PHILIPPE d'Acarnanie est connu par le salutaire breuvage qu'il donna à Alexandre-le-Grand; à qui on avait voulu le rendre suspect, et à qui ce remède sauva la vie.

An. M. 3722. Av. J. C. 282. Val. Max. lib. 5, c. 7. Plin. lib. 29, in Procem.

ÉRASISTRATE se fit connaître et estimer par la manière adroite dont il découvrit la cause de la maladie d'Antiochus Soter, fils de Séleucus, roi de Syrie. Je l'ai racontée en son lieu. Si l'on en croit Pline, cette cure merveilleuse, qui rendit un fils tendrement aimé à son père, fut payée de cent talents, c'est-à-dire de cent mille écus [1].

An. M. 3785. Av. J. C. 219.

APOLLOPHANE, médecin d'Antiochus surnommé *le grand*, était fort habile dans sa profession : mais il devint encore plus célèbre par le service important qu'il rendit à son maître. Hermias, premier ministre de ce prince, exerçait des concussions et des violences inouies, sans que personne osât en porter ses plaintes à la cour, tant il s'était rendu terrible. Apollophane aima assez le

[1] 550,000 fr. — L.

bien public pour ne point craindre de hasarder sa fortune. Il découvrit au roi le mécontentement général du royaume, et apprit aux médecins l'usage qu'ils doivent faire du libre accès qu'ils ont auprès des princes.

MITHRIDATE, qui fut si long-temps la terreur des Romains, s'est rendu illustre aussi dans la médecine, non-seulement par l'invention de l'antidote qui porte encore son nom, mais par la composition de plusieurs savants ouvrages, que Pompée fit traduire en latin par Lénée son affranchi. An. M. 3880. Av. J.C. 124.

ASCLÉPIADE, de Bithynie, qui avait d'abord enseigné l'éloquence à Rome, quitta la profession de rhéteur pour embrasser celle de médecin, qu'il jugea lui devoir être plus lucrative que l'autre, et il ne se trompa pas. Il fit un entier changement dans la pratique qui avait été observée avant lui, et s'écarta presque en tout des principes et des règles d'Hippocrate. A la place d'une solide et profonde science il substitua l'agrément et la réputation d'un beau parleur, qui souvent tient lieu de mérite auprès des malades. Il s'appliquait aussi à flatter leur goût et à satisfaire leurs désirs en tout ce qu'il pouvait, moyen sûr de gagner leur confiance. Sa maxime était, qu'un médecin doit guérir ses malades *sûrement*, *promptement*, *agréablement*[1]. Cette pratique serait fort à désirer, dit Celse; le fâcheux est qu'ordinairement il y a beaucoup de danger à vouloir guérir trop vite, et à n'ordonner rien que d'agréable. Ce qui contribua le plus à le mettre en vogue, fut l'heureuse rencontre d'un homme qu'on était près de An. M. 3920. Av. J. C. 84. Plin. lib. 26, cap. 3. Apul. Florid, lib. 4.

[1] « Asclepiades officium esse medici dicit, ut tutò, celeriter, et jucundè curet. Id votum est: sed ferè periculosa esse nimia et festinatio et voluptas solet. » (CELS. lib. 3, c. 4.)

conduire au tombeau, en qui il trouva un reste de vie, et qu'il rétablit dans une parfaite santé. Pline parle souvent de ce médecin, mais avec fort peu d'estime.

An. M. 4000. Av. J. C. 4. Thémison, disciple d'Asclépiade, était de Laodicée. Il changea, dans sa vieillesse, quelque chose au système de son maître. La secte qu'il forma fut appelée *méthodique*, parce qu'il se mit en tête d'établir une méthode pour rendre la médecine plus aisée à apprendre et à pratiquer. Juvénal ne parle pas de lui favorablement.

L. 4, sat. 10. Quot Themison ægros autumno occiderit uno.

Cicéron et Horace parlent de Cratérus comme d'un habile médecin.

An. J. C. 66. Dioscoride (*Pedacius*), médecin d'Anazarbe, ville de Cilicie, qui fut depuis nommée *Césarée*. Vossius, après Suidas, dit qu'il fut médecin d'Antoine et de Cléopatre. On croit qu'ils le confondent avec un autre Dioscoride surnommé *Phacas*. Celui dont il s'agit ici peut avoir vécu sous Vespasien. Des savants ont disputé si Pline a copié Dioscoride, ou si celui-ci a tiré son ouvrage de Pline. Ces deux auteurs ont écrit en même temps et sur les mêmes matières, sans jamais se citer l'un l'autre. Le sujet que Dioscoride a traité, c'est *la matière médécinale*. On appelle ainsi tous les corps qui servent à l'usage de la médecine, et qui se réduisent principalement à trois genres : les plantes, les animaux, et les minéraux, ou les choses qui sont de la nature de la terre.

Sueton. in Aug. c. 81. Dion. Cass. l. 53, p. 527. Antonius Musa, affranchi, médecin de l'empereur Auguste, le tira d'une dangereuse maladie qui l'avait réduit à l'extrémité, en le traitant d'une manière tout



opposée à celle qu'on avait employée jusque-là, et lui faisant prendre des bains d'eau froide et des breuvages rafraîchissants. Cette heureuse cure valut à Musa, outre de grandes largesses qui lui furent faites par l'empereur et par le sénat, le privilége de porter un anneau d'or, ce qui jusque-là n'avait été permis qu'aux personnes de la première condition. Tous les médecins, en considération de Musa, furent exemptés de tous impôts pour toujours. Le peuple romain, par reconnaissance, lui fit élever une statue auprès de celle d'Esculape. Il traita Horace [1] de la même sorte, et lui fit prendre les bains d'eau froide dans le plus fort de l'hiver. Lib. 11, epist. 15.

CORNELIUS CELSUS vivait, à ce qu'on croit, sous l'empire de Tibère. Il était fort savant, et avait écrit sur toutes sortes de matières. Quintilien, qui vante fort son érudition, le donne pourtant pour un esprit médiocre : *Cornelius Celsus, mediocri vir ingenio.* Je ne sais pas si les médecins en conviennent. Nous avons de lui huit livres sur la médecine, qui sont écrits en très-bon latin. Lib. 12, cap. 1.

GALIEN, le plus célèbre des médecins après Hippocrate, était de Pergame. Il a vécu sous Antonin, Marc-Aurèle, et quelques autres empereurs. Il fut élevé avec grand soin dans l'étude des belles-lettres, de la philosophie, et des mathématiques. S'étant destiné à la médecine, il s'y donna tout entier, parcourut plusieurs villes de la Grèce pour y recevoir les leçons des maîtres les plus renommés dans cette profession, et s'ar- An. J.C. 131.

[1] Nam mihi Baias
Musa supervacuas Antonius, et tamen illis
Me facit invisum, gelidâ cùm perluor undâ
Per medium frigus.



rêta surtout à Alexandrie en Égypte, où l'étude de la médecine florissait alors plus qu'en aucun endroit du monde. De retour dans sa patrie, il sut faire un grand usage des précieux trésors de science qu'il avait amassés dans ses voyages. Sa principale application fut l'étude d'Hippocrate, qu'il regarda toujours comme son maître, et sur les traces duquel il se fit toujours un honneur et un devoir de marcher. Il remit en vigueur ses principes, qui étaient négligés et tombés dans l'oubli depuis plus de six cents ans.

A l'âge de trente-quatre ans il passa à Rome, où il s'acquit une grande réputation, et en même temps s'attira une grande envie de la part des autres médecins. Les cures extraordinaires qu'il faisait à l'égard de malades absolument désespérés, la sagacité avec laquelle il découvrait la véritable cause des maladies qui avait échappé à tous les autres, la certitude avec laquelle il marquait souvent tous les symptômes qui devaient arriver, l'effet que devaient produire ses remèdes, et le temps de la parfaite guérison : tout cela le faisait regarder, d'un côté, par les personnes non prévenues comme un médecin d'un rare savoir et fort au-dessus du commun; et, de l'autre, par ses confrères jaloux, comme un homme qui, dans toutes ses opérations, usait de magie. Du moins ils répandaient ce bruit, pour le décrier, s'il eût été possible, dans l'esprit du peuple et des grands.

An. J. C. 166. La peste qui survint quelques années après, et qui fit d'horribles ravages dans toute l'Italie et dans plusieurs autres provinces, le détermina à retourner dans sa patrie. Si c'était pour prendre soin de ses compatriotes, le dessein était fort louable et fort généreux.



Il n'y demeura pas long-temps. Marc-Aurèle, au An. J.C. 170.
retour de son expédition contre les Allemands, le manda à Aquilée, d'où il l'emmena ensuite avec lui à Rome. L'empereur avait grande confiance en lui. La vie dure que ce prince menait avait fort altéré sa santé. Il prenait tous les jours de la thériaque pour se fortifier l'estomac et la poitrine, qu'il avait fort faibles : c'était Galien qui la lui préparait. On attribuait à ce remède la santé dont il jouissait ordinairement malgré sa grande faiblesse.

Ce prince, songeant à retourner en Allemagne, souhaitait extrêmement d'y mener avec lui Galien, que sa grande habileté et la connaissance parfaite qu'il avait de son tempérament mettaient plus en état qu'aucun autre de lui rendre service. Cependant, Galien l'ayant prié de le laisser à Rome, l'empereur, plein de bonté, d'humanité et de douceur, le lui accorda. J'admire cette bonté; mais je ne comprends pas comment un médecin peut, dans une telle conjoncture, se refuser aux désirs d'un prince si digne de considération.

Peut-être le dessein qu'il avait formé d'écrire sur la médecine, et qu'il pouvait avoir déjà commencé de mettre à exécution, fut-il la cause de ce refus. En effet, ce fut depuis ce départ de Marc-Aurèle jusqu'à sa mort, et sous le règne de Commode son fils et son successeur, que Galien composa et publia ses écrits sur la médecine, soit qu'il fût demeuré à Rome, soit qu'il se fût retiré dans sa patrie. Une partie de ses écrits périt dans l'embrasement qui consuma, sous l'empereur Commode, des quartiers entiers de Rome, et plusieurs bibliothèques. On ne sait pas précisément dans quel lieu ni dans quelle année Galien est mort.



Gal. de Præcognitione, cap. 11.

Un fait que Galien lui-même raconte, nous montre et son extrême habileté, et l'estime où il était dans l'esprit de Marc-Aurèle. « Ce prince, dit-il, ayant été tout « d'un coup attaqué dans la nuit de tranchées de ven« tre, et d'un grand dévoiement qui lui donna de la « fièvre, ses médecins lui ordonnèrent de se tenir en « repos, et ne lui donnèrent dans l'espace de neuf « heures qu'un peu de bouillon. Ces mêmes médecins « étant ensuite retournés chez l'empereur, où je me ren« contrai avec eux, jugèrent à son pouls qu'il entrait « dans un accès de fièvre : mais je demeurai sans dire « mot, et même sans tâter le pouls à mon tour. Cela « obligea l'empereur à me demander, en se tournant « de mon côté, pourquoi je ne m'approchais pas. « A quoi je répondis, que ses médecins lui ayant déja « tâté le pouls par deux fois, je me tenais à ce qu'ils « en avaient fait, ne doutant pas qu'ils ne jugeassent « mieux que moi de l'état de son pouls. Mais ce prince « n'ayant pas laissé de me présenter son bras, alors je « lui tâtai le pouls, et, l'ayant examiné avec beaucoup « d'attention, je soutins qu'il ne s'agissait de rien moins « que d'une entrée d'accès, mais que, son estomac étant « chargé de quelque nourriture qui ne s'était pas di« gérée, c'est ce qui causait la fièvre. Ce que je dis per« suada si bien Marc-Aurèle, qu'il s'écria tout haut : « *C'est cela même : vous avez très-bien rencontré; je « sens que j'ai l'estomac chargé;* et redit par trois fois « ces mêmes paroles. Il me demanda ensuite ce qu'il y « avait à faire pour le soulager. Si c'était quelque autre « personne, répondis-je, qui fût dans l'état où est l'em« pereur, je lui donnerais un peu de poivre dans du « vin, comme je l'ai souvent pratiqué en pareilles occa-



« sions. Mais, comme l'on a accoutumé de ne donner « aux princes que des remèdes fort doux, il suffira d'ap- « pliquer sur l'orifice de l'estomac de l'empereur de la « laine trempée dans de l'huile de nard bien chaude. « Marc-Aurèle, continue Galien, ne laissa pas de faire « l'un et l'autre de ces remèdes, et, s'adressant ensuite « à Pitholaüs, gouverneur de son fils : *Nous n'avons*, « dit-il, en parlant de moi, *qu'un médecin. C'est le seul* « *honnête homme que nous ayons.* »

Les mœurs de cet illustre médecin répondaient à son habileté et à sa réputation. Il fait paraître en beaucoup d'endroits un grand respect pour la Divinité; et il dit que « la piété ne consiste pas à lui offrir de l'en- « cens ou des sacrifices, mais à connaître et à admirer « soi-même la sagesse, la puissance et la bonté qui « brillent dans tous ses ouvrages, et à les faire con- « naître et admirer par les autres. » Il a eu le malheur d'ignorer, et même de condamner la véritable religion. In lib. de usu corp. human.

Il ne parle jamais de son père ni de ses maîtres qu'avec une vive et respectueuse reconnaissance, surtout quand il s'agit d'Hippocrate, à qui il fait honneur de tout ce qu'il savait et de tout ce qu'il pratiquait. S'il s'écarte quelquefois de ses sentiments, car il respectait la vérité au-dessus de tout, c'est avec des précautions et des ménagements qui marquent la sincère estime qu'il en faisait, et combien il se regardait au-dessous de lui en tout genre et en toute manière.

Son assiduité auprès des malades, le temps qu'il leur donnait pour bien connaître leur état, le soin qu'il prenait des pauvres, et les secours qu'il leur procurait, sont de grands modèles pour ceux qui exercent la même profession.



Plin. lib. 29, cap. 1.

An. M. 3789 Av. J.C. 215.

Antiq. rom. l. 10, p. 677.

On lit dans Pline qu'ARCHAGATHUS, du Péloponnèse, fut le premier médecin qui vint à Rome : ce fut sous le consulat de L. Æmilius et de L. Julius, l'année 535 de sa fondation. Il serait surprenant que les Romains se fussent passés si long-temps de médecins. Denys d'Halicarnasse, à l'occasion d'une peste qui fit périr à Rome, l'an 301, presque tous les esclaves et la moitié des citoyens, dit que les médecins ne suffisaient pas pour le nombre des malades. Il y en avait donc dès lors. Mais il y a apparence que les Romains ne s'étaient servis, jusqu'à la venue d'Archagathus, que de la médecine naturelle ou de la simple empirique, telle que l'on a supposé que les premiers hommes la pratiquaient. Ce médecin fut d'abord traité fort honorablement, et récompensé du droit de bourgeoisie ; mais les remèdes violents qu'il fut obligé d'employer, car c'était principalement dans la chirurgie qu'il excellait, firent qu'on se dégoûta bientôt de lui et de toute la médecine. Il paraît pourtant que plusieurs médecins vinrent de Grèce à Rome y exercer leur art, quoique Caton, de son vivant, s'y fût opposé de tout son pouvoir; car, dans le décret qui, plusieurs années après la mort de ce célèbre censeur, obligea les Grecs de sortir de Rome, les médecins y étaient marqués nommément. Jusqu'au temps de Pline[1], de toutes les professions, celle de la médecine, quelque lucrative qu'elle fût, était la seule qu'aucun des Romains n'avait exercée, parce qu'ils la croyaient au-dessous d'eux; et si quelques-uns s'en

[1] « Solam hanc artium græcarum nondùm exercet romana gravitas in tanto fructu : paucissimi Quiritium *attigere, et ipsi* statim ad Græcos *transfugæ*. Imò verò auctoritas aliter quàm græcè eam tractantibus, etiam apud imperitos expertesque linguæ, non est : ac minùs credunt, quæ ad salutem suam pertinent, si intelligunt. » (PLIN. lib. 29, cap. 1.)

mêlèrent, ce ne fut, pour ainsi dire, qu'en passant dans le camp des Grecs et, en parlant leur langue : car tels étaient l'entêtement et la manie des Romains, même de ceux du petit peuple, qu'ils ne donnaient leur confiance qu'aux étrangers, comme si leur santé et leur vie eussent été plus en sûreté entre les mains de ceux dont même ils n'entendaient point le langage.

Il est difficile, et il ne m'appartient point de décider du mérite de l'ancienne médecine et de la moderne, et de donner à l'une la préférence sur l'autre. Elles ont chacune des avantages particuliers qui les rendent toutes deux fort estimables. On comprend assez que l'expérience de plusieurs siècles a dû ajouter beaucoup de lumières à celles qu'avaient les anciens. J'ai prié un savant médecin [1], mon confrère dans le collége Royal et dans l'académie des Belles-Lettres, et mon ami particulier, de vouloir bien me tracer en peu de lignes ce que je pouvais dire de raisonnable sur cette matière, qui m'est absolument inconnue. Je me contenterai de l'insérer ici sans y rien ajouter.

« Les nouvelles découvertes qui ont enrichi la mé-
« decine moderne, et qui peuvent la mettre au-dessus
« de l'ancienne, sont :

« 1° Celles de l'anatomie, qui lui ont fait connaître
« plus parfaitement la structure du corps humain, et
« les merveilles de l'économie animale; entre autres, la
« circulation du sang, et toutes ses suites et ses dépen-
« dances : ce qui lui a ouvert de grandes vues sur les
« causes des maladies, et sur la manière de les traiter.

« 2° Celles de la chirurgie, lesquelles, outre plusieurs
« opérations très-salutaires ajoutées de nouveau aux an-

[1] M. Burette.

« ciennes, ont rendu celles-ci plus sûres, plus promptes, « et moins douloureuses.

« 3° Celles de la pharmacie, qui consistent dans la « connaissance et l'usage de plusieurs remèdes spéci- « fiques pour la curation de certaines maladies ; tels que « le *quinquina* pour la fièvre, l'*ipécacuanha* pour la « dysenterie, etc., sans compter ceux que la chimie, « par ses préparations, a rendus plus efficaces et moins « dégoûtants.

« 4° L'ouverture des cadavres morts de maladies, « source féconde d'observations très-importantes pour « perfectionner la pratique de la médecine dans le trai- « tement de ces mêmes maladies.

« Peut-être la médecine ancienne l'emportait-elle sur « la moderne en prodiguant moins les remèdes dans les « maladies ; en voulant moins accélérer les guérisons ; « en observant avec plus d'attention les mouvements « de la nature, et s'y prêtant avec plus de confiance ; « en se bornant à partager avec elle l'honneur de la cure, « sans prétendre s'en arroger toute la gloire, etc. »

La médecine, quelque utile et quelque salutaire qu'elle soit, a eu le malheur d'être en butte, presque dans tous les temps, même à de grands hommes et fort respectables, surtout chez les Romains. Caton [1], à l'autorité duquel le triomphe et la censure n'ajoutent rien, tant son mérite personnel était supérieur à tous ces titres, est un de ceux qui se sont déclarés le plus fortement contre les médecins, comme on le voit dans une lettre qu'il écrit à son fils, que Pline nous a con-

[1] « Quod clarissimè intelligi potest ex M. Catone, cujus auctoritati triumphus atque censura minimùm conferunt : tantò plus in ipso est. » (PLIN. lib. 29, cap. 1.)



servée. Mais il faut remarquer qu'il n'y parle que des médecins venus de Grèce, à laquelle il en voulait beaucoup. « Comptez, dit-il à son fils, sur ce que je vais « avancer comme une prédiction sûre [1]. Si jamais cette « nation (il entend les Grecs) nous communique son « goût pour les lettres, tout est perdu, surtout si elle « nous envoie ses médecins. Ils ont conspiré entre eux « de faire périr par leur art tous les barbares. » Les Grecs appelaient ainsi tous les autres peuples. Une exagération si excessivement outrée se réfute elle-même, et fait assez connaître ce qu'on en doit penser.

Pline le naturaliste était bien entré dans l'esprit de Caton. Il semble avoir pris à tâche de décrier les médecins en ramassant tout ce qui est capable de les rendre méprisables, et même odieux. Il les taxe d'avarice, à cause des récompenses considérables qu'ils recevaient des princes; mais la généreuse reconnaissance de ceux-ci doit-elle être imputée à crime aux médecins? Il rapporte des désordres où quelques-uns d'eux sont tombés; mais ces fautes ne sont-elles pas personnelles? et ne doivent-elles pas être couvertes par les services infinis que d'autres ont rendus au genre humain dans tous les siècles? Il s'efforce de tourner en ridicule les consultations des médecins. Il rappelle une ancienne inscription mise sur un tombeau, où quelqu'un marquait que c'était la multitude des médecins qui l'avait fait mourir : TURBA SE MEDICORUM PERIISSE. Il se plaint que de tous les arts il n'y a que la médecine qu'il soit

[1] « Nequissimum et indocile genus illorum. Et hoc puta vatem dixisse : Quandocumque ista gens suas literas dabit, omnia corrumpet : tum etiam magis, si medicos suos huc mittet. Jurarunt inter se barbaros necare omnes medicinâ. » (Id.)



permis d'exercer sans avoir subi d'examen, et sans avoir donné de preuve de son habileté. « Ils s'instruisent [1], « dit-il, à nos dépens, et il faut que les expériences « qu'ils font nous coûtent la vie. Nulle loi qui punisse « leur ignorance : nul exemple de châtiment exercé sur « eux. Il n'y a qu'un médecin qui puisse tuer impuné- « ment les hommes. » Pline a raison de faire ces plaintes; mais elles ne regardent que les empiriques, c'est-à-dire des gens sans aveu, sans autorité, sans science, qui s'ingèrent d'exercer celui de tous les arts qui en a le plus de besoin.

Il ne faut rien outrer sur ce sujet : une confiance aveugle et un mépris mal fondé peuvent être égale-
Eccl. 29, 1-14. ment dangereux. L'écriture sainte, qui est la règle de nos sentiments, prescrit et au malade et au médecin ce qu'ils doivent penser et pratiquer. « Rendez [2], nous « dit-elle, au médecin l'honneur qui lui est dû; car c'est « le Très-Haut qui l'a créé... C'est lui qui a produit de « la terre tout ce qui guérit, et l'homme sage n'en aura « point d'éloignement... Dieu a fait connaître aux « hommes la vertu des plantes. Le Très-Haut leur en « a donné la science, afin qu'ils l'honorassent dans ses « merveilles... Mon fils, ne vous méprisez pas vous- « même dans votre infirmité; mais priez le Seigneur, « et lui-même vous guérira... Donnez lieu au médecin... « et qu'il ne vous quitte point, parce que son art vous « est nécessaire. Il viendra un temps où vous recou- « vrerez la santé entre leurs mains; et ils prieront eux-

[1] « Nulla lex quæ puniat inscitiam : capitale nullum exemplum vindictæ. Discunt periculis nostris; et experimenta per mortes agunt : medicoque tantum hominem occidisse impunitas summa est. » (PLIN. ibid.)

[2] Selon le texte grec.

« mêmes le Seigneur, afin qu'il les assiste et qu'il bénisse « leurs remèdes pour rendre la vie aux malades. » Il n'y a que l'esprit de Dieu capable de donner des avis si sages et si raisonnables.

§ II. *De la botanique.*

La botanique est une science qui traite des plantes. Cette connaissance a été estimée dans tous les siècles et dans toutes les nations. Les hommes sont assez communément persuadés que les simples renferment presque toute la médecine : et il y a beaucoup d'apparence qu'elle a commencé par ces remèdes [1], qui sont simples, naturels, sans dépense, exposés sous la main des hommes et à la portée des plus pauvres. Pline ne peut souffrir que, au lieu d'en faire usage, on en aille chercher à grands frais dans des pays fort éloignés. Aussi voyons-nous que c'est par la connaissance et l'usage des simples que les plus anciens médecins se sont distingués : Esculape, qui par ce moyen, s'il en faut croire la fable, rendit la vie à Hippolyte [2] ; Chiron, si habile dans la médecine, qui fut maître d'Achille ; Iapis, auquel Apollon son père, dieu de la médecine, accorda comme un rare présent la connaissance des simples.

Scire potestates herbarum usumque medendi. AEn. lib. 12, v. 396.

La botanique est une des parties de la physique ; elle

[1] « Hinc nata medicina. Hæc sola naturæ placuerat esse remedia, parata vulgo, inventu facilia, ac sine impendio... Ulceri parvo medicina a Rubro mari imputatur ; quum remedia vera quotidiè pauperrimus quisque cœnet. » (PLIN. lib. 24, cap. 1.)

[2] Pæoniis revocatum herbis. (VIRG.)



s'aide de la chimie; elle est fort utile à la médecine. La physique entre dans l'examen de la structure interne des plantes, de leur végétation, de leur génération, de leur multiplication : la chimie les réduit à leurs principes élémentaires : la médecine tire de ces principes élémentaires, et plus souvent encore de l'expérience des effets des plantes, lorsqu'on les emploie en substance, l'usage qu'on en doit faire pour la santé du corps humain. L'union de toutes ces connaissances fait un excellent homme, mais n'est point nécessaire à la botanique proprement dite, qui a des bornes plus étroites, dans lesquelles elle peut se renfermer avec gloire. Faire une étude particulière des plantes, connaître les marques qui leur sont le plus essentielles, les pouvoir nommer suivant une méthode courte et facile, qui les rapporte à des genres et à des classes auxquelles elles conviennent, les décrire dans des termes qui les fassent connaître à ceux qui ne les ont pas vues; ce sont là précisément les fonctions du botaniste considéré comme tel.

Dans les premiers temps, la connaissance des plantes paraît n'avoir été pour ainsi dire que médicinale : c'est ce qui en rendit le catalogue si court et si borné, que Théophraste, le meilleur historien de l'antiquité que nous ayons en ce genre, n'en a nommé que six cents, quoiqu'il ait ramassé non-seulement celles de la Grèce, mais encore celles de la Libye, de l'Égypte, de l'Éthiopie et de l'Arabie. Dioscoride et Pline, quoiqu'ils aient pu avoir de meilleurs et de plus amples mémoires sur cette matière, n'en ont cité guère davantage. Mais, loin d'avoir établi aucun ordre entre elles, ils n'ont point caractérisé celles dont il parlaient d'une manière



propre à les distinguer et à les faire reconnaître; et il y en a plusieurs, même des plus importantes, qu'on n'a pu retrouver.

Les siècles qui suivirent celui de Dioscoride n'enrichirent guère la botanique. Enfin, toutes les sciences s'éclipsèrent, et elles ne reparurent qu'au quinzième siècle. Alors on ne songea qu'à entendre les anciens pour en tirer les lumières qui avaient été si longtemps ensevelies. Le pape Nicolas V donna commission de traduire Théophraste à Théodore Gaza, comme au seul homme capable de le faire entendre. Bientôt après, d'autres savants travaillèrent successivement à traduire Dioscoride. Ces traductions, d'ailleurs fort estimables, ne servirent qu'à exciter des disputes entre plusieurs médecins très-habiles.

On comprit dès lors que de chercher les plantes dans les livres des Grecs et des Latins, ce n'était pas le meilleur moyen de faire de grands progrès. On résolut donc enfin d'aller chercher des lumières dans les lieux mêmes où les anciens avaient écrit. On parcourut dans cette vue les îles de l'Archipel, la Syrie, la Mésopotamie, la Palestine, l'Arabie et l'Égypte. Ces courses furent assez inutiles par rapport au dessein principal, qui était l'intelligence des anciens auteurs : mais les savants, ayant apporté de leurs voyages un grand nombre de plantes qu'ils avaient découvertes par eux-mêmes, on commença à donner à la botanique sa véritable forme, et à changer en observations naturelles et en science propre ce qui n'était auparavant que citations et commentaires. Ce fut sur la fin du quinzième siècle que l'on ne s'attacha plus qu'à décrire les plantes que l'on voyait dans son pays, ou dans ceux où une

plus grande curiosité portait les amateurs de la botanique, et que l'on commença à indiquer les lieux où croissait chaque plante, le temps de sa naissance, de sa durée, de sa maturité, avec des figures, qui font le principal mérite de ces sortes d'ouvrages par la clarté qu'elles y répandent. Divers recueils qui parurent pour lors, au lieu des cinq ou six cents plantes que Mathiole avait recueillies des anciens, en fournirent au commencement du quinzième siècle plus de six mille, toutes décrites et figurées.

Il manquait pourtant à la connaissance des plantes un ordre général, ou un système qui en fît une science proprement dite, en lui donnant des principes et une méthode. C'est à quoi travaillèrent dans la suite de savants hommes avec un succès qui n'était pas encore parfait à la vérité (car les sciences ne se perfectionnent que par succession de temps), mais qui donnait de grandes vues et de grandes ouvertures pour arriver à cette perfection.

Enfin, le système de la botanique a reçu sa dernière forme par M. de Tournefort. Ses Institutions, accompagnées d'un détail immense de plantes décrites et dessinées, seront un monument éternel de la grandeur de ses vues et du travail de ses recherches, qui lui ont coûté des fatigues incroyables, mais absolument nécessaires pour le dessein qu'il se proposait. Car la botanique, dit M. de Fontenelle dans l'éloge de M. de Tournefort, n'est pas une science sédentaire et paresseuse, qui se puisse acquérir dans le repos et dans l'ombre d'un cabinet, comme la géométrie ou l'histoire; ou qui tout au plus, comme la chimie, l'anatomie et l'astronomie, ne demande que des opérations



d'assez peu de mouvement. Elle veut que l'on coure les montagnes et les forêts, que l'on gravisse contre des rochers escarpés, que l'on s'expose aux bords des précipices. Les seuls livres qui peuvent nous instruire à fond dans cette matière ont été jetés au hasard sur toute la surface de la terre, et il faut se résoudre à la fatigue et au péril de les chercher et de les ramasser.

Pour réussir dans le dessein de porter la botanique à sa perfection, ou du moins de l'en approcher, il fallait aller étudier Théophraste et Dioscoride en Grèce, en Asie, en Égypte, en Afrique, enfin dans les lieux où ils ont vécu ou qu'ils ont connus plus particulièrement. M. de Tournefort reçut ordre du roi, en 1700, d'aller parcourir ces provinces, non-seulement pour y reconnaître les plantes des anciens, et peut-être aussi celles qui leur auraient échappé, mais encore pour y faire des observations sur toute l'histoire naturelle. Ce sont là des dépenses dignes d'un prince aussi magnifique que l'était Louis XIV, et qui lui feront un honneur infini dans tous les siècles. La peste, qui était en Égypte, abrégea le voyage de M. de Tournefort à son grand regret, et le fit revenir de Smyrne en France en 1702. Il arriva, comme l'a dit un grand poète pour une occasion plus brillante et moins utile, *chargé des dépouilles de l'Orient* [1]. Il rapportait, outre une infinité d'observations différentes, 1,356 nouvelles espèces de plantes, sans compter celles qu'il avait ramassées dans des voyages précédents. Quelles richesses !

Il fallait les ranger et les mettre dans un ordre qui en facilitât la connaissance. C'est à quoi M. de Tourne-

[1] Spoliis Orientis onustus. (Virg. [Æn. I. 293.])



fort avait déja travaillé dans le premier ouvrage qui parut de lui l'an 1694. Par le nouvel ordre qu'il a établi, tout se réduit à 14 figures de fleurs, par le moyen desquelles on descend à 673 genres, qui comprennent sous eux 8,846 espèces de plantes.

Depuis la mort de M. de Tournefort, la botanique a reçu de grands accroissements, et elle en reçoit encore tous les jours de nouveaux par les soins et l'application de ceux qui sont chargés de cette partie de la physique au Jardin Royal, surtout depuis que la direction en a été donnée à M. le comte de Maurepas, secrétaire d'état, qui se fait un plaisir et un devoir de protéger les sciences et les savants.

Je dois ici marquer ma reconnaissance à M. Jussieu l'aîné[1], qui m'a communiqué un de ses Mémoires sur la botanique.

§ III. *De la chimie.*

La chimie est un art qui a enseigné à séparer par le feu les différentes substances qui se trouvent dans les mixtes, ou, ce qui est la même chose, dans les végétaux, les minéraux et les animaux; c'est-à-dire à faire l'analyse des corps naturels, à les réduire à leurs premiers principes, et à en découvrir les vertus cachées. Elle peut servir et à la médecine pour trouver des remèdes, et à la physique pour faire connaître la nature. Il ne paraît pas que les anciens en aient fait beaucoup d'usage, quoique peut-être elle ne leur ait pas été inconnue.

[1] Docteur-régent en la faculté de médecine de l'université de Paris, professeur et démonstrateur des plantes au Jardin du Roi, etc.



Paracelse, qui vivait au commencement du seizième siècle, et qui enseignait la médecine à Bâle, s'y fit une grande réputation, y ayant guéri par des remèdes chimiques des maladies qui paraissaient incurables. Il se vantait de conserver un homme en vie pendant plusieurs siècles, et il mourut lui-même âgé de quarante-huit ans.

M. Lémery, si habile et si fameux dans la chimie, ne donnait presque toutes les analyses qu'à la curiosité des physiciens, et croyait que, par rapport à la médecine, la chimie, à force de réduire les mixtes à leurs principes, les réduisait souvent à rien. Je rapporterai une de ses expériences, qui est curieuse, et à la portée de tout le monde.

Il fit un Etna ou un Vésuve, ayant enfoui en terre, à un pied de profondeur, pendant l'été, cinquante livres d'un mélange de parties égales de limaille de fer et de soufre pulvérisé, le tout réduit en pâte avec de l'eau. Au bout de huit ou neuf heures la terre se gonfla, et s'entr'ouvrit en quelques endroits : il en sortit des vapeurs sulfureuses et chaudes, et ensuite des flammes. Mémoires de l'Acad. des Sciences, ann. 1700.

Il est bien aisé de comprendre qu'une plus grande quantité de ce mélange de fer et de soufre avec une plus grande profondeur de terre était tout ce qui manquait pour faire un véritable mont Etna ; qu'alors les vapeurs sulfureuses, cherchant à sortir, auraient fait un tremblement de terre plus ou moins violent, selon leur force et selon les obstacles qu'elles auraient rencontrés en leur chemin ; que, quand elles auraient trouvé ou qu'elles se seraient fait une issue, elles se seraient élancées avec une impétuosité qui aurait causé



un ouragan; que, si elles s'étaient échappées par un endroit de la terre qui fût sous la mer, elles auraient fait de ces colonnes d'eau si redoutables aux vaisseaux; qu'enfin, si elles étaient montées jusqu'aux nues, elles y auraient porté leur soufre, qui aurait produit le tonnerre.

Il y a une autre sorte de chimie, qui se propose la transmutation chimérique des métaux. C'est ce qu'on appelle *chercher la pierre philosophale*.

§ IV. *De l'anatomie.*

L'anatomie est une science qui donne la connaissance des parties du corps humain par la dissection, et même celle des autres animaux. Ceux qui ont écrit de l'anatomie chez les anciens sont, Hippocrate, Démocrite, Aristote, Érasistrate, Galien, Hérophile[1], et plusieurs autres, qui en avaient parfaitement connu la nécessité, et qui la regardaient comme la plus importante partie de la médecine, sans laquelle il n'était pas possible de connaître l'usage des parties du corps humain, ni par conséquent les causes des maladies. Cependant elle avait été entièrement abandonnée pendant plusieurs siècles, et ce n'a été que dans le seizième qu'elle a commencé à se rétablir. La dissection du corps humain a passé pour un sacrilége jusqu'à François Ier; et l'on voit une consultation que fit faire l'empereur Charles V aux théologiens de Salamanque, pour savoir si, en conscience, on pouvait disséquer un corps pour en connaître la structure. Vésal, mé-

[1] C'est cet Hérophile qui, selon Tertullien, pour connaître les hommes, en disséqua un très-grand nombre.

decin flamand, mort en 1504, est le premier qui ait débrouillé ce qu'on appelle *anatomie*.

Depuis ce temps-là, l'anatomie a fait de grands progrès, et s'est beaucoup perfectionnée. Les Bartolin, les Malpighi, les Duverney, les Winslow, et beaucoup d'autres, se sont rendus illustres dans cette science, et ont beaucoup contribué à la faire parvenir au point de perfection où elle est arrivée.

Une des découvertes qui ont fait le plus d'honneur aux modernes, est celle de la circulation du sang. On appelle ainsi le mouvement par lequel le sang, plusieurs fois dans un jour, est porté du cœur dans toutes les parties du corps par le moyen des artères, et retourne de ces mêmes parties au cœur par le moyen des veines. On dit qu'Harvey, célèbre docteur d'Angleterre, est le premier qui a découvert la circulation du sang[1], qui est maintenant reconnue par tous les médecins. Cette gloire lui est pourtant disputée; et l'on prétend même qu'Hippocrate, Aristote et Platon en ont eu connaissance. Cela peut être : mais ils en ont fait si peu d'usage, que c'est presque comme s'ils l'avaient ignorée; et il en faut dire autant de plusieurs autres matières de physique.

[1] En 1628.

LIVRE VINGT-NEUVIÈME.

DES MATHÉMATIQUES.

Les mathématiques tiennent le premier lieu entre les sciences, parce que ce sont les seules qui sont fondées sur des démonstrations infaillibles. Et c'est sans doute ce qui leur a fait donner ce nom ; car *mathesis*, en grec, signifie *science*.

Je ne considérerai particulièrement ici que la géométrie et l'astronomie, qui tiennent le premier rang parmi les connaissances mathématiques, en y joignant quelques autres parties qui y ont un rapport essentiel.

Je dois avouer, à ma confusion, que les matières que je vais traiter me sont absolument inconnues, si l'on en excepte ce qui s'y trouve d'historique. Mais, par un privilége que je me suis attribué, et dont il me semble que le public ne m'a point su mauvais gré, je suis en possession de profiter des richesses d'autrui. Quels trésors n'ai-je point ici trouvés dans les Mémoires de l'Académie des Sciences ! Si j'avais pu y puiser tout ce que j'ai dit sur des matières si sublimes et si abstraites, je marcherais à pas sûr.



CHAPITRE PREMIER.

DE LA GÉOMÉTRIE, ETC.

Le mot de *géométrie* signifie à la lettre *l'a* *mesurer la terre*. On prétend que les Égyptiens en les inventeurs, et que les inondations du Nil en f l'occasion; car, ce fleuve enlevant chaque année t les bornes des héritages, et ôtant aux uns pour d aux autres, les Égyptiens furent contraints de me souvent leurs campagnes, et de s'en faire une mé et un art qui fut l'origine et le commencement géométrie. Cette raison peut avoir donné lieu aux] tiens de cultiver la géométrie avec plus de soin; l'origine, sans doute, en remonte plus haut.

Quoi qu'il en soit, elle passa de l'Égypte da Grèce; et l'on croit que ce fut Thalès de Milet qu retour de ses voyages, l'y apporta. Pythagore l aussi beaucoup en honneur; et il n'admettait sonne à ses leçons qui ne fût instruit des princip géométrie.

On peut envisager la géométrie sous deux f ou comme une science spéculative, ou comm science pratique.

La géométrie, comme science spéculative, con la figure et l'étendue des corps selon les trois di sions, longueur, largeur et profondeur, qui comp trois espèces d'étendue, la ligne, la surface, et l lides ou le corps solide. Ainsi elle compare les rentes lignes les unes avec les autres, et en déter

l'égalité ou l'inégalité : elle montre même de combien l'une est plus grande que l'autre. Elle fait la même chose pour les surfaces. Elle démontre, par exemple, qu'un triangle est la moitié d'un parallélogramme de même base et de même hauteur; que deux cercles sont entre eux comme les carrés de leurs diamètres, c'est-à-dire que, si l'un est trois fois plus grand que celui de l'autre, le premier cercle contiendra neuf fois plus d'espace. Enfin, elle fait encore les mêmes considérations sur les solidités ou masses des corps : elle fait voir qu'une pyramide est le tiers d'un prisme de même base et de même hauteur; qu'une sphère ou un globe est les deux tiers du cylindre circonscrit, c'est-à-dire, qui a même hauteur et même largeur que le globe; que les globes sont entre eux comme les cubes de leurs diamètres. Si, par exemple, le diamètre d'un globe est quatre fois plus grand que celui d'un autre, ce premier globe a soixante-quatre fois plus de masse que le second. Ainsi, s'ils sont de même matière, il pesera soixante-quatre fois plus que l'autre, parce que soixante-quatre est le cube de quatre.

La géométrie pratique, appuyée sur la théorie de la spéculative, s'applique uniquement à mesurer les trois espèces d'étendue, lignes, surfaces et solides. Elle nous apprend, par exemple, comment il faut mesurer la distance de deux objets, la hauteur d'une tour, l'étendue d'un terrain; comment on divise une surface en autant de parties que l'on voudra, dont l'une soit double, triple, quadruple, etc., d'une autre. Elle nous enseigne le jaugeage des vaisseaux, et la manière de trouver la capacité de tous les autres vases dont on se sert pour renfermer les liquides et les solides. Non-

seulement elle mesure les objets différents posés sur la surface de la terre, mais elle mesure le globe de la terre en déterminant la grandeur de sa circonférence et la longueur de son diamètre. Elle s'élève jusqu'à faire connaître la distance de la lune à la terre; elle ose même mesurer celle du soleil, et sa grandeur par rapport au globe terrestre.

Les philosophes les plus illustres donnèrent une application particulière à l'étude de cette science : Anaxagore, Platon, Aristote, Architas, Eudoxe et beaucoup d'autres, dont je ne citerai ici que les plus connus, et ceux dont on a quelques ouvrages.

Euclide. Il en sera parlé dans la suite. Av. J. C. 300.

Aristée l'ancien. Il paraît qu'il était contemporain d'Euclide. Il avait fait cinq livres des *Lieux solides*, c'est-à-dire, selon l'explication de Pappus, des trois sections coniques.

Apollonius *Pergæus*, ainsi nommé d'une ville de Pamphylie, et qui vivait sous Ptolémée Évergète, avait ramassé sur les sections coniques tout ce que les plus habiles géomètres avaient écrit avant lui sur cette matière, et en avait fait huit livres, qui parvinrent entiers jusqu'au temps de Pappus d'Alexandrie, lequel composa une espèce d'introduction à cet ouvrage. Depuis, les quatre derniers livres d'Apollonius ont péri; mais, en 1658, le fameux Jean-Alphonse Borelli, passant par Florence, trouva dans la bibliothèque de Médicis un manuscrit arabe avec cette inscription latine : *Apollonii Pergæi Conicorum libri octo*. On les fit traduire en latin. Av. J. C. 250.

Archimède. J'en parlerai bientôt.

Pappus d'Alexandrie florissait sous l'empereur Théodose, l'an de Jésus-Christ 395. Il avait composé

un recueil de matières géométriques en huit livres, dont le premier et une partie du second sont perdus. M. l'abbé Gallois, lorsque l'académie des Sciences prit une nouvelle forme en 1699, entreprit de travailler sur la géométrie des anciens, et principalement sur le recueil de Pappus, dont il voulait réimprimer le texte grec, et corriger la traduction latine fort défectueuse. Il est fâcheux pour les lettres que ce n'ait été qu'un projet.

Parmi les géomètres que je viens de citer, les deux plus illustres sont Euclide et Archimède, et qui ont fait le plus d'honneur à la géométrie, mais dans un degré de mérite bien différent. Euclide n'est qu'un auteur élémentaire; Archimède est un géomètre sublime, qu'admirent encore aujourd'hui ceux mêmes qui sont les plus habiles dans les nouvelles méthodes.

EUCLIDE.

Euclide le mathématicien était d'Alexandrie, où il enseigna sous Ptolémée, fils de Lagus. Il ne faut pas le confondre, comme a fait Valère Maxime, avec un autre Euclide, de Mégare, chef de la secte de philosophes appelée *mégarique*, qui vivait du temps de Socrate et de Platon, c'est-à-dire plus de quatre-vingts ans avant le mathématicien. Il paraît qu'Euclide s'est uniquement ou principalement occupé à la géométrie spéculative. Il nous a laissé un ouvrage intitulé *les Éléments de géométrie*, en quinze livres. On doute pourtant si les deux derniers sont de lui. Ses Éléments contiennent une suite de propositions qui sont la base et le fondement de toutes les autres parties des mathématiques. Son livre est regardé comme un des plus



précieux monuments qui nous soient venus des anciens par rapport aux sciences naturelles. Il avait aussi écrit sur l'optique, la catoptrique, la musique, et sur d'autres matières savantes.

On a remarqué que le fameux M. Pascal, à l'âge de douze ans, sans avoir jamais lu aucun livre de géométrie, ni connu autre chose de cette science, sinon qu'elle enseignait le moyen de faire des figures justes et de trouver les proportions qu'elles avaient entre elles, arriva, par la seule force de son génie, jusqu'à la trente-deuxième proposition du premier livre d'Euclide.

ARCHIMÈDE.

Tout le monde sait qu'Archimède était de Syracuse et proche parent du roi Hiéron. Ce que j'ai dit de lui avec assez d'étendue en parlant du siége de Syracuse par les Romains me dispense de rapporter ici son histoire. Il était, par lui-même et par son inclination naturelle, uniquement occupé de ce que la géométrie a de plus noble, de plus relevé, de plus spirituel, et il nous est resté quelques-uns des ouvrages de ce genre qu'il avait composés en grand nombre. Ce ne fut qu'à la prière du roi Hiéron, son parent, et sur ses vives sollicitations, qu'il se laissa enfin persuader de ne pas donner toujours à son art l'essor vers les choses intelligibles, de le rabaisser quelquefois sur les choses sensibles et corporelles, et de rendre ses raisonnements en quelque façon plus évidents et plus palpables au commun des hommes en les mêlant par l'expérience avec les choses d'usage. On a vu, dans le siége de Syracuse par les Romains, quels services il rendit à sa

Plut. in Marcel. p. 305.

patrie, et combien d'étonnantes machines sortirent de ses mains industrieuses. Cependant il n'en faisait aucun cas, et les regardait comme un jeu et un amusement en comparaison de ces hautes spéculations et de ces sublimes raisonnements qui satisfaisaient tout autrement son penchant et son goût pour la vérité. Le public n'est jamais plus obligé aux grands géomètres que quand ils descendent à ces pratiques en sa faveur : c'est un sacrifice qui leur coûte beaucoup, parce qu'il les arrache à un plaisir auquel ils sont infiniment sensibles, mais auquel ils se croient obligés, comme ils le sont en effet, pour l'honneur de la géométrie même, de préférer l'utilité publique.

Diog. Laert. in Arch. Plut. in Marcel. p. 305.

Eudoxe et Architas furent les premiers qui inventèrent cette espèce de mécanique et la mirent en pratique, pour varier et pour égayer la géométrie par cette sorte d'agrément, et pour donner par des expériences sensibles et instrumentales la preuve de quelques problèmes qui ne paraissaient pas susceptibles de démonstration par le raisonnement et par la pratique : ce sont les paroles mêmes de Plutarque. Il cite ici en particulier le problème des deux moyennes proportionnelles pour parvenir à la duplication du cube, qui n'a jamais pu être résolu géométriquement que par M. Descartes. Plutarque ajoute que Platon leur sut mauvais gré d'en avoir usé ainsi, et leur reprocha d'avoir corrompu l'excellence de la géométrie en la faisant passer, comme une vile esclave, des objets spirituels aux choses sensibles, et en l'obligeant à employer la matière qui demande le travail de la main et qui est l'objet d'un métier servile et bas, et que depuis ce temps-là cette mécanique fut séparée de la géométrie comme indigne

d'elle. Cette délicatesse est singulière, et aurait privé la société humaine d'un grand nombre de secours, et la géométrie de l'unique endroit qui puisse la rendre recommandable au genre humain; puisque, si on ne la ramenait pas aux choses sensibles et usuelles, elle ne servirait plus qu'aux délices d'un très-petit nombre de contemplatifs.

Les deux célèbres géomètres que j'ai tirés de la foule, Euclide et Archimède, généralement estimés par les savants, quoique dans un degré différent, montrent jusqu'où les anciens avaient porté la connaissance de la géométrie. Mais il faut avouer qu'elle a pris tout un autre essor, et changé presque entièrement de face dans le dernier siècle, par le nouveau système des infiniment petits, ou du calcul différentiel, auquel sans doute l'application particulière qu'on avait donnée jusque-là à cette étude, et les heureuses découvertes qui s'y étaient faites, avaient préparé les voies. Il y a un ordre qui règle nos progrès. Chaque connaissance ne se développe qu'après qu'un certain nombre de connaissances précédentes se sont développées : et quand son tour pour éclore est venu, elle jette une lumière qui attire tous les yeux. Le terme était arrivé où la géométrie devait enfanter le calcul de l'infini. M. Newton trouva le premier ce merveilleux calcul : M. Leïbnitz le publia le premier. Tous les grands géomètres entrèrent avec ardeur dans les routes qui venaient d'être ouvertes, et y marchèrent à pas de géant. A mesure que l'audace de manier l'infini croissait, la géométrie reculait de plus en plus ses anciennes limites. L'infini éleva tout à une sublimité, et en même temps amena tout à une facilité dont on n'eût pas osé auparavant concevoir l'espérance.

Et c'est là l'époque d'une révolution presque totale arrivée dans la géométrie.

J'ai dit que M. Newton trouva le premier ce merveilleux calcul, et que M. Leïbnitz le publia le premier. Effectivement, en 1684, celui-ci donna dans les actes de Leipsick les règles du calcul différentiel, mais il en cacha les démonstrations. Les illustres frères Bernoulli les trouvèrent, quoique fort difficiles à découvrir, et s'exercèrent dans ce calcul avec un succès surprenant. Les solutions les plus élevées, les plus hardies, et les plus inespérées naissaient sous leurs pas. En 1687, parut l'admirable livre de M. Newton, *des Principes mathématiques de la philosophie naturelle*, qui était presque entièrement fondé sur ce même calcul; et il eut la modestie de ne point réclamer contre les règles de M. Leïbnitz. On crut communément qu'ils avaient tous deux, chacun de leur côté, trouvé ce nouveau système par la conformité de leurs grandes lumières. Il s'éleva dans la suite à ce sujet une dispute qui fut poussée assez vivement de part et d'autre par leurs partisans. On ne peut pas disputer à M. Newton la gloire d'avoir été l'inventeur du nouveau système; mais on ne doit pas attacher à M. Leïbnitz la note infamante de plagiaire, ni le couvrir de la honte d'un vol nié avec une hardiesse et une impudence bien éloignées du caractère d'un si grand homme.

Dans les premières années, la géométrie des infiniment petits n'était encore qu'une espèce de mystère. Souvent on donnait dans les journaux les solutions, sans laisser paraître la méthode qui les avait produites; et lors même qu'on la découvrait, ce n'étaient que quelques faibles rayons de cette science qui s'échappaient,



et les nuages se refermaient aussitôt. Le public, ou, pour mieux dire, le petit nombre de ceux qui aspiraient à la haute géométrie, étaient frappés d'une admiration inutile qui ne les éclairait point; et l'on trouvait moyen de s'attirer leurs applaudissements en retenant l'instruction dont on aurait dû les payer. M. de L'Hopital, ce génie sublime, qui a fait tant d'honneur à la géométrie et à la France, résolut de communiquer sans réserve les trésors cachés de la nouvelle géométrie; et il le fit dans le fameux livre de l'*Analyse des infiniment petits*, qu'il publia en 1696. Là furent dévoilés tous les secrets de l'infini géométrique, et de l'infini de l'infini; en un mot, de tous ces différents ordres d'infinis, qui s'élèvent les uns au-dessus des autres, et forment l'édifice le plus étonnant et le plus hardi que l'esprit humain ait jamais osé imaginer. C'est ainsi que se perfectionnent les sciences.

Comme, en parlant de la géométrie, je marche dans un pays dont les routes me sont absolument inconnues, je n'ai presque fait autre chose, en traitant cette matière, que copier et abréger ce que j'en ai trouvé dans les Mémoires de l'Académie des Sciences; mais j'ai cru devoir y ajouter le témoignage avantageux que M. de L'Hopital, dont je viens de parler, rend en peu de lignes à M. Leïbnitz au sujet de l'invention du calcul de l'infini, dans la préface de l'Analyse des infiniment petits. « Son calcul, dit-il, l'a mené dans des pays jus« qu'ici inconnus, et il y a fait des découvertes qui « font l'étonnement des plus habiles mathématiciens de « l'Europe. »

Je joins ici un autre endroit de la même préface, mais plus long, qui me paraît un modèle de la manière

sage et modérée dont on doit penser et parler des grands hommes de l'antiquité, lors même qu'on leur préfère les modernes.

« Ce que nous avons des anciens sur ces matières, « principalement d'Archimède, est assurément digne « d'admiration : mais, outre qu'ils n'ont touché qu'à « fort peu de courbes, qu'ils n'y ont même touché que « légèrement, ce ne sont presque partout que proposi- « tions particulières et sans ordre, qui ne font aperce- « voir aucune méthode régulière et suivie. Ce n'est pas « cependant qu'on leur en puisse faire un reproche « légitime. Il ont eu besoin d'une extrême force de « génie pour percer à travers tant d'obscurités, et pour « entrer les premiers dans des pays entièrement in- « connus. S'ils n'ont pas été loin, s'ils ont marché par « de longs circuits, du moins ils ne se sont point égarés : « et plus les chemins qu'ils ont tenus étaient difficiles « et épineux, plus ils sont admirables de ne s'y être pas « perdus. En un mot, il ne paraît pas que les anciens « en aient pu faire davantage pour leur temps. Ils ont « fait ce que nos bons esprits auraient fait en leur « place; et s'ils étaient à la nôtre, il est à croire qu'ils « auraient les mêmes vues que nous...

« Ainsi, il n'est pas surprenant que les anciens n'aient « pas été plus loin; mais on ne saurait assez s'étonner « que de grands hommes, et sans doute d'aussi grands « hommes que les anciens, en soient si long-temps de- « meurés là, et que, par une admiration presque su- « perstitieuse pour leurs ouvrages, ils se soient conten- « tés de les lire et de les commenter, sans se permettre « d'autre usage de leurs lumières que ce qu'ils en fallait « pour les suivre, sans oser commettre le crime de



« penser quelquefois par eux-mêmes, et de porter leur « vue au-delà de ce que les anciens avaient découvert. « De cette manière, bien des gens travaillaient ; ils « écrivaient ; les livres se multipliaient : et cependant « rien n'avançait. Tous les travaux de plusieurs siècles « n'ont abouti qu'à remplir le monde de respectueux « commentaires et de traductions répétées d'origi- « naux souvent assez méprisables. Tel fut l'état des ma- « thématiques, et surtout de la philosophie jusqu'à « M. Descartes. »

Je reviens à mon sujet. On est quelquefois tenté de regarder comme assez mal employé un temps que des personnes d'esprit mettent à des études abstraites, dont on ne voit aucune utilité présente, et qui ne paraissent propres qu'à satisfaire une vaine curiosité. Ce n'est pas faire usage de sa raison que de penser ainsi, parce qu'on se constitue juge de choses qu'on ne connaît point, et qu'on n'est pas en état de connaître.

Il est vrai que toutes les spéculations de géométrie pure ou d'algèbre ne s'appliquent pas à des choses utiles, mais elles conduisent ou tiennent à celles qui s'y appliquent. D'ailleurs, telle spéculation géométrique qui ne s'appliquait d'abord à rien d'utile, vient à s'y appliquer dans la suite. Quand les plus grands géomètres du dix-septième siècle se mirent à étudier une nouvelle courbe qu'ils appelèrent la cycloïde, ce ne fut qu'une pure spéculation, où ils s'engagèrent par la seule vanité de découvrir à l'envi les uns des autres des théorèmes difficiles. Ils ne prétendaient pas eux-mêmes travailler pour le bien public. Cependant il s'est trouvé, en approfondissant la nature de la *cycloïde*, qu'elle était destinée à donner aux pendules toute la



perfection possible, et à porter la mesure du temps jusqu'à sa dernière précision.

Indépendamment des secours que toutes les parties des mathématiques peuvent tirer de la géométrie, l'étude de cette science est d'une utilité infinie pour l'usage de la vie. Il est toujours utile de penser et de raisonner juste : et l'on a eu raison de dire qu'il n'y a point de meilleure logique pratique que la géométrie. Quand les nombres et les lignes ne conduiraient absolument à rien, ce seraient toujours les seules connaissances certaines qui aient été accordées à nos lumières naturelles, et elles serviraient à donner plus sûrement à notre raison la première habitude et le premier pli du vrai. Elles nous apprendraient à opérer sur les vérités, à en prendre le fil souvent très-délié et presque imperceptible, à le suivre aussi loin qu'il peut s'étendre : enfin elles nous rendraient le vrai si familier, que nous pourrions, en d'autres rencontres, le reconnaître au premier coup-d'œil, et presque par instinct.

L'esprit géométrique n'est pas si attaché à la géométrie, qu'il n'en puisse être tiré et transporté à d'autres connaissances. Un ouvrage de morale, de politique, de critique, d'éloquence même, en sera plus beau, toutes choses d'ailleurs égales, s'il est fait de main de géomètre. L'ordre, la netteté, la précision, l'exactitude qui règnent dans les bons livres depuis un certain temps, pourraient bien avoir leur première source dans cet esprit géométrique qui se répand plus que jamais, et qui, en quelque façon, se communique de proche en proche à ceux mêmes qui ne connaissent pas la géométrie. Quelquefois un grand homme donne le ton à tout un siècle; et celui à qui l'on pourrait le plus



légitimement accorder la gloire d'avoir établi un nouvel art de raisonner était un excellent géomètre.

De l'arithmétique et de l'algèbre.

L'arithmétique fait partie des mathématiques. C'est une science qui apprend à faire toutes sortes d'opérations sur les nombres, et qui en démontre les propriétés. Elle est nécessaire pour plusieurs opérations de la géométrie, et doit par conséquent la précéder. On prétend que les Grecs l'ont reçue des Phéniciens.

Ceux des anciens qui ont traité de l'arithmétique avec le plus d'exactitude, sont Euclide, Nicomaque, Diophante d'Alexandrie, et Théon de Smyrne.

Il était difficile que ni les Grecs ni les Romains réussissent beaucoup dans l'arithmétique, n'employant pour nombres les uns et les autres que les lettres alphabétiques, dont la multiplication, dans les grands calculs, cause nécessairement beaucoup d'embarras. Les chiffres arabes dont nous usons, qui n'ont pas plus de quatre cents ans d'antiquité, sont infiniment plus commodes, et ont beaucoup contribué à la perfection de l'arithmétique.

L'algèbre est une partie des mathématiques qui fait sur la grandeur en général, exprimée par les lettres de l'alphabet, toutes les mêmes opérations que l'arithmétique fait sur les nombres. Les caractères qu'elle emploie ne signifiant rien par eux-mêmes, peuvent désigner toutes sortes de grandeurs, ce qui est un des principaux avantages de cette science. Outre ces caractères, elle se sert encore de certains signes qui abrègent infiniment ses opérations, et les rendent beaucoup plus

claires. On peut, par le moyen de l'algèbre, résoudre la plupart des problèmes de mathématiques, pourvu qu'ils soient de nature à pouvoir être résolus. Elle n'était point entièrement inconnue aux anciens. On croit que Platon en fut l'inventeur. Théon, dans son traité sur l'Arithmétique, lui donne le nom d'*analyse*.

Il n'y a point d'habiles mathématiciens qui ne sachent beaucoup d'algèbre, ou du moins assez pour l'usage indispensable; mais cette science, poussée au-delà de cet usage ordinaire, est si épineuse, si compliquée de difficultés, si embarrassée de calculs immenses, et, pour tout dire, si affreuse, que très-peu de gens ont un courage assez héroïque pour s'aller jeter dans ces abîmes profonds et ténébreux. On est plus flatté de certaines théories brillantes, où la finesse de l'esprit semble avoir plus de part que la dureté du travail. Cependant la haute géométrie est devenue inséparable de l'algèbre. M. Rolle, parmi nous, a poussé aussi loin qu'il était possible cette connaissance, pour laquelle il avait un penchant et comme un instinct naturel, qui lui fit dévorer, non-seulement avec patience mais avec joie, toute l'âpreté, et je dirais presque toute l'horreur de cette étude.

Je n'entre point, sur l'arithmétique, ni sur l'algèbre, dans un détail qui est fort au-dessus de mes forces, et qui ne serait ni agréable ni utile à mes lecteurs.

L'usage s'établit, depuis quelques années, dans l'université de Paris, d'expliquer dans les classes de philosophie les éléments de ces sciences, pour servir d'introduction à la physique. Cette dernière partie de la philosophie, daus l'état où elle se trouve aujourd'hui, est presque une énigme pour ceux qui n'ont pas au moins une



teinture des principes des mathématiques. Aussi les habiles maîtres ont senti qu'il fallait commencer p si l'on voulait y faire quelques progrès. Outre l'a tage qui résulte de l'étude des mathématiques en f de la physique, ceux qui les enseignent dans classes trouvent que les jeunes gens qui s'y appli y acquièrent une précision et une justesse qu'ils tent dans toutes les autres sciences. Ces deux con rations suffisent pour faire connaître l'obligatio l'on a aux professeurs qui les premiers ont intr cet usage, devenu presque général aujourd'hui l'université.

M. Rivard, professeur de philosophie au collé Beauvais, a composé sur cette matière un trait renferme les éléments d'arithmétique, d'algèbre géométrie, où l'on dit que tout est exposé avec l'ét nécessaire et avec toute l'exactitude et la clarté po Il vient d'en paraître une troisième édition ave additions considérables.

De la mécanique.

La mécanique est une science qui enseigne la r des forces mouvantes, l'art de faire le dessin de t sortes de machines, et d'enlever toutes sortes de par le moyen des leviers, coins, poulies, mo vis, etc. Quand on ne regarde les mécaniques q côté de la pratique, plusieurs personnes en for d'estime, parce qu'elles paraissent être le partag ouvriers, et ne demander que des mains, et n l'intelligence : mais on n'en juge pas ainsi, qua les considère du côté de la théorie, qui peut oc

les esprits les plus élevés. D'ailleurs, c'est la science des gens habiles qui dirige la main des ouvriers, et qui perfectionne leurs inventions. Une légère idée souvent, donnée même par des ignorants, et née comme par hasard, est ensuite portée par degrés à une souveraine perfection par ceux qui ont une profonde connaissance de la géométrie et de la mécanique : c'est ce qui est arrivé par rapport aux lunettes d'approche, qui doivent leur naissance au fils d'un ouvrier hollandais qui faisait des lunettes à porter sur le nez. Tenant d'une main un verre convexe, et de l'autre un verre concave, et les ayant approchés de ses yeux sans dessein, il s'aperçut qu'il voyait des objets éloignés plus grands et plus distinctement qu'il ne les voyait auparavant à la vue simple. Gálilée, Képler, Descartes, par les règles de la dioptrique, poussèrent fort loin cette invention, brute et grossière dans ses commencements; et l'on a depuis encore enchéri beaucoup sur eux.

Les auteurs les plus célèbres de l'antiquité qui ont écrit sur les mécaniques sont, Architas de Tarente, Aristote, Ænéas, son contemporain, de qui nous avons des Tactiques, où il est parlé des machines de guerre, ouvrage que Cinéas, attaché à Pyrrhus, avait abrégé; Archimède surtout, dont nous avons déja parlé; Athénée, qui dédia son livre sur les machines à Marcellus, connu par la prise de Syracuse; enfin Héron d'Alexandrie, dont on a plusieurs traités.

Entre les ouvrages de mécanique qui nous restent des anciens, il n'y a que ceux d'Archimède où les principes de cette science soient traités à fond : mais il s'y trouve souvent beaucoup d'obscurité. Le siége de Syracuse fit voir jusqu'où il avait porté l'habileté dans les

mécaniques. Il n'est pas étonnant que les modernes, après toutes les découvertes qui se sont faites dans le dernier siècle sur ce qui regarde la physique, aient porté cette science beaucoup plus loin que n'ont fait les anciens. Les machines d'Archimède ont néanmoins de quoi étonner les plus habiles mécaniciens de notre temps.

Si l'on voulait faire voir en particulier toutes les utilités de la mécanique, il faudrait faire la description de toutes les machines dont on s'est servi en différentes occasions et en différents temps, soit dans la guerre ou dans la paix, et dont on se sert encore à présent, tant pour la nécessité que pour le divertissement. C'est sur les principes de cette science que sont fondées toutes les constructions des moulins à eau et à vent pour différents usages; la plupart des machines qui servent à la guerre, et dans l'attaque et la défense des places; celles qui sont employées en grand nombre dans la construction des édifices, pour élever des fardeaux; tout ce qui regarde l'élévation des eaux par des pompes, des chapelets, des roues, des vis inclinées, des tuyaux en spirale; en un mot, une infinité d'ouvrages très-utiles et très-curieux, dont on est redevable à la mécanique.

De la statique.

La statique est une science qui fait partie des mathématiques mixtes. Elle considère les corps solides en tant que pesants. Elle donne des règles pour les mouvoir et pour les mettre en équilibre.

Le grand principe de cette science, c'est que, quand

deux corps inégaux ont des masses qui sont en raison réciproque de leurs vitesses, c'est-à-dire quand la masse de l'un contient celle de l'autre autant que la vitesse du second contient celle du premier, ils ont des quantités de mouvements ou des forces égales. De ce principe il suit qu'avec un très-petit corps on peut en mouvoir un beaucoup plus grand; ou, ce qui est la même chose, qu'avec telle force qu'on voudra supposer on peut remuer quelque fardeau que ce soit. Pour cela, il n'y a qu'à augmenter la vitesse de la force mouvante à proportion de ce que le fardeau a plus de masse.

Cela se voit sensiblement dans le levier, auquel on rapporte presque toutes les machines de mécanique. Le point sur lequel il est appuyé s'appelle *point fixe*, ou *point d'appui*. L'étendue qui est depuis ce point jusqu'à une des extrémités, s'appelle *distance du point d'appui*, ou *rayon*. Les corps qui sont appliqués aux deux extrémités de ce levier, de façon qu'ils agissent l'un contre l'autre, sont nommés *poids*. Si l'un de ces poids n'est que la moitié de l'autre, mais que son éloignement du point fixe soit le double de celui auquel il est opposé, ces deux poids seront en équilibre, parce qu'alors la vitesse du plus petit contiendra celle du plus grand de la même manière que la masse du plus grand contiendra celle du plus petit : car les vitesses sont entre elles comme les distances du point d'appui. Si on augmentait encore, dans cette hypothèse, la distance du poids qui n'est que la moitié de l'autre, alors le plus léger éleverait le plus pesant.

C'est sur ce principe que se fondait Archimède, lorsqu'il disait au roi Hiéron que si on lui donnait un point hors de la terre où il pût se placer avec ses instru-

ments, il la remuerait à son gré, et comme il lui plairaît. Et pour lui en donner une preuve, et lui montrer qu'avec une petite force on peut remuer les plus pesants fardeaux, il en fit l'expérience devant lui sur une des plus grandes galères qu'il eût, que l'on chargea le double de ce qu'elle avait coutume de l'être, et qu'il fit avancer sur terre sans peine, en remuant seulement de la main le bout d'une machine qu'il avait préparée.

L'hydrostatique considère les effets de la pesanteur dans les liquides, soit que ces liquides soient seuls, soit que ces liquides agissent sur des solides, ou réciproquement. C'est par l'hydrostatique qu'Archimède découvrit le larcin qu'un orfèvre avait fait sur la couronne du roi Hiéron, dans laquelle il avait mêlé d'autre métal avec de l'or. Il eut tant de joie d'avoir découvert ce secret, qu'il sortit du bain où il était sans prendre garde qu'il était nu; et, uniquement occupé de sa découverte, il alla en cet état dans sa maison pour en faire l'expérience, en criant par les rues : *Je l'ai trouvé! je l'ai trouvé!*

Plut. in Moral. p. 1094.

CHAPITRE II.

DE L'ASTRONOMIE.

M. DE CASSINI nous a laissé un excellent traité de l'origine et du progrès de l'astronomie, que je ne ferai ici qu'abréger.

Mémoires de l'acad. des Sciences, tom. VIII.

On ne peut pas douter que l'astronomie n'ait été inventée dès le commencement du monde. Comme il n'y a rien de plus surprenant que la régularité du mou-

vement de ces grands corps lumineux qui tournent incessamment autour de la terre, il est aisé de juger qu'une des premières curiosités des hommes a été de considérer leurs cours et d'en observer les périodes. Mais ce ne fut pas seulement la curiosité qui porta les hommes à s'appliquer aux spéculations astronomiques; on peut dire que la nécessité même les y obligea: car, si l'on n'observe les saisons, qui se distinguent par le mouvement du soleil, il est impossible de réussir dans l'agriculture; si l'on ne prévoit les temps commodes pour voyager, on ne peut pas faire le commerce; si l'on ne détermine une fois la grandeur du mois et de l'année, on ne peut ni établir d'ordre certain dans les affaires civiles, ni marquer les jours destinés à l'exercice de la religion. Ainsi l'agriculture, le commerce, la politique, et la religion même, ne pouvant se passer de l'astronomie, il est évident que les hommes ont été obligés de s'appliquer à cette science dès le commencement du monde.

Ptol. Almag. lib. 4, c. 2.

Ce que Ptolémée rapporte des observations célestes, sur lesquelles Hipparque réforma l'astronomie il y a près de deux mille ans, fait assez connaître que, dans les plus anciens temps, et même avant le déluge, cette étude était fort en usage. Et il ne faut pas s'étonner que la mémoire des observations astronomiques faites pendant le premier âge du monde ait pu se conserver, même après le déluge, si ce que Josephe rapporte est vrai, que les descendants de Seth, pour conserver à la postérité la mémoire des observations célestes qu'ils avaient faites, en gravèrent les principales sur deux colonnes, l'une de pierre, et l'autre de brique; que celle de pierre résista aux eaux du déluge, et que de

Jos. Antiq. lib. 1.



son temps même on en voyait encore des vestiges dans la Syrie.

On convient que l'astronomie fut particulièrement cultivée par les Chaldéens. La hauteur de la tour de Babel, que la vanité des hommes éleva environ cent cinquante ans après le déluge, les plaines unies et étendues de ce pays [1], des nuits où l'on respirait un air frais après les chaleurs importunes du jour, un horizon libre, un ciel pur et serein, tout engageait ces peuples à contempler la vaste étendue des cieux et les mouvements des astres. De la Chaldée l'astronomie passa en Égypte, et bientôt après elle fut portée en Phénicie, où l'on commença à en appliquer les observations spéculatives aux usages de la navigation, par où les Phéniciens devinrent en peu de temps maîtres de la mer et du commerce.

Ce qui les rendait hardis à entreprendre de longs voyages, c'est qu'ils conduisaient leurs vaisseaux par l'observation d'une des étoiles de la petite ourse, qui, étant proche de ce point qui est immobile dans le ciel, et que l'on nomme *pôle*, est la plus propre de toutes pour servir de guide dans la navigation. Les autres peuples, moins habiles dans l'astronomie, n'observaient dans leurs voyages de mer que la grande ourse. Mais, comme cette constellation est trop éloignée du pôle pour pouvoir servir à guider sûrement des vaisseaux dans de grands voyages, ils n'osaient entrer si avant en mer qu'ils perdissent les côtes de vue; et s'il arri-

[1] «Principio Assyrii, propter planitiem magnitudinemque regionum quas incolebant, quum cœlum ex omni parte patens atque apertum intuerentur, trajectiones motusque stellarum observaverunt..... Quâ in natione Chaldæi.... diuturnâ observatione siderum scientiam putantur effecisse.» (Cic. *de Divin.* lib. 1, n. 2.)

vait qu'un orage les jetât en pleine mer, ou en quelque rade inconnue, il leur était impossible de reconnaître, par l'inspection du ciel, en quel endroit du monde la tempête les avait portés.

Diog. Laert. lib. 1.

Enfin Thalès, ayant apporté de Phénicie en Grèce la science des astres, apprit aux Grecs à connaître la constellation de la petite ourse, et à s'en servir pour se conduire dans la navigation. Il leur enseigna aussi la théorie du mouvement du soleil et de la lune, par laquelle il rendit raison de l'augmentation et de la diminution des jours; il détermina le nombre des jours de l'année solaire, et non-seulement il expliqua la cause des éclipses, mais encore il montra l'art de les prédire, qu'il mit même en pratique, prédisant une éclipse, qui arriva peu de temps après. Le mérite d'un savoir alors si rare le fit passer pour l'oracle de son temps, et lui fit donner la première place entre les sept sages de la Grèce.

Plin. lib. 7, cap. 56.

Strab. lib. 1, pag. 7.

Diog. Laert. lib. 2.

Il eut pour disciple Anaximandre, à qui Pline et Diogène Laërce attribuent l'invention de la sphère, c'est-à-dire la représentation du globe terreste, ou, comme dit Strabon, des cartes géographiques. On dit qu'Anaximandre dressa aussi à Lacédémone un gnomon, par le moyen duquel il observa les équinoxes et les solstices, et qu'il détermina l'obliquité de l'écliptique plus exactement que l'on n'avait fait jusqu'alors; ce qui était nécessaire pour diviser le globe terrestre en cinq zones, et pour distinguer les climats, qui ont depuis servi aux géographes à faire connaître la situation de tous les lieux de la terre.

Sur les instructions que les Grecs avaient reçues de Thalès et d'Anaximandre, ils hasardèrent d'aller en

pleine mer, et, faisant voiles en divers pays éloignés, ils y fondèrent plusieurs colonies.

L'astronomie fut bientôt récompensée des avantages qu'elle avait procurés à la navigation : car, le commerce ayant ouvert le reste du monde aux savants de la Grèce, ils tirèrent de grandes lumières des conférences qu'ils eurent avec les prêtres d'Égypte, qui faisaient une profession particulière de la science des astres. Ils apprirent aussi beaucoup de choses des philosophes de la secte de Pythagore en Italie, qui avaient fait de si grands progrès dans cette science, qu'ils osèrent renverser les sentiments reçus de tout le monde sur l'ordre de la nature, en attribuant le repos perpétuel au soleil, et le mouvement à la terre. Arist. de cœl. lib. 2, c. 13.

Méton se distingua beaucoup à Athènes par l'application particulière qu'il donna à l'astronomie, et par l'heureux succès dont son travail fut récompensé. Il était du temps de la guerre du Péloponnèse; et lorsque les Athéniens équipèrent une flotte pour passer en Sicile, prévoyant que cette expédition aurait de funestes suites, il contrefit le fou, selon quelques-uns, pour se dispenser d'y prendre part et de partir avec les autres citoyens. C'est lui qui, pour tâcher d'accorder l'année lunaire avec celle du soleil, a inventé ce qu'on appelle *le nombre d'or*, qui est une révolution de dix-neuf ans, au bout desquels on trouvait que les lunes revenaient aux mêmes jours, et que la lune recommençait son cours avec le soleil à une heure près et quelques minutes. Plut. in Alcib. p. 199. in Nic. pag. 532. Diod. Sic. lib. 12, p. 94.

Les Grecs profitèrent encore du commerce qu'ils eurent avec les druides, qui, entre plusieurs autres choses, dit Jules César, qu'ils apprenaient à la jeu-

nesse [1], enseignaient particulièrement ce qui regarde le mouvement des astres, et la grandeur du ciel et de la terre, c'est-à-dire l'astronomie et la géographie.

L'érudition en ce genre est plus ancienne dans les Gaules qu'on ne pense. Strabon nous a conservé la mémoire d'une observation célèbre que Pythéas fit à Marseille, il y a plus de deux mille ans, touchant la proportion de l'ombre du soleil à la longueur d'un style au temps du solstice. Si l'on savait exactement les circonstances de cette observation, elle servirait à résoudre une question importante, qui est de savoir si l'obliquité de l'écliptique est sujette à quelque changement.

Strab. lib. 2, pag. 115.

Ibid.

Pythéas ne se contenta pas de faire des observations dans son pays. La passion qu'il avait pour l'astronomie et pour la géographie lui fit parcourir l'Europe depuis les colonnes d'Hercule jusqu'aux bouches du Tanaïs. Il alla fort avant vers le pôle arctique par l'Océan occidental, et il observa qu'à mesure qu'il avançait les jours s'allongeaient au solstice d'été, de sorte qu'en un certain climat il n'y avait que trois heures de nuit, et plus loin il n'y en avait plus que deux; qu'enfin à l'île de Thulé le soleil se levait presque aussitôt qu'il s'était couché, le tropique demeurant entier sur l'horizon de cette île; ce qui arrive en Islande et dans les parties septentrionales de la Norwége, comme les relations modernes nous l'apprennent. Strabon, qui était prévenu que ces climats sont inhabitables, accuse en cela Pythéas de mensonge, et blâme de crédulité Éra-

[1] « Multa præterea de sideribus atque eorum motu, de mundi ac terrarum magnitudine, de rerum natura... disputant, et juventuti transdunt. » (Cæs. *de Bell. Gall.* lib. 6.)



tosthène et Hipparque, qui, sur le rapport de Pythéas, ont dit la même chose de l'île de Thulé. Mais les relations des navigateurs modernes ayant pleinement justifié Pythéas, on peut lui donner la gloire d'avoir été le premier qui s'est avancé vers le pôle jusque dans des pays que l'on croyait inhabitables, et qui a distingué les climats par la différente longueur des jours et des nuits.

Environ le temps de Pythéas, les savants de la Grèce ayant pris goût à l'astronomie, plusieurs grands hommes d'entre eux s'y appliquèrent à l'envi. Eudoxe, après avoir été quelque temps disciple de Platon, ne fut pas satisfait de ce qui s'enseignait sur cette matière dans les écoles d'Athènes. Il alla en Égypte puiser cette science dans sa source, et, ayant obtenu une lettre de recommandation d'Agésilas, roi de Lacédémone, à Nectanébus, roi d'Égypte, il demeura seize mois avec les astronomes de ce pays-là pour profiter de leurs conférences. A son retour il composa plusieurs livres d'astronomie, et entre autres la description des constellations, qu'Aratus mit en vers quelque temps après par l'ordre d'Antigone.

Aristote, contemporain d'Eudoxe, et comme lui disciple de Platon, se servit de l'astronomie pour perfectionner la physique et la géographie. Il détermina, par les observations des astronomes, la figure et la grandeur de la terre. Il prouva qu'elle était sphéroïde par la rondeur de son ombre, qui paraît sur le disque de la lune dans les éclipses, et par l'inégalité des hauteurs méridiennes, qui sont différentes à mesure que l'on s'approche ou que l'on s'éloigne des pôles. Callisthène, qui était à la suite d'Alexandre-le-Grand, ayant eu

Arist. de cœl. lib. 2, c. 14.

occasion d'aller à Babylone, y trouva des observations astronomiques que les Babyloniens avaient faites pendant l'espace de dix-neuf cent trois années, et il les envoya à Aristote.

Après la mort d'Alexandre, les princes qui lui succédèrent dans le royaume d'Égypte prirent tant de soin d'attirer chez eux par leurs libéralités les plus célèbres astronomes, qu'Alexandrie, capitale de leur royaume, devint bientôt, pour ainsi dire, le siége de l'astronomie. Le fameux Conon y fit quantité d'observations, mais qui ne sont point venues jusqu'à nous. Aristylle et Timocharis y observèrent la déclinaison des étoiles fixes, dont la connaissance est absolument nécessaire pour la géographie et pour la navigation. Ératosthène fit dans la même ville des observations du soleil, qui lui servirent à mesurer la circonférence de la terre [1]. Hipparque, qui demeurait aussi à Alexandrie [2], fut le premier qui jeta les fondements d'une astronomie méthodique, lorsqu'à l'occasion d'une nouvelle étoile fixe qui paraissait, il fit le dénombrement de ces étoiles, afin que dans les siècles suivants on pût reconnaître s'il en paraissait encore de nouvelles. On comptait alors mille vingt-deux étoiles fixes. Non-seulement il fit la description de leur mouvement autour des pôles de l'écliptique, mais il s'appliqua encore à régler la théorie des mouvements du soleil et de la lune.

Ptol. Almag. lib. 7.

Cleomed. l. 1.

Av. J.C. 147.

Ptol. Alm. lib. 3-7.

Les Romains, qui aspiraient à l'empire du monde, prirent soin en divers temps de faire faire des descrip-

[1] J'ai fait voir, dans un mémoire spécial, qu'Ératosthène n'avait jamais mesuré la circonférence de la terre (*Mém. de l'acad. des Inscr.* t. VI). — L.

[2] Il est douteux qu'Hipparque ait fait des observations à Alexandrie. Celles qui sont reconnues comme de lui ont été faites à Rhodes. — L.



tions des principales parties de la terre, ouvrage qui supposait quelque connaissance des astres. Scipion l'Africain le jeune, pendant la guerre de Carthage, donna à Polybe des vaisseaux pour aller reconnaître les côtes d'Afrique, d'Espagne et des Gaules.

Pompée entretenait correspondance avec Posidonius, savant astronome et excellent géographe, qui entreprit de mesurer la circonférence de la terre par les observations célestes faites en divers lieux sous un même méridien [1], afin de réduire en degrés les distances, que les Romains n'avaient jusqu'alors mesurées que par stades et par milles. Plin. lib. 7, cap. 30. Cleom. l. 1.

Pour avoir la différence des climats, on observait alors en divers lieux la différence des longueurs des ombres, principalement au temps des solstices et des équinoxes. On avait dressé pour cet effet des gnomons et des obélisques en diverses parties de la terre, comme nous l'apprenons de Pline et de Vitruve, qui ont conservé à la postérité plusieurs de ces observations. Les plus grands obélisques [2] étaient en Égypte. Jules-César et Auguste en firent transporter quelques-uns à Rome, tant pour y servir d'ornement que pour y donner des mesures exactes de la proportion des ombres. Auguste fit placer dans le Champ-de-Mars un des plus grands de ces obélisques, qui avait cent onze pieds de hauteur sans le piédestal. Il y fit faire des fondements aussi profonds que l'obélisque était haut; et l'obélisque ayant été élevé sur ces fondements, il fit tracer au pied une Plin. lib. 2, c. 72, 73, 74. Vitruv. l. 9, cap. 4. Plin. lib. 36, cap. 10.

[1] Dans le mémoire déja cité, j'ai prouvé que cette mesure de la terre, attribuée à Posidonius, n'a point été faite par lui. — L.

[2] Il est douteux que les obélisques aient été des gnomons chez les Égyptiens. — L.

ligne méridienne, dont les divisions étaient faites avec des lames de cuivre enchâssées dans une aire de pierre, pour montrer l'augmentation des ombres ou leur diminution, chaque jour à midi, selon la différence des saisons. Et, pour marquer cette différence avec plus de précision, il fit mettre une boule à la pointe de cet obélisque, qui est encore présentement dans le Champ-de-Mars à Rome couché dans les terres, où il traverse les caves des maisons bâties sur ses ruines. Par la comparaison des ombres de cet obélisque avec celles que l'on observait en divers autres endroits de la terre, on avait la connaissance des latitudes, si nécessaire pour la perfection de la géographie.

Plin. lib. 3, cap. 3. Cependant Auguste faisait aussi travailler aux descriptions particulières de divers pays, et principalement à celle de l'Italie, où les distances furent marquées par milles le long des côtes et sur les grands chemins. Ibid. cap. 2. Et enfin, sous l'empire de ce prince, la description générale du monde, à laquelle les Romains avaient travaillé l'espace de deux siècles, fut achevée sur les mémoires d'Agrippa, et fut mise au milieu de Rome dans un grand portique bâti exprès.

L'itinéraire que l'on attribue à l'empereur Antonin peut passer pour l'abrégé de ce grand ouvrage; car cet itinéraire n'est en effet qu'un recueil des distances qui avaient été mesurées dans toute l'étendue de l'empire romain.

Sous le règne de ce sage empereur, l'astronomie commença à prendre une face nouvelle; car Ptolémée, qu'on peut appeler le restaurateur de cette science, profitant des lumières de ceux qui l'avaient précédé, et joignant à ses observations particulières celles d'Hip-



parque, de Timocharis et des Babyloniens, fit un corps complet de la science des astres dans un excellent livre intitulé *la grande Composition*, qui comprend la théorie et les tables du mouvement du soleil, de la lune, des autres planètes et des étoiles fixes. La géographie ne lui est pas moins redevable que l'astronomie, comme on le verra dans la suite.

Les grands ouvrages, n'étant jamais parfaits dès leur commencement, il ne faut pas s'étonner que l'on ait trouvé beaucoup de choses à réformer dans la géographie de Ptolémée. Plusieurs siècles s'écoulèrent sans que personne y mît la main. Mais les princes arabes qui conquirent les pays où l'on faisait une profession particulière de cultiver l'astronomie et la géographie, n'eurent pas plus tôt déclaré l'intention qu'ils avaient de perfectionner ces sciences, qu'il se trouva incontinent des personnes capables de contribuer à l'exécution de leur dessein. Almamon, calife de Babylone, ayant alors fait traduire de grec en arabe le livre de Ptolémée, de *la grande Composition*, que les Arabes appelèrent *Almageste*, on fit par ses ordres plusieurs observations, par lesquelles on connut que la déclinaison du soleil était plus petite d'un tiers de degré que Ptolémée n'avait enseigné, et que le mouvement des étoiles fixes n'était pas si lent qu'il l'avait cru. On mesura aussi très-exactement, par l'ordre de ce prince, une grande étendue de pays sous un même méridien, pour déterminer la grandeur d'un degré de la circonférence de la terre.

Ainsi l'astronomie et la géographie se perfectionnèrent peu à peu. Mais l'art de naviguer fit en peu de

temps un progrès bien plus considérable par le moyen de la boussole. J'en parlerai dans la suite.

Presque en même temps que la boussole commença d'être en usage, l'exemple des califes excita les princes de l'Europe à prendre soin de l'avancement de l'astronomie. L'empereur Frédéric II, ne pouvant souffrir que les chrétiens eussent moins de connaissance de cette science que les barbares, fit traduire d'arabe en latin l'Almageste de Ptolémée, d'où Jean de Sacrobosco, professeur en l'université de Paris, tira l'ouvrage qu'il fit de la Sphère, sur lequel les plus habiles mathématiciens de l'Europe ont fait des commentaires.

Calvis. ad an. 1252.

En Espagne, Alphonse, roi de Castille, fit une dépense vraiment royale pour assembler de tous côtés ce qu'il y avait de savants astronomes. Ils travaillèrent par ses ordres à la réformation de l'astronomie, et firent de nouvelles tables, qui de son nom furent appelées *alphonsines*. Ils ne réussirent pas la première fois dans l'hypothèse du mouvement des étoiles fixes, qu'ils supposèrent trop lent : mais, dans la suite, Alphonse corrigea leurs tables, qui ont été depuis augmentées et réduites en une forme plus commode par divers astronomes.

Cet ouvrage réveilla la curiosité des savants de l'Europe. Ils inventèrent aussitôt diverses sortes d'instruments pour faciliter l'observation des astres. Ils calculèrent des éphémérides, et firent des tables pour trouver en tout temps la déclinaison des planètes, laquelle, étant jointe à l'observation des hauteurs méridiennes, sert à trouver les latitudes sur la terre et sur la mer. Ils travaillèrent aussi à faciliter le calcul

des éclipses, par l'observation desquelles on trouve les longitudes.

Le fruit de ce travail des astronomes fut la découverte de plusieurs pays jusque-là inconnus. J'en parlerai ailleurs.

La France a produit aussi plusieurs hommes illustres, qui ont excellé dans l'astronomie, parce que de temps en temps elle a eu de grands princes qui ont pris soin d'exciter par des récompenses les Français à s'y appliquer. Charles V, surnommé *le Sage*, fit traduire en français quantité de livres de mathématiques. Il fonda deux chaires de mathématiques dans le collége de maître Gervais à Paris, pour faciliter à ses sujets l'étude de ces sciences. Elles fleurirent principalement dans le siècle suivant par l'établissement que le roi François I fit au collége royal de deux lecteurs pour enseigner dans la ville capitale de son royaume les mathématiques. De cette nouvelle école sortit un nombre considérable de savants, qui enrichirent le public de plusieurs ouvrages d'astronomie et de mathématiques, et qui formèrent d'illustres élèves, dont la réputation effaça presque celle de leurs maîtres.

L'Allemagne et les pays du Nord donnèrent aussi plusieurs excellents astronomes, parmi lesquels Copernic se distingua d'une manière particulière. Mais le fameux Tycho-Brahé l'emporta de beaucoup sur tous les astronomes qui l'avaient précédé. Outre la Théorie et les Tables du soleil et de la lune, et quantité de belles observations qu'il a faites, il a composé avec tant d'exactitude un nouveau catalogue des étoiles fixes, que ce seul ouvrage peut mériter à son auteur le nom

que quelques-uns lui ont donné de restaurateur de l'astronomie.

Pendant que Tycho-Brahé observait en Danemarck, plusieurs astronomes célèbres, assemblés à Rome sous l'autorité du pape Grégoire XIII, travaillèrent avec beaucoup de succès à la correction des erreurs qui s'étaient glissées insensiblement dans l'ancien calendrier par la précession des équinoxes et par l'anticipation des nouvelles lunes. Ces erreurs auraient dans la suite entièrement renversé l'ordre établi par les conciles pour la célébration des fêtes mobiles, si l'on n'avait réformé le calendrier suivant les observations modernes des mouvements du soleil et de la lune comparées avec les anciennes.

Dans le siècle passé, et dans celui où nous sommes, on a fait une infinité de nouvelles découvertes qui ont mis l'astronomie en un état incomparablement plus parfait qu'elle n'a été depuis qu'on a commencé à l'enseigner dans l'Europe. Le célèbre Galilée, ayant su profiter de l'invention des lunettes d'approche, a le premier aperçu dans le ciel des choses qui ont passé long-temps pour incroyables. On doit mettre M. Descartes au rang de ceux qui ont perfectionné l'astronomie : car le livre qu'il a composé des principes de la philosophie fait voir qu'il n'a pas moins travaillé sur la science du mouvement des astres que sur les autres parties de la physique : mais il s'est plus attaché à raisonner qu'à observer. M. Gassendi s'est appliqué davantage à la pratique de l'astronomie, et a publié quantité d'observations trè-importantes.

On peut regarder à juste titre l'établissement de

l'académie royale des Sciences comme le moyen qui a le plus contribué à mettre en honneur et à perfectionner la science des astres, par l'émulation incroyable qu'excite dans une compagnie de savants le désir d'en soutenir la réputation et de se distinguer soi-même. Le roi Louis XIV, ayant fait bâtir l'Observatoire, dont le dessin, la grandeur et la solidité sont également admirables, l'académie, pour répondre aux intentions que sa majesté avait eues dans la construction de ce superbe édifice, s'appliqua avec un soin incroyable à tout ce qui pouvait contribuer au progrès de l'astronomie. Je n'entrerai point ici dans le détail ni des importantes découvertes qui ont été le fruit de cet établissement, ni des doctes ouvrages qui sont sortis de cette savante compagnie, ni des grands hommes qui lui ont fait et qui lui font encore tant d'honneur. Leurs noms et leur habileté sont connus dans toute l'Europe, qui rend à leur mérite toute la justice qui lui est due.

On a remarqué sans doute, dans tout ce qui a été dit de l'astronomie, le rapport essentiel de cette science avec la géographie et la navigation : et c'est ici le lieu d'en parler. M. Danville, géographe du roi, avec qui je suis en liaison particulière, a bien voulu me faire part de mémoires sur la géographie, qui m'ont été d'une grande utilité.

ARTICLE PREMIER.

DE LA GÉOGRAPHIE.

§ I. *Géographes qui se sont le plus distingués dans l'antiquité.*

Les conquêtes et le commerce ont fait l'agrandissement de la géographie, et contribuent encore à sa perfection. Homère, en décrivant dans ses poëmes la guerre de Troie et les voyages d'Ulysse, a fait mention d'un grand nombre de peuples et de contrées, et des circonstances d'une infinité de lieux. Il paraît même tant de connaissances de cette espèce dans Homère, que Strabon regardait en quelque sorte ce grand poète comme le premier et le plus ancien des géographes.

Strab. lib. 1, pag. 2.

On ne saurait douter que la géographie n'ait été cultivée dès les temps les plus reculés; et, indépendamment des auteurs géographiques qui nous sont restés, on en trouve beaucoup d'autres cités dans les ouvrages que le temps a épargnés. L'art de représenter la terre ou quelque région particulière sur des tables ou cartes géographiques est même fort ancien. Anaximandre, disciple de Thalès, et qui vivait plus de cinq cents ans avant l'ère chrétienne, avait composé des ouvrages de ce genre, comme nous l'avons observé plus haut.

Laert. l. 2.

L'expédition d'Alexandre, qui poussa ses conquêtes jusqu'aux frontières de Scythie et jusque dans l'Inde, ouvrit aux Grecs la connaissance positive de plusieurs



contrées fort éloignées de leur pays. Ce conquérant avait à sa suite deux ingénieurs, Diognète et Bæton, qui étaient chargés de mesurer ses marches. Pline et Strabon nous ont conservé ces mesures; et Arrien nous a transmis le détail de la navigation de Néarque et d'Onésicrite, qui ramenèrent la flotte d'Alexandre des bouches du fleuve Indus dans celles du Tigre et de l'Euphrate.

Plin. lib. 6, cap. 17. Strab. l. 11, pag. 514. Arrian. lib. Rec. Indic.

Les Grecs, ayant soumis Tyr et Sidon, furent à portée d'être instruits en détail de tous les lieux où les Phéniciens allaient porter leur commerce maritime, qui s'était étendu jusque dans la mer Atlantique.

Les successeurs d'Alexandre dans l'Orient poussèrent leur domination et leurs connaissances plus avant encore que lui et jusqu'aux bouches du Gange.

Ptolémée Évergète étendit la sienne jusque dans l'Abyssinie, comme l'inscription du trône d'Adulis, donnée par Cosmas le solitaire, en fait foi.

Voyage par Thevenot, tome I.

Vers le même temps, Ératosthène, bibliothécaire d'Alexandrie, essaya de mesurer la terre, en comparant la distance entre Alexandrie et Syène, ville située sous le tropique du cancer, avec la différence de latitude de ces lieux qu'il concluait de l'ombre méridienne d'un gnomon élevé à Alexandrie au solstice d'été.

Les Romains étant devenus les maîtres du monde, et réunissant l'Occident avec l'Orient sous un même pouvoir, il n'est pas douteux que la géographie n'en ait dû tirer un grand avantage. On s'aperçoit aisément que la plupart des ouvrages géographiques les plus complets ont été dressés sous la domination romaine. Les grands chemins de l'empire, mesurés dans toute son étendue, pouvaient contribuer beaucoup à la per-



fection de la géographie : et les itinéraires romains, quoiqu'ils soient souvent altérés et peu corrects, sont encore d'un grand secours dans la composition de quelques cartes, et dans les recherches que la connaissance de l'ancienne géographie exige. L'*Itinéraire d'Antonin*, comme on l'appelle communément, parce qu'on présume qu'il a été dressé sous cet empereur, est aussi attribué par les savants au cosmographe Æthicus. Nous avons encore une espèce de *table* ou *mappe* oblongue que l'on nomme *théodosienne*, sur ce que l'on conjecture qu'elle peut avoir été composée vers le temps de Théodose. On donne aussi à cette table le nom de *Peutinger*, qui est celui d'un citoyen considérable de la ville d'Augsbourg en Allemagne, dans la bibliothèque duquel elle fut trouvée, et d'où elle fut envoyée au célèbre Ortélius, le premier géographe de son temps.

Quoique la géographie ne soit qu'une fort petite partie de l'Histoire naturelle de Pline, cependant il y descend souvent dans un assez grand détail. Il suit ordinairement le plan que lui fournit Pomponius Méla, auteur moins circonstancié, mais élégant.

Strabon et Ptolémée tiennent le premier rang entre tous les géographes anciens, et se le disputent entre eux. La géographie a plus d'étendue dans Ptolémée et embrasse une plus grande partie de la terre, et elle paraît également circonstanciée partout : mais c'est cette étendue même qui la rend plus suspecte, étant difficile qu'elle soit partout exacte et correcte. Strabon rapporte une bonne partie de ce qu'il écrit sur le témoignage de ses propres yeux, ayant fait exprès beaucoup de voyages pour s'en assurer par lui-même : il est fort succinct dans ce qu'il ne sait que sur le rapport



des autres. Sa géographie est ornée d'une infinité de discussions et de traits historiques. Il affecte surtout de remarquer sur chaque lieu et chaque pays les grands hommes qui en sont sortis et qui les rendent recommandables. Strabon est philosophe autant que géographe; et le bon sens, la droiture du jugement, l'exactitude et la précision, brillent partout dans son ouvrage.

Ptolémée, ayant assujetti tout le détail de sa géographie à des positions en longitude et en latitude, seule manière de parvenir à quelque chose de fixe et d'assuré, Agathodamon, son compatriote et Alexandrin comme lui, les a réduites en cartes géographiques.

C'est dans les auteurs dont on vient de parler, comme dans les sources principales, que la connaissance de l'ancienne géographie doit être puisée. Et si l'on y joint la description particulière des principales contrées de la Grèce par Pausanias, et quelques moindres ouvrages, qui consistent principalement en descriptions succinctes des rivages et côtes maritimes, entre autres, celles du Pont-Euxin par Arrien et de la mer Érythréenne, de plus, la notice des villes, compilée dans les auteurs grecs par Étienne de Byzance, on aura à peu près tout ce qui nous reste des ouvrages géographiques de l'antiquité.

Il ne faut pas douter que les anciens, que j'ai cités jusqu'ici, n'aient pensé à tirer de l'astronomie le secours qu'elle peut prêter à la géographie. Ils observaient la différence de latitude des lieux par la longueur de l'ombre méridienne au solstice d'été. Ils concluaient aussi cette différence de l'observation de la longueur des plus grands jours dans chaque lieu. On savait bien

dans l'antiquité qu'en comparant le temps de l'observation d'une éclipse de lune en des lieux situés sous différents méridiens, il en résultait une connaissance de la différence de longitude entre ces lieux.

Mais, si les anciens avaient l'intelligence de la théorie de ces diverses observations, il faut convenir que les moyens de pratique qu'ils y employaient n'étaient pas capables de les conduire à un certain degré de précision, auquel les modernes ne sont parvenus que par le moyen des grandes lunettes et par la perfection des horloges. On ne saurait s'empêcher de sentir le défaut de précision dans les observations des anciens, quand on considère que Ptolémée, tout grand cosmographe qu'il était, et quoique Alexandrin, s'est trompé d'environ un cinquième de degré dans la latitude de la ville d'Alexandrie[1], qui a été observée dans le dernier siècle par ordre du roi, et par les soins de l'académie royale des Sciences.

Mais quoiqu'il y ait lieu de juger que l'art de dresser des cartes géographiques ne fut pas porté chez les anciens, à beaucoup près, au degré de perfection où il se trouve de nos jours, et qu'on puisse penser qu'au temps même des Romains l'usage de ces cartes n'était pas aussi commun qu'il l'est à présent, un ancien monument de notre Gaule même nous apprend qu'on y formait les jeunes gens à l'étude de la géographie par

[1] Les Anciens se sont trompés sur toutes les latitudes observées, d'environ 15 minutes, c'est-à-dire du demi-diamètre solaire; parce que, comme ils ne faisaient point déduction de la pénombre, leurs gnomons leur donnaient la hauteur du limbe boréal du soleil, et non celle du centre de l'astre. Mais, toutes les latitudes étant affectées de la même erreur, un arc du méridien, compris entre deux latitudes observées, se trouvait mesuré exactement. — L.



l'inspection des cartes. Ce monument est un discours oratoire prononcé à Autun sous l'empire de Constance, et par lequel le rhéteur Eumène nous fait entendre clairement que le portique ou vestibule de l'école publique de cette ville présentait aux jeunes étudiants une image de la disposition de toutes les terres et des mers, avec le détail du cours des fleuves et de la sinuosité des rivages. *Videat in illis porticibus juventus et quotidiè spectet omnes terras, et cuncta maria, et quicquid invictissimi principes, urbium, gentium, nationum aut pietate restituunt, aut virtute devincunt aut terrore. Si quidem illic, ut ipse vidisti, credo instruendæ pueritiæ causâ, quò manifestiùs oculis discerentur, quæ difficiliùs percipiuntur auditu, omnium, cum nominibus suis, locorum situs, spatia, intervalla descripta sunt; quicquid ubique fluminum oritur et conditur; quàcumque se littorum sinus flectunt; quo vel ambitu cingit orbem, vel impetu irrumpit Oceanus.* Inter vet. panegyr.

§ II. *Terres connues des Anciens.*

Il n'est pas inutile de savoir quelle partie de la surface de la terre était connue des anciens.

Dans le côté du couchant que nous habitons, l'Océan atlantique, avec les îles Britanniques, bornait les connaissances des anciens.

Les îles Fortunées, qu'on nomme aujourd'hui *Canaries*, leur paraissaient comme au fond de l'Océan entre le midi et le couchant; et c'est la raison pour laquelle Ptolémée a compté la longitude, du méridien de ces îles :

en quoi il a été suivi par plusieurs géographes orientaux et mahométans, et même par les Français et par la plupart des modernes.

Arist. de Mundo, c. 3.

Les Grecs avaient quelque légère connaissance de l'Hibernie, la plus occidentale des îles Britanniques, avant même que les Romains eussent passé comme conquérants jusque dans la Grande-Bretagne.

L'antiquité n'avait que des notions très-imparfaites des pays du Nord jusqu'à l'Océan hyperboréen ou glacial. Quoique la Scandinavie fût connue, cependant on prenait ce pays-là, et quelques autres du même continent, pour de grandes îles.

Virg. Georg. lib. 1. Procop. de Bell. Goth. lib. 3, cap. 4. Ibid. l. 18, c. 25.

Il est difficile de décider positivement ce qu'on entendait autrefois par *ultima Thule*. Plusieurs la prennent pour l'Islande[1]; mais Procope paraît en faire une partie du continent de la Scandinavie[2].

Il est hors de doute que la connaissance que les anciens avaient de la Sarmatie et de la Scythie ne s'étendait pas, à beaucoup près, jusqu'à la mer, qui paraît aujourd'hui borner la Russie et la grande Tartarie du côté du nord et de l'orient. Les découvertes des anciens s'arrêtaient aux monts Riphées, dont la chaîne sépare actuellement la Russie d'Europe d'avec la Sibérie.

On sent même que les anciens étaient médiocrement instruits de ce qui regarde le nord de l'Asie, quand on considère que la plupart de leurs auteurs, comme Strabon, Méla, Pline, se sont imaginé que la mer Cas-

[1] La Thulé de Pythéas paraît avoir été l'Islande; mais celle de Pline et de Tacite n'est autre chose que la principale des îles de Shetland au nord des Orcades. — L.

[2] Procope a considéré tout le continent de la Scandinavie, comme ayant été compris sous le nom de Thulé; et il est à remarquer que, dans la Norwége méridionale, il existe encore un canton appelé *Thulemark*. — L.

pienne était un golfe de l'Océan hyperboréen, duquel elle sortait par un long canal.

Si l'on s'avance du côté du levant, il semble que les anciens n'ont connu du pays des Chinois que la frontière occidentale. Ptolémée paraît avoir entrevu quelque partie de la côte méridionale de la Chine, mais fort imparfaitement[1].

Strab. l. 2, pag. 121. Mel. lib. 3. Plin. lib. 6, cap. 13.

Les grandes îles de l'Asie, surtout celles du Japon, ont été inconnues aux anciens. Il n'en faut excepter que la célèbre Taprobane, dont la découverte a été une suite de l'expédition d'Alexandre dans les Indes, comme Pline nous l'apprend.

Id. cap. 22.

Reste à parler de l'extrémité méridionale de l'Afrique. Quoique plusieurs aient supposé que, dans une longue et extraordinaire navigation, on avait tourné autour de cette partie du monde, Ptolémée semble pourtant insinuer qu'elle avait échappé à la connaissance des anciens. Personne n'ignore qu'elle est presque entièrement comprise dans la zone torride, que la plupart des anciens croyaient inhabitable aux environs de la ligne équinoxiale; d'où vient que Strabon ne s'avance guère dans l'Éthiopie au-delà de Méroé.

Cependant Ptolémée, et quelques autres, ont poussé leurs connaissances le long de la côte orientale d'Afrique jusqu'au-delà de l'équateur, et jusqu'à la grande île de Madagascar, qu'ils paraissent désigner sous le nom de *Ménuthias*[2].

Arriani et Marciani Heracl. peripl.

Il était réservé aux navigations que les Portugais

[1] Il est certain que les connaissances des anciens, de ce côté, se sont arrêtées à la presqu'île de Malaca. — L.

[2] Il est fort douteux, d'après les recherches de M. Gossellin, que Ménuthias soit Madagascar. — L.

entreprirent dans le quinzième siècle pour se rendre aux Indes par mer, de découvrir la plus grande partie des côtes de l'Afrique qui bordent la mer Atlantique, et surtout le passage par le midi du cap le plus avancé de l'Afrique. Ce passage ayant été reconnu, diverses nations européennes, guidées par l'espoir d'un riche commerce, ont parcouru la mer des Indes qui baigne les côtes de l'Asie, en ont découvert toutes les îles, et ont pénétré jusqu'au Japon.

Les conquêtes et les établissements des Russes dans la partie septentrionale de l'Asie ont achevé d'agrandir nos connaissances sur cette partie du monde.

Enfin tout le monde sait que, vers la fin du quinzième siècle, un nouveau monde, situé au couchant à l'égard du nôtre, s'est montré au-delà de la mer Atlantique, et a été découvert par Christophe Colomb, sous les auspices de la couronne de Castille.

§ III. *Par où les géographes modernes l'ont emporté sur les anciens.*

Il faudrait s'aveugler soi-même et fermer les yeux à l'évidence pour ne pas reconnaître que la géographie moderne l'emporte beaucoup au-dessus de l'ancienne. On sait qu'il faut aller chercher dans le ciel les mesures de la terre, et que la géographie dépend des observations astronomiques. Or, est-il douteux que l'astronomie n'ait fait, dans les derniers temps, un progrès extraordinaire? L'invention seule des lunettes d'approche, qui est assez récente, y a contribué infiniment; et cette invention même a été, en assez peu d'années, portée à une très-grande perfection. Il n'est

donc pas étonnant que les anciens, avec tout l'esprit et toute la pénétration qu'on voudra leur supposer, n'aient pas pu parvenir au même degré de lumière, n'étant pas aidés ni soutenus des mêmes secours.

Il s'en faut bien encore que la géographie soit amenée à sa dernière perfection. Les sciences qui sont de pratique sont les moins avancées. Deux ou trois grands génies suffisent pour pousser bien loin des théories en peu de temps; mais la pratique procède avec plus de lenteur, parce qu'elle dépend d'un trop grand nombre de mains, dont la plupart même sont peu habiles. La géographie, qui demanderait un nombre infini d'opérations exactes, est imparfaite à proportion de ce nombre et de l'exactitude dont elles auraient besoin; et l'on peut compter que la description du globe terrestre, quoiqu'elle commence un peu à se rectifier, est encore fort confuse et fort peu ressemblante.

Il serait peu important de relever les fautes des cartes anciennes et ptolémaïques, où la Méditerranée est d'un bon quart plus étendue en longitude qu'elle ne l'est effectivement. Il s'agit ici des cartes modernes, qui, bien qu'elles soient ordinairement meilleures à mesure qu'elles sont plus modernes, ont encore besoin de beaucoup de corrections.

M. Sanson a toujours été regardé comme un fort bon géographe, et ses cartes ont toujours été fort estimées: cependant M. Delisle, dans les siennes, s'en est très-souvent écarté, et il ne faut pas s'imaginer que ce soit, comme on dit ordinairement, jalousie de métier. Depuis M. Sanson, la terre a bien changé; c'est-à-dire que les observations astronomiques, et plus exactes et en plus

grand nombre, ont produit de grandes réformes dans la géographie. Il en arrivera de même sans doute aux cartes de M. Delisle, et nous devons le souhaiter pour le bien du public.

La seule manière de faire de bonnes cartes de géographie serait d'avoir la position de chaque lieu, c'est-à-dire sa latitude et sa longitude, par des observations astronomiques : mais il s'en faut infiniment que l'on ait ainsi toutes les positions, et l'on ne peut presque jamais espérer de les avoir. On supplée à ce défaut par les distances itinéraires d'un lieu à un autre que l'on trouve marquées dans les auteurs; et c'est encore un grand bonheur que de les y trouver avec quelque exactitude, et sans des contradictions sensibles ou des difficultés considérables.

Aussi, lorsque nos plus habiles géographes ont voulu faire la carte des pays romains, et principalement de l'Italie, comme ils avaient fort peu d'observations astronomiques, ils se sont réglés, pour la position des lieux, sur les distances itinéraires qu'ils ont trouvées dans les livres des anciens.

On a eu depuis des positions de plusieurs lieux par des observations astronomiques. M. Delisle s'en est servi pour réformer les cartes de l'Italie et des pays voisins; et il a trouvé que non-seulement elles devenaient fort différentes de ce qu'elles étaient auparavant, mais que les lieux se remettaient entre eux assez exactement dans les distances marquées par les anciens: de sorte qu'il est à présumer qu'en les suivant au pied de la lettre, on ferait de bonnes cartes géographiques des pays qui leur ont été bien connus.



On peut être surpris de cette grande conformité des positions trouvées par nos observations astronomiques avec celles que l'on tire des distances itinéraires marquées par les anciens : car assurément des positions tirées de nos distances itinéraires s'écarteraient souvent du vrai, et beaucoup.

Mais M. Delisle remarque que les Romains avaient sur cela des avantages que nous n'avons pas. Leur goût pour l'utilité publique, et même pour la magnificence (car ils embellissaient tout ce qu'ils avaient conquis), leur avait fait faire dans toute l'Italie de grands chemins dont Rome était le centre, et qui allaient à toutes les principales villes, jusqu'aux deux mers. Il y en avait de pareils dans plusieurs provinces de l'empire; et il en subsiste encore aujourd'hui des restes admirables par leur construction et par leur solidité. Ces chemins étaient tirés en ligne droite, et ne se détournaient ni pour les montagnes ni pour les marais. On mettait à sec les marais, et on perçait les montagnes. Des pierres étaient placées de mille en mille, et portaient leur numéro. Cette rectitude des lignes, et ces divisions, en parties assez petites par rapport à la longueur totale, rendaient les mesures itinéraires fort sûres.

L'exactitude des mesures des anciens fut bien justifiée par une expérience que fit M. de Cassini. La mesure de la distance de Narbonne à Nîmes avait été comprise dans l'ouvrage de la Méridienne. Cette distance était de soixante-sept mille cinq cents toises de Paris. D'un autre côté, Strabon a donné aussi la distance de ces deux villes, et il la met de quatre-vingt-huit milles; d'où il est aisé de conclure qu'un mille ancien vaut

sept cent soixante-sept toises de Paris[1]. D'ailleurs, comme on sait que le mille était de cinq mille pieds, on trouve encore que le pied ancien était égal à onze pouces et un vingt-cinquième du pied de Paris. Il doit par conséquent être égal à l'ancien, et s'être maintenu sans changement pendant un si long espace de temps.

M. Delisle a fait voir une carte où l'Italie et la Grèce sont représentées de deux manières : l'une selon les meilleurs géographes modernes, l'autre selon les observations astronomiques pour les lieux où l'on a pu en avoir, et pour les autres, selon les mesures des anciens auteurs. On ne croirait peut-être pas combien ces deux représentations sont différentes. Dans la seconde, la Lombardie est fort accourcie du midi au septentrion, la grande Grèce augmentée, la mer qui sépare l'Italie et la Grèce rétrécie, aussi-bien que celle qui est entre l'Italie et l'Afrique, la Grèce fort diminuée.

Ces dernières remarques, qui sont toutes tirées des Mémoires de l'Académie des Sciences, allongent un peu ce petit traité, mais elles m'ont paru dignes de la curiosité du lecteur.

ARTICLE II.

De la navigation.

Je n'examinerai ici qu'un seul point, qui est le changement merveilleux qu'une expérience, qui pouvait paraître peu importante, a apporté dans la navigation, et la supériorité que nous avons acquise en ce

[1] Cette mesure est depuis long-temps démontrée inexacte, d'après la comparaison d'une infinité de données différentes. Le mille romain peut être difficilement porté au-delà de 756 à 757 toises. — L.

genre sur les anciens par un moyen qui paraissait assez peu de chose en lui-même : on voit bien que je veux parler de la boussole. On appelle ainsi une boîte où il y a une aiguille aimantée qui se tourne toujours vers les pôles, si ce n'est qu'elle souffre quelque déclinaison en divers endroits.

On sait que les anciens, qui ne conduisaient leurs vaisseaux que par l'inspection du soleil pendant le jour, et des étoiles pendant la nuit, ne pouvaient plus, quand le temps devenait gros et obscur, discerner quelle route ils tenaient ; et que par cette raison, n'osant s'avancer en pleine mer, ils étaient obligés d'en côtoyer les bords, et ne pouvaient entreprendre des voyages de long cours.

Ils connaissaient une des vertus de l'aimant, qui est d'attirer le fer. Il semble que la plus légère attention devait leur faire découvrir l'autre propriété qu'il a de se diriger vers les pôles du monde, et les conduire par conséquent à la boussole. Mais celui qui dispose de tout leur tenait les yeux fermés sur un effet qui semblait se présenter à eux de lui-même.

On ne sait point précisément ni qui est l'auteur de cette invention, ni en quel temps on a commencé de s'en aviser. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Français se servaient de l'aimant pour la navigation longtemps avant tous les autres peuples de l'Europe, comme il est facile de le justifier par les ouvrages de quelques-uns de nos anciens auteurs français [1], qui en ont parlé les premiers il y a plus de quatre cents ans. Il est vrai qu'alors cette invention était encore très-imparfaite : car ils disent qu'on ne faisait que mettre l'aiguille dans un vase plein d'eau, où, étant soutenue sur un fétu,

Mém. de M. Cassini sur l'Astron.

[1] Guyot de Provins.

elle avait la liberté de se tourner vers le nord. C'est de cette manière de boussoles que les Chinois se servent encore à présent, si l'on en croit certaines relations modernes.

Les navigateurs, voyant l'importance de cette invention, firent plusieurs observations astronomiques vers le commencement du quatorzième siècle pour s'en assurer, et vérifièrent qu'en effet une aiguille aimantée, mise en équilibre sur un pivot, se tourne d'elle-même vers le pôle, et que l'on peut se servir de cette direction de l'aiguille aimantée pour connaître les régions du monde, et pour savoir par quel *rumb* [1] de vent on doit naviguer.

On reconnut depuis, par d'autres observations, que l'aiguille aimantée ne marque pas toujours le vrai nord, mais qu'elle a un peu de déclinaison tantôt vers l'orient, tantôt vers l'occident, et même que cette déclinaison change en divers temps et en divers lieux. Mais on trouva aussi le moyen de connaître si précisément cette variation par l'observation du soleil et des étoiles, que l'on peut avec sûreté se servir de la boussole pour trouver les régions du ciel, lors même que le temps est couvert, pourvu que, peu de temps auparavant, elle ait été rectifiée par l'observation des astres.

La curiosité des savants de l'Europe commença pour-lors à se réveiller. Ils inventèrent aussitôt diverses sortes d'instruments, firent des tables et des calculs pour faciliter l'observation des étoiles.

Jamais on n'avait eu tant d'avantages pour réussir dans la navigation : aussi les pilotes en surent bien

[1] *Rumb*, terme de mer, est une ligne qui représente sur la boussole un des trente-deux vents qui servent à la conduite d'un vaisseau.

profiter. Aidés de ces secours, ils traversèrent des mers inconnues; et le succès de ces premiers voyages les anima à tenter de nouvelles découvertes. Tous les peuples de l'Europe s'y appliquèrent à l'envi. Les Français furent des premiers à signaler leur courage et leur adresse; ils occupèrent les Canaries, et ils pénétrèrent bien avant dans la Guinée. Les Portugais prirent l'île de Madère, et celles du Cap-Verd, et les Flamands découvrirent les îles des Açores.

Hist. de la conquête des Canaries, par Béthencourt.

Ces découvertes ne furent que les préludes de celle du Nouveau-Monde. Christophe Colomb, se fondant sur la connaissance qu'il avait de l'astronomie, et, à ce que l'on dit, sur les mémoires d'un pilote basque que la tempête avait jeté dans une île de l'Océan atlantique, entreprit de traverser cette mer. Il en fit la proposition à divers princes de l'Europe, dont les uns la négligèrent parce qu'ils étaient engagés dans des affaires plus pressantes, les autres la rejetèrent parce qu'ils ne comprirent ni l'importance de cette expédition, ni les raisons que Colomb apportait pour en faire connaître la possibilité. Ainsi, la gloire de la découverte du Nouveau-Monde fut laissée aux rois de Castille, qui en ont depuis tiré des richesses immenses.

Colomb savait bien, par la connaissance qu'il avait de la sphère et de la géographie, que, naviguant toujours vers l'occident à peu près sous le même parallèle, il ne pouvait manquer à la fin de trouver des terres, parce que, s'il n'en trouvait pas de nouvelles, il fallait nécessairement, la terre étant ronde comme elle est, qu'il arrivât par le plus court chemin à l'extrémité des Indes orientales.

Dans les voyages qu'il avait faits de Lisbonne à la

Fernand Colomb dans la vie de Colomb. ch. 4. Guinée, allant du septentrion vers le midi, il avait vérifié qu'un degré de la circonférence de la terre contient cinquante-six mille et deux tiers, conformément à la mesure déterminée par les astronomes d'Almamon; Chap. 6. et il avait appris dans les livres de Ptolémée qu'allant toujours à l'ouest, il n'y a pas plus de cent quatre-vingts degrés depuis les Canaries jusqu'aux premières Chap. 17. terres de l'Asie. Il partit donc des Canaries, tenant toujours l'avant de son navire à l'ouest, et sous un même parallèle : et comme il ne se fiait pas entièrement à la boussole, il eut soin d'observer toujours le soleil pendant le jour, et les étoiles fixes pendant la nuit. Cette précaution l'empêcha de s'égarer : car ceux qui ont écrit sa vie disent que les observations du ciel lui firent apercevoir à sa boussole une variation qui ne lui était pas connue, et qu'elles servirent à le redresser dans son chemin.

Chap. 22. Après deux mois de navigation il aborda aux îles Lucayes, et de là il passa à Cuba et à l'Hispaniole, appelée autrement *Saint-Domingue*, d'où il apporta de grandes richesses en Espagne. L'astronomie, qui lui avait servi à découvrir ces riches pays, lui aida aussi à s'y établir : car, dans son second voyage, sa flotte étant réduite à l'extrémité par la disette de vivres, et les habitants de la Jamaïque ayant refusé de lui en fournir, il eut l'adresse de les menacer d'obscurcir la lune un jour qu'il savait qu'une éclipse devait arriver : et comme cette éclipse arriva en effet au jour qu'il avait prédit, les barbares épouvantés lui accordèrent tout ce qu'il voulut.

Pendant que Colomb découvrit la partie méridionale du Nouveau-Monde, les Français en découvrirent

la partie septentrionale, et lui donnèrent le nom de *Nouvelle-France.*

Améric Vespuce continua les découvertes de Colomb, et il eut l'avantage de donner son nom à tout le nouveau monde, que l'on a depuis appelé *l'Amérique.* Il tira, dans ses voyages, de grands secours de l'astronomie. Vespuc. nav. prim.

D'un autre côté, les pilotes du roi de Portugal, qui jusque-là n'avaient fait que parcourir les côtes de l'Afrique, doublèrent alors le cap de Bonne-Espérance, et s'ouvrirent le chemin aux Indes orientales, où ils firent de très-grandes conquêtes.

Y a-t-il dans toute l'histoire un événement comparable à celui que je viens de rapporter, c'est-à-dire, à la découverte du Nouveau-Monde? A quoi a-t-elle tenu pendant tant de siècles? A la connaissance d'une propriété de l'aimant, facile à découvrir, et qui avait échappé néanmoins aux recherches d'un nombre infini de savants, dont la sagacité avait pénétré dans les mystères de la nature les plus obscurs et les plus profonds. Est-il possible de ne pas reconnaître ici le doigt de Dieu?

Colomb, sans une grande connaissance de l'astronomie, n'aurait jamais songé à former son entreprise, et n'aurait pu en effet y réussir : car la Providence se plaît à cacher ses merveilles sous le voile des opérations humaines. Combien est-il donc important dans un état bien policé qu'on mette en honneur et en crédit l'étude de ces sciences supérieures, qui sont capables de rendre au genre humain de si grands services, et qui réellement lui ont procuré jusqu'ici et lui procurent encore tous les jours des avantages si considérables!

Qu'on me permette de dire un mot ici de deux voyages littéraires qui font beaucoup d'honneur au roi et à toute la littérature.

Voyages au Pérou et dans le Nord entrepris par l'ordre du roi.

En 1672, M. Richer observa dans l'île de Caïenne que la courbure de la terre y était plus grande que dans la zone tempérée. On en conclut que la figure de la terre devait être celle d'un sphéroïde aplati vers les pôles, et non allongé comme on le croyait, et comme le croient encore de très-habiles astronomes : car le procès n'est pas jugé [1].

Messieurs Newton et Huyghens sont arrivés depuis, par leur théorie, à la même conclusion. C'est pour en assurer la vérité qu'en 1735, c'est-à-dire dans un temps que la France avait à soutenir une guerre qui s'est terminée si glorieusement pour elle, le roi, toujours occupé du soin de faire fleurir les sciences dans son royaume, envoya au Pérou et dans le Nord des astronomes pour déterminer avec certitude, par des observations exactes, la figure du globe terrestre. Rien n'a été épargné, soit pour fournir aux dépenses de leur voyage, soit pour leur procurer toutes les facilités qui pouvaient en avancer le succès.

On a vu, en conséquence, partir les uns pour aller s'exposer aux chaleurs brûlantes de la zone torride, et les autres courir avec la même ardeur affronter toutes les horreurs des glaces du Nord. Il y a long-temps

[1] Le procès est jugé en dernier ressort; l'hypothèse du globe allongé, avancée par Cassini, n'est plus désormais soutenable. — L.



qu'on n'a entendu parler des premiers ; mais on espère tirer de grandes lumières de leurs recherches. Ceux du Nord sont de retour depuis quelques mois. Le détail de ce qu'ils ont souffert pour donner à leurs opérations toute la perfection dont elles étaient susceptibles est à peine croyable. Il leur a fallu traverser des forêts immenses, dans lesquelles ils se sont les premiers pratiqué des routes ; escalader, pour ainsi dire, des montagnes d'une hauteur effrayante, et couvertes de bois dont ils ont été obligés de les dépouiller ; passer des torrents d'une impétuosité propre à étonner ceux qui n'en sont que les simples spectateurs, et cela dans de frêles nacelles qui n'avaient pour pilote qu'un Lapon, pour mât et pour voiles qu'un arbre avec ses branches. Que l'on joigne à cela le froid qui est excessif dans ces régions éloignées du soleil et dont ils ont éprouvé toute la violence, et la nourriture grossière à laquelle ils ont été réduits pendant un fort long-temps, on sentira quel courage il a fallu à ces infatigables observateurs pour surmonter tant de difficultés, qui semblaient rendre impossible l'exécution du projet qui leur avait été confié. La lecture qu'on vient de faire tout récemment de la relation de ce voyage à la rentrée de l'académie des Sciences a allumé dans le public un grand désir de la voir imprimée.

On est quelquefois tenté de traiter d'inutiles des observations si pénibles et si scrupuleuses, qui n'ont pour but que de déterminer la figure de la terre ; et bien des gens croiront peut-être que ceux qui les ont faites auraient pu s'épargner les peines qu'elles leur ont coûté, et qu'on aurait pu donner un objet plus légitime aux dépenses qu'on y a employées : mais c'est

qu'on ignore la liaison que des observations de cette nature ont avec la navigation, et les avantages qui en résulteront en faveur de l'astronomie. Cet événement ne servira pas peu à rehausser la gloire du règne de Louis XV.

ARTICLE III.

Réflexions sur l'astronomie.

Je ne puis terminer l'article de l'astronomie sans faire deux réflexions avec les auteurs des savants Mémoires de l'Académie des Sciences.

Première réflexion, sur les satellites de Jupiter.

On est porté assez naturellement, comme je l'ai déja observé en parlant de la géométrie, à regarder comme inutile et à mépriser ce qu'on n'entend pas. Nous avons une lune pour nous éclairer pendant les nuits : que nous importe, dit-on, que Jupiter en ait quatre? (Les lunes ou les satellites de Jupiter, c'est la même chose.) Pourquoi tant d'observations si pénibles, tant de calculs si fatigants pour connaître exactement leur cours? nous n'en serons pas mieux éclairés; et la nature, qui a mis ces petits astres hors de la portée de nos yeux, ne paraît pas les avoir faits pour nous.

En vertu d'un raisonnement si plausible, on aurait dû négliger de les observer avec le télescope, et de les étudier avec une attention particulière. Et quelle perte n'aurait-ce point été pour le public!

La méthode de déterminer les longitudes des lieux

de la terre par le moyen des éclipses des satellite
Jupiter, que l'Académie royale des Sciences a comme
la première de pratiquer, s'était trouvée si exacte, qu
jugea que par ce moyen on pourrait entreprendr
correction de toute la géographie, et faire des ca
justes pour l'usage de la navigation; ce qu'on n'a
encore pu faire, parce qu'il n'y avait eu que les écli
de lune qui eussent servi à trouver, mais avec pe
justesse, les différences des longitudes de quel
lieux éloignés. Et ces éclipses, qui n'arrivent ordi
rement qu'une ou deux fois l'année, sont bien p
rares que celles des satellites de Jupiter, qui arri
tout au moins de deux en deux jours, quoiqu'or
les puisse pas observer toutes dans le même lieu,
à cause de la différence des heures auxquelles Jup
n'est pas toujours sur l'horizon, qu'à cause du mau
temps qui nuit souvent aux observations.

Cette entreprise de travailler à la perfection d
géographie d'une manière nouvelle et plus parfaite
celle qu'on avait imaginée jusqu'à cette heure, é
conforme aux intentions de sa majesté dans l'insti
tion de son Académie des Sciences, elle ordonna qu
choisît des personnes capables de l'exécuter en di
lieux, suivant les instructions qui leur seraient donn
et qu'on prît les occasions propres pour les envoye
des pays éloignés. L'histoire de ces voyages est
crite exactement dans les Mémoires de l'Académie
Sciences; et c'est, ce me semble, un des événem
du règne de Louis XIV qui lui fera le plus d'hon
dans les siècles à venir.

Après que sa majesté eut été informée des obse
tions que messieurs de l'Académie des Sciences ava

faites par son ordre en divers lieux hors du royaume, elle leur ordonna de s'appliquer à donner une carte de toute la France, avec la plus grande exactitude qu'il serait possible. Cette entreprise avait été tentée plusieurs fois, et n'avait pu réussir, faute des moyens que l'on a aujourd'hui, qui sont les horloges à pendule et les grandes lunettes dont on se sert pour découvrir les éclipses des satellites de Jupiter, qui est la voie la plus sûre pour déterminer la différence des méridiens.

N'y eût-il dans toute l'astronomie d'autre utilité que celle qui se tire des satellites de Jupiter, elle justifierait suffisamment ces calculs immenses, ces observations si assidues et si scrupuleuses, ce grand appareil d'instruments travaillés avec tant de soin, ce bâtiment superbe uniquement élevé pour l'usage de cette science. Pour peu qu'on entende les principes de la géographie et de la navigation, on sait que, depuis que ces quatre lunes de Jupiter sont connues, elles ont été plus utiles par rapport à ces sciences que notre lune même; qu'elles servent et serviront toujours à faire des cartes marines infiniment plus justes que les anciennes, et qui sauveront apparemment la vie à une infinité de navigateurs.

Seconde réflexion, sur l'étonnant spectacle que nous présente l'astronomie.

Quand l'astronomie ne serait pas aussi absolument nécessaire qu'elle l'est pour la géographie et pour la navigation, elle serait infiniment digne de la curiosité de tous les esprits, par le grand et le superbe spectacle qu'elle leur présente. Pour en donner quelque idée, je ne ferai que rapporter simplement ce que les observa-



tions des astronomes nous ont appris de l'immense volume de quelques-uns de ces grands globes qui roulent sur nos têtes.

On divise les astres en planètes et en étoiles fixes.

Les planètes (ce mot grec signifie *errantes*) sont ainsi appelées parce qu'elles ne sont pas toujours également éloignées entre elles, ni par rapport aux étoiles fixes; au lieu que celles-ci gardent toujours la même distance les unes à l'égard des autres. Les planètes n'ont par elles-mêmes aucune lumière, et ne sont visibles que par la réflexion de celle du soleil. Les astronomes ont observé qu'elles avaient un mouvement propre, outre celui qui leur était commun avec le reste du ciel. Ils ont supputé ce mouvement; et, par le temps que chaque planète employait à une révolution, ils en ont conclu avec raison son élévation et sa distance.

La lune est de toutes les planètes la plus proche de la terre; elle est à peu près soixante fois [1] plus petite qu'elle.

Le soleil n'est point un corps de la même espèce que la terre, ni que les autres planètes, et solide comme elles. C'est un vaste océan de lumière, dont le bouillonnement est perpétuel, et l'effusion continuellement prodiguée. C'est la source de toute cette lumière que les planètes ne font que se renvoyer les unes aux autres après l'avoir reçue de lui.

La terre est un million [2] de fois plus petite que le globe du soleil, et d'elle jusqu'au soleil il y a trente-trois millions de lieues. Depuis tant de siècles, il n'a diminué en rien. Son diamètre est aujourd'hui égal

[1] Seulement quarante-neuf fois. — L.

[2] Un million trois cent vingt-huit fois. — L.

aux plus anciennes observations, et sa lumière aussi vive et aussi abondante qu'au premier jour.

Jupiter est cinq fois plus éloigné du soleil que nous, c'est-à-dire qu'il en est à cent soixante-cinq millions de lieues. Il tourne sur lui-même en dix heures.

Saturne tourne en trente ans autour du soleil. Il en est deux fois plus éloigné que Jupiter, et par conséquent dix fois plus que nous, c'est-à-dire de trois cent trente millions de lieues.

Les étoiles fixes sont, par rapport à la terre, dans un éloignement que l'esprit humain ne peut comprendre. Suivant les observations de M. Huyghens, la distance d'ici à l'étoile la plus voisine de la terre est, par rapport à celle du soleil, comme un à vingt-sept mille six cent soixante-quatre[1]. Or, nous avons dit que la distance de la terre au soleil est de trente-trois millions de lieues. Il faut donc que la moindre distance de la terre aux étoiles soit de neuf cent deux milliards neuf cent douze millions de lieues, c'est-à-dire vingt-sept mille six cent soixante-quatre fois la distance d'ici au soleil, qui est, comme nous l'avons dit, de trente-trois millions de lieues.

Le même M. Huyghens suppose, et on le sait par des expériences certaines, qu'un boulet de canon parcourt dans une seconde environ cent toises. En supposant qu'il irait toujours de la même vitesse, et mesurant sur ce calcul l'espace qu'il parcourrait, il démontre qu'il faudrait à un boulet de canon, pour arriver au

[1] Ces observations reposent sur l'hypothèse que telle étoile a une parallaxe; mais, comme il est reconnu maintenant que les étoiles n'en ont point, la distance est bien plus considérable encore. — L.

soleil, près de vingt-cinq ans; et pour arriver à l'étoile fixe la plus voisine de la terre, vingt-sept mille six cent soixante-quatre fois vingt-cinq ans, qui font six cent quatre-vingt-onze mille six cents ans. Que faut-il donc penser des étoiles fixes qui sont infiniment plus éloignées de nous?

Ces étoiles sont innombrables; les astronomes en comptaient autrefois mille vingt-deux. Depuis l'usage des lunettes astronomiques, on en découvre des millions qui échappent aux yeux.

Ces étoiles brillent toutes par elles-mêmes, et sont toutes, comme le soleil, une source inépuisable de lumière. En effet, si elles la recevaient du soleil, il faudrait qu'elles la reçussent déja bien faible après un trajet si énorme; il faudrait que, par une réflexion qui l'affaiblirait encore beaucoup plus, elle nous la renvoyassent à cette même distance. Or, il serait impossible qu'une lumière qui aurait essuyé une réflexion et parcouru deux fois l'espace de neuf cent deux à neuf cent douze millions de lieues, eût cette force et cette vivacité qu'a celle des étoiles fixes. Il est donc constant qu'elles sont lumineuses par elles-mêmes, et toutes, en un mot, autant de soleils.

Mais il ne s'agit ici que de l'étendue et de l'éloignement de ces vastes corps. Quand on les réunit ensemble, est-il possible d'en soutenir la vue, ou plutôt l'idée? Le globe du soleil un million de fois plus gros que la terre, et éloigné de nous de trente-trois millions de lieues! Saturne, près de quatre mille fois plus gros, et dix fois plus éloigné de nous que le soleil! Nulle comparaison à faire entre les planètes et les étoiles fixes. Tout cet espace immense qui comprend notre

soleil et nos planètes n'est qu'une petite parcelle de l'univers. Autant d'espaces pareils que d'étoiles fixes. Quelle est donc l'immensité du firmament entier, qui comprend dans son enceinte tous ces différents corps? Peut-on seulement y penser et y arrêter sa vue pour quelques moments sans être confondu, troublé, épouvanté? C'est un abîme où l'on se perd. Quelle est donc la grandeur, la puissance, l'immensité de celui qui a formé d'une seule parole et ces masses énormes, et les espaces qui les contiennent! Et ces merveilles incompréhensibles à l'esprit humain, l'écriture sainte, d'un style qui n'appartient qu'à Dieu, les exprime en un mot, *et stellas*. Après avoir rapporté la création du soleil et de la lune, elle ajoute : *Il fit aussi les étoiles.* Faut-il autre chose, pour rendre l'incrédulité ou l'ingratitude des hommes inexcusable, que ce livre du firmament écrit en caractères de lumière? Et le Prophète n'a-t-il pas raison de s'écrier, plein d'une admiration religieuse : *Les cieux annoncent la gloire de Dieu, et le firmament publie les merveilles de sa puissance!*

CONCLUSION

DE TOUT CET OUVRAGE.

Après avoir fait passer comme en revue devant nos yeux presque tous les états et tous les royaumes de l'univers, et avoir considéré en détail ce qui s'y est passé de plus important pendant le cours de plusieurs siècles, il me paraît assez naturel de retourner un moment sur nos pas avant que de quitter ce grand spectacle, et d'en réunir les principales parties sous



un même point de vue pour être en état d'en mieux juger. D'un côté se présentent les princes, les guerriers, les conquérants; de l'autre, les magistrats, les politiques, les législateurs; et au milieu des uns et des autres, les savants en tout genre, qui par l'utilité, l'agrément ou la sublimité de leurs connaissances se sont acquis une réputation immortelle. Ces trois états réunissent, ce me semble, tout ce que la grandeur humaine a de plus éclatant et de plus propre à attirer l'estime et l'admiration. Je ne considère ici l'univers que par son bel endroit, et j'en écarte pour un moment tous les vices et tous les désordres qui en troublent la beauté et l'économie.

Je vois des princes, des rois, pleins de sagesse et de prudence dans les conseils, d'équité et de justice dans le gouvernement des peuples, de courage et d'intrépidité dans les combats, de modération et de clémence dans la victoire, pousser au loin leurs conquêtes, fonder de vastes empires, et venir à bout de se faire autant aimer par les nations conquises que par leurs propres sujets : tel a été Cyrus. J'envisage d'un même coup-d'œil une foule de Grecs et de Romains, également illustres dans la guerre et dans la paix; des généraux d'armée qui ont porté la bravoure et la science militaire jusqu'au plus haut degré de perfection; des politiques d'une extrême habileté dans l'art du gouvernement; de fameux législateurs, dont les lois et les établissements nous étonnent encore et nous semblent presque incroyables, tant ils paraissent au-dessus de l'humain; des magistrats infiniment respectables par leur amour pour le bien public; des juges éclairés, incorruptibles et à l'épreuve de tout ce qui peut tenter



la cupidité; enfin des citoyens totalement dévoués à leur patrie, dont le noble et généreux désintéressement va jusqu'au mépris des richesses, et jusqu'à l'estime et à l'amour de la pauvreté. Si je me tourne du côté des arts et des sciences, quel éclat ne jette point encore cette multitude d'ouvrages admirables qui sont parvenus jusqu'à nous, où brillent également, selon la différence des matières, l'adresse des mains, la beauté du génie, la richesse de l'invention, les graces du style, la solidité du jugement, la profondeur du savoir!

Voilà le grand et beau spectacle que l'histoire, fidèle dépositaire des événements passés, nous a présenté jusqu'ici, et sur lequel maintenant il s'agit de porter notre jugement. Est-il possible de refuser son estime à des qualités si rares, à des actions si éclatantes, à des sentiments si nobles? Rappelons-nous dans l'esprit ces maximes de morale répandues dans les livres des philosophes, si épurées, si conformes à la droite raison, si sublimes même, et capables quelquefois de faire rougir des chrétiens. Le nom de *sages* n'est-il pas dû à des hommes si éclairés?

Le juste juge de toutes choses, et sur le jugement duquel nous devons régler le nôtre, le leur refuse absolument, comme M. du Guet le remarque si justement dans plusieurs de ses ouvrages, et comme je l'ai déja
Ps. 13. 2. observé ailleurs. *Le Seigneur*, dit le prophète-roi, *a jeté les yeux du haut du ciel sur les enfants des hommes, pour voir s'il y a quelqu'un qui ait de l'intelligence*. La terre est pleine de personnes habiles dans les sciences et dans les arts: plusieurs sont philosophes, orateurs, politiques; plusieurs même sont législateurs, interprètes des lois, ministres de la justice;



plusieurs sont consultés comme des hommes d'une rare sagesse, et leurs réponses sont considérées comme des décisions dont il n'est pas permis de s'écarter. Et néanmoins, parmi tant de personnes intelligentes aux yeux des hommes, Dieu ne découvre que des enfants et des insensés : *Omnes declinaverunt.* « Tous se sont écartés « du droit chemin. » —*Non est qui faciat bonum, non est usque ad unum.* « Il n'y en a point qui fasse le « bien ; il n'y en a pas un seul. » La censure est générale et sans exception.

Qu'est-ce qui manque donc à ces prétendus sages? La crainte de Dieu, sans laquelle il n'y a point de véritable sagesse, *ut videat si est intelligens, aut requirens Deum ;* la connaissance de leur propre misère, de leur corruption, et du besoin qu'ils ont d'un médiateur et d'un réparateur. Tout est estimé parmi eux, excepté la religion et la piété. Ils ne connaissent ni l'usage, ni la fin de rien. Ils marchent sans dessein et sans savoir où il faut tendre. Ils ignorent ce qu'ils sont et ce qu'ils deviendront. Est-il une folie plus marquée et plus sensible ?

Les pensées de Dieu sont bien éloignées de celles des hommes. L'univers, peuplé de puissants rois, de fameux législateurs, de célèbres philosophes, de savants en tout genre, est l'objet de notre admiration et de nos louanges; et Dieu n'y voit que désordre et corruption : *Corrupta* Gen. 6-11.
est terra coram Deo. Ce n'est pas que ces qualités, ces connaissances, ces maximes dont je parle ne soient fort estimables en elles-mêmes. Elles étaient un don de Dieu, de qui seul vient tout bien et toute lumière ; mais les païens en pervertissaient la nature par l'indigne usage qu'ils en faisaient, en s'en regardant comme le



principe et la fin: je parle ici de ceux mêmes d'entre eux qui passaient pour les plus sages et les plus réglés, dont les vertus étaient infectées par l'orgueil ou par l'ingratitude, ou, pour mieux dire, par l'un et par l'autre.

J'ai marqué que certains siècles riches en illustres exemples, soit à Athènes, soit à Rome, présentaient dans l'histoire un grand et beau spectacle; mais il en était en même temps un autre qui dégradait bien la noblesse du premier, et en souillait entièrement la beauté : je veux dire l'idolâtrie, répandue généralement dans tout l'univers. D'épaisses ténèbres couvraient toute la terre, et la tenaient plongée dans une stupide et grossière ignorance. Un seul pays, et encore très-
Ps. 75. 2. borné, connaissait le vrai Dieu : *Notus in Judæa Deus.* Ailleurs toutes les bouches étaient muettes à son égard, et les cantiques des solennités idolâtres n'étaient que des invitations aux crimes dont le séducteur des hommes leur avait fait des devoirs. Dieu laissait errer tous les peuples chacun dans leur voie [1], se faire des dieux de toutes les créatures, adorer toutes leurs passions, s'abandonner par désespoir à celles qui sont les plus honteuses, ignorer leur origine et leur fin, vivre d'erreurs et de fables, et croire tout sans discernement, ou ne croire rien.

Il semblait que l'homme, situé au milieu des merveilles dont la nature est remplie, et comblé des bienfaits de Dieu, ne pouvait l'oublier, ni s'en souvenir sans l'adorer et sans lui être fidèle; mais il s'est conduit au milieu de la plus grande lumière comme un aveugle.

[1] « In præteritis generationibus dimisit omnes gentes ingredi vias suas. » (*Act.* 14, 15.)

Il est devenu sourd à toutes les voix qui lui annonçaient la majesté et la sainteté du Créateur; il a tout adoré, excepté Dieu. Les étoiles et le soleil, qui publiaient la Divinité, lui en ont tenu lieu. Le bois et la pierre, sous mille figures qu'une imagination déréglée avait inventées, étaient devenus ses dieux. En un mot, les fausses religions avaient inondé toute la terre; et si quelques particuliers ont été moins stupides que les autres, ils ont été aussi impies et aussi ingrats.

Un seul [1], accusé de s'être trop clairement expliqué, n'a-t-il pas nié en public ce qu'il croyait en particulier? On doit voir par là de quel secours a été la raison pour tous les hommes, quand ils n'ont point eu d'autre guide.

Voilà le principal fruit que nous devons tirer de l'étude de l'histoire profane, dont chaque page nous annonce ce qu'a été le genre humain pendant tant de siècles, et ce que nous serions encore nous-mêmes sans une miséricorde particulière qui nous a fait connaître le Sauveur, et qui nous a tirés d'un abîme où tous nos pères ont été engloutis : *Misericordiæ Domini, quia non sumus consumpti!* miséricorde entièrement gratuite, que nous n'avons pu en aucune sorte mériter par nous-mêmes, et dont nous devons rendre un éternel hommage de reconnaissance à la grace de Jésus-Christ. *In laudem gloriæ gratiæ Christi.*

Jerem. Thr. 2-22.

Ephes. 1, 6.

[1] Socrate.

FIN DE L'HISTOIRE ANCIENNE.

TABLE
CHRONOLOGIQUE.

TABLE CHRONOLOGIQUE.

AVERTISSEMENT.

La *chronologie* est la connaissance des temps. Elle apprend à quelle année on doit rapporter les événements dont il est parlé dans l'histoire. Les années qui servent à mesurer la durée du temps sont ou solaires ou lunaires.

L'année solaire est le temps qui s'écoule depuis un équinoxe jusqu'à l'autre semblable qui suit immédiatement : par exemple, depuis l'équinoxe du printemps jusqu'à l'autre équinoxe du printemps suivant ; ce qui comprend trois cent soixante-cinq jours, cinq heures et quarante-neuf minutes.

L'année lunaire est composée de douze mois lunaires, dont chacun est de vingt-neuf jours, douze heures et quarante-quatre minutes, qui font en tout trois cent cinquante-quatre jours, huit heures et quarante-huit minutes.

L'une et l'autre de ces deux années s'appelle *astronomique*, pour la distinguer de celle qui est à l'usage des peuples, qu'on nomme *civile* ou *politique*.

Quoique toutes les nations ne se soient pas accordées dans la manière de déterminer leurs années, les unes se réglant sur le mouvement du soleil, et les autres

sur celui de la lune, cependant on ne se sert communément dans la *chronologie* que des années solaires. Il semble d'abord que, comme les années lunaires sont plus courtes que les solaires, cette inégalité devrait produire quelque erreur dans les calculs chronologiques. Mais il faut remarquer que les peuples qui se servaient des années lunaires y intercalaient un certain nombre de jours pour les ajuster avec les solaires; ce qui fait que les unes reviennent aux autres, ou du moins, s'il y a quelque différence, on peut la négliger lorsqu'il ne s'agit que d'assigner l'année dans laquelle un fait est arrivé.

Il y a dans la *chronologie* certains temps marqués par quelque grand événement, auxquels on rapporte tout le reste. C'est ce qui s'appelle *époque*, d'un mot grec qui signifie *s'arrêter*[1], parce qu'on s'arrête là pour considérer, comme d'un lieu de repos, tout ce qui est arrivé devant ou après, et éviter par ce moyen les anachronismes, c'est-à-dire cette sorte d'erreurs qui fait confondre les temps.

Le choix des événements qui doivent servir d'époques est arbitraire; et, quand on étudie l'histoire en son particulier, on est le maître de prendre ceux que l'on veut, selon le plan qu'on s'est formé.

Si l'on commence à compter les années d'un de ces points marqués par un événement considérable, le dénombrement et la suite de ces années s'appelle *ère*. Il y a presque autant d'ères qu'il y a eu de différents peuples. Les principales, et qui sont le plus en usage, sont celle du *monde*, celle de *Jésus-Christ*, celle des

[1] Ἐπέχειν · ἐποχὴ, *repos*.

olympiades, et celle de *Rome*. Je n'emploie que les deux plus célèbres, c'est-à-dire, celle du *monde* et celle de *Jésus-Christ*.

On sait que les *olympiades* tiraient leur origine des jeux olympiques qui se célébraient dans le Péloponnèse, auprès de la ville d'Olympie. Ces jeux devinrent si solennels, que la Grèce en fit son *époque* pour compter les années. On entend par *olympiade* l'espace de quatre années révolues, qui est le temps qui s'écoulait d'une célébration de jeux à une autre. La première dont se servent les chronologistes commence, selon Ussérius, à l'été de l'année du monde 3228, avant Jésus-Christ 776. Quand on désigne par les *olympiades* le temps où est arrivé un événement, on dit la première, la seconde ou la troisième, etc., année d'une telle *olympiade*; ce qui étant une fois connu, il est aisé de trouver l'année du monde à laquelle on doit rapporter le même fait; et réciproquement, quand on connaît l'année du monde, il est facile de trouver l'olympiade qui y répond.

Rome fut bâtie, selon la chronologie de Varron, l'an du monde 3251, avant Jésus-Christ 753. Caton place la fondation de cette ville deux ans plus tard; ce qui revient à l'an du monde 3253, avant Jésus-Christ 751. Je suivrai dans mon Histoire romaine le sentiment de ce dernier. On appelle indifféremment les années que l'on compte de cette *époque*, les années de Rome, ou les années de la fondation de la ville.

La *période julienne* est encore une ère fameuse dans la *chronologie*, dont on se sert principalement pour compter les temps avant Jésus-Christ. Je vais expliquer en peu de mots en quoi consiste cette *période*, et quel

en est l'usage. Il faut auparavant donner une idée des trois *cycles* dont elle est composée.

On entend par *cycle* la révolution d'un certain nombre d'années.

Le *cycle solaire* est une période de vingt-huit ans, qui renferme toutes les variations que peuvent souffrir les jours de dimanche et les autres dont la semaine est composée, c'est-à-dire qu'au bout de vingt-huit ans les sept premières lettres de l'alphabet dont on se sert dans le *calendrier* pour marquer les jours de la semaine, et que l'on appelle *lettres dominicales*, reviennent dans le même ordre où elles étaient auparavant. Pour entendre ce que je viens de dire, il faut remarquer que, si l'année n'avait que cinquante-deux semaines, il n'y aurait aucun changement dans l'ordre des lettres dominicales. Mais comme elle a un jour de plus, et deux lorsqu'elle est bissextile, cela produit des variations qui se trouvent toutes renfermées dans l'espace de vingt-huit ans, dont le *cycle* solaire est composé.

Le *cycle lunaire*, qu'on appelle aussi *nombre d'or*, est la révolution de dix-neuf années, au bout desquelles la lune se retrouve, à une heure et demie près, au même point avec le soleil, et recommence ses lunaisons dans le même ordre qu'auparavant. C'est à Méton l'Athénien, célèbre astronome, qu'on est redevable de l'invention de ce *cycle*. On s'en servait pour marquer dans le calendrier les jours des nouvelles-lunes, avant l'invention des *épactes*.

Outre ces deux cycles, les chronologistes en admettent encore un troisième, qu'on nomme *indiction*. C'est une révolution de quinze années, dont la première s'appelle *la première indiction*; la seconde s'appelle *la*



seconde indiction, et ainsi de suite jusqu'à la quinzième, après laquelle on recommence à compter la première indiction, etc.

On suppose communément que la première indiction a commencé trois ans avant la naissance de Jésus-Christ.

Si l'on multiplie ces trois cycles, c'est-à-dire 28, 19 et 15 l'un par l'autre, on aura le produit 7980, qui est ce qu'on appelle *la période julienne*.

Une des propriétés de cette période est de donner les trois cycles caractéristiques de chaque année, c'est-à-dire l'année courante de chacun de ces trois cycles; par exemple, on sait que l'*ère* vulgaire commence à l'année 4714 de la *période julienne*. Si l'on divise ce nombre par 28, ce qui [1] restera après la division indiquera le *cycle* solaire de cette année. On trouvera de la même manière le cycle lunaire et l'indiction. Il est démontré que les trois nombres qui exprimeront ces trois *cycles* ne peuvent se retrouver dans le même ordre dans aucune année de la *période julienne*. Il en est de même des cycles des autres années.

En remontant dans cette période jusqu'à sa première année, c'est-à-dire jusqu'à celle où les trois cycles dont elle est composée commencent ensemble, on trouvera qu'elle précède la création du monde de 710 ans, en supposant que la création ne précède l'ère vulgaire que de 4004 ans.

Cette période s'appelle *julienne*, parce qu'elle est

[1] Je dis ce qui reste, et non pas le quotient, comme ont fait quelques auteurs; car le quotient exprime combien il s'est écoulé de *cycles* depuis le commencement de la période, et ce qui reste après la division fait connaître l'année du cycle courant.

accommodée aux années de Jules César. Scaliger l'a inventée pour concilier les systèmes qui partagent les chronologistes sur la durée du temps qui s'est écoulé depuis le commencement du monde. Il y en a qui croient qu'il ne faut compter jusqu'à *Jésus-Christ* que 4004 ans. D'autres donnent plus d'étendue à cet espace, et augmentent le nombre des années qui le mesure. Ces variations disparaissent quand on se sert de la période julienne; car tout le monde s'accorde sur l'année où elle a commencé, et il n'y a personne non plus qui ne convienne que la première année de l'*ère* vulgaire tombe en la 4714 de cette période. Ainsi on a dans la période julienne deux points fixes qui réunissent tous les systèmes, et qui accordent tous les chronologistes.

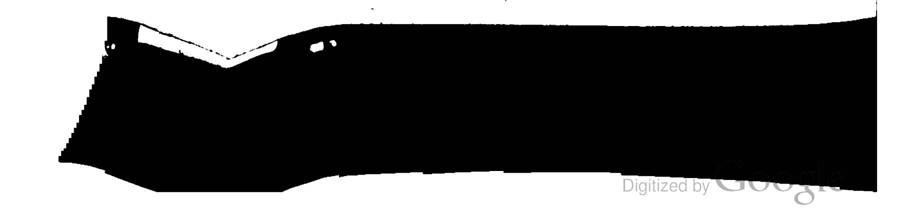
Il est facile de trouver l'année de la *période julienne* qui répond à telle année que ce soit de l'ère vulgaire du monde : car, puisque le commencement de la *période julienne* précède cette ère de 710 ans, il s'ensuit qu'en ajoutant ce nombre à l'année proposée de l'ère du monde, on aura l'année de la *période julienne* qui y répond. Par exemple, on sait que la bataille d'Arbelles se donna l'an du monde 3673. Si à ce nombre on ajoute 710, on aura 4383, lequel nombre exprimera l'année de la *période julienne* à laquelle il faut rapporter la bataille d'Arbelles.

On sait que jusqu'ici je ne me suis point arrêté aux discussions chronologiques, et on ne s'attend pas sans doute que j'y entre maintenant. Je suivrai ordinairement Ussérius, que j'ai choisi pour mon guide dans cette matière.



ANS du M.	ASSYRIENS.	ÉGYPTE.	GRÈCE.	ANS de J. C.
1800.	NEMROD, fondateur du premier empire des Assyriens.			2204.
1816.	NINUS, fils de Nemrod. SÉMIRAMIS; elle règne 42 ans. NINYAS. L'histoire des successeurs de Ninyas pendant trente générations, si l'on excepte celle de Phul et de Sardanapale, est inconnue.	MÉNÈS ou MESRAIM, premier roi d'Égypte. BUSIRIS. OSYMANDIAS. UCHOREUS. MOERIS.		2188.
1915.			Fondation du royaume de Sicyone.	2089.
1920.		Les rois pasteurs s'emparent de la basse Égypte. Leur domination dure 260 ans.		2084.
2084.		Abraham passe dans l'Égypte. Sara y court un grand risque de la part d'un des rois pasteurs.		1920.
2148.			Fondation du royaume d'Argos. Déluge d'Ogygés dans l'Attique.	1856.
2179.		THETMOSIS chasse les rois pasteurs, et règne dans la basse Égypte.		1825.
2276.		Joseph est emmené en Égypte, et vendu à Putiphar.		1728.
2298.		Jacob passe en Égypte avec sa famille.		1706.
2427.		RAMESSÈS-MIAMUM commence à régner en Égypte. Il persécute les Israélites.		1577.
2448.		CÉCROPS emmène une colonie d'Égypte, et va fonder le royaume d'Athènes.	Fondation du royaume d'Athènes par Cécrops. Il établit l'Aréopage.	1556.
2488.			Sous Cranaüs, successeur de Cécrops, arriva le déluge de Deucalion. Fondation du royaume de Lacédémone. LELEX en est le premier roi.	1516.
2494.		AMÉNOPHIS, l'aîné des enfants de Ramessès, lui succède.		1510.

ANS du M.	ASSYRIENS.	ÉGYPTE.	GRÈCE.	ANS de J.C.
2513.		Les Israélites sortent de l'Égypte. Aménophis est englouti dans la mer Rouge. SÉSOSTRIS, son fils, lui succède. Il divise l'Égypte en trente nomes, rend l'Éthiopie tributaire, soumet l'Asie, s'assujettit les Scythes jusqu'au Tanaïs. De retour en Égypte, il se donne la mort après un règne de 33 ans.		1491.
2530.			DANAUS, frère de Sésostris, sort de l'Égypte, et se retire dans le Péloponnèse, où il se rend maître d'Argos.	1474.
2547.		PHÉRON succède à Sésostris.	Persée, le cinquième des successeurs de Danaüs, ayant par malheur tué son grand-père, abandonne Argos, et va fonder le royaume de Mycènes.	1457.
2628.			SISYPHE, fils d'Éole, se rend maître de Corinthe.	1376.
2710.			Les descendants de Sisyphe sont chassés de Corinthe par les Héraclides.	1294.
2720.			ÉGÉE, fils de Pandion, roi de l'Attique. On place l'expédition des Argonautes sous le règne de ce prince.	1284.
2800.		PROTÉE. Sous son règne Pâris est jeté dans l'Égypte en s'en retournant à Troie avec Hélène.	Les Héraclides se rendent maîtres du Péloponnèse, d'où ils sont obligés de sortir peu de temps après.	1204.
2820.		RHAMSINITE. CHEOPS. CHEPHREM. MYCERINUS. ASYCHIS. Les six règnes précédents ont duré 170 ans; mais il est difficile de marquer la durée de chacun en particulier.	Prise de la ville de Troie par les Grecs.	1184.
2900.			Les Héraclides rentrent dans le Péloponnèse, et se saisissent de Sparte, où deux frères, Eurysthène et Proclès, règnent ensemble.	1104.

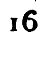


ANS du M.	ASSYRIENS.	ÉGYPTE.	GRÈCE.
2934.			Établissement des a chontes à Athènes. M don, fils de Codrus, est premier.
2949.			CADMUS bâtit la ville (Thèbes, et y établit siége de sa domination.
2991.		PHARAON, roi d'Égypte, donne sa fille en mariage à Salomon.	
3026.		SESAC, appelé autrement Sésonchis. C'est chez lui que Jéroboam se réfugia.	
3033.		SESAC marche contre Jérusalem, et s'assujettit toute la Judée.	
3063.		Zara, roi d'Égypte, fait la guerre à Aza, roi de Juda. ANYSIS. Sous son règne Sabacus, roi d'Éthiopie, se rend maître de l'Égypte, y règne cinquante ans, après lesquels il se retire et laisse le royaume à Anysis.	
3120.			LYCURGUE.
3158.		Fondation de CARTHAGE.	
3160.			HOMÈRE. HÉSIODE v cut à peu près dans l même temps.
3210.			CARANUS fonde l royaume de Macédoine.
3228.			Commencement de l'èr commune des olympia des.
3233.	PHUL. C'est le roi de Ninive qui fit pénitence à la prédication de Jonas.		
3237.	SARDANAPALE, dernier roi du premier empire des Assyriens. Après vingt ans de règne, il se brûle dans son palais. Le premier empire des Assyriens, qui finit à la mort de Sardanapale, avait subsisté pendant plus de 1450 ans. De ses débris il s'en forma trois autres : celui des Assyriens de Babylone, celui des Assyriens de Ninive, et celui des Mèdes,		

ANS du M.	BABYL.	NINIVE.	MÈDES.	LYDIE.	ÉGYPTE.	GRÈCE.	ANS de J.C.
3257.	Bélésis ou Nabonassar. L'Écriture le nomme Baladan.	Théglath-phalasar. La 8e année de son règne il donne du secours à Achas, roi de Juda, se rend maître de la Syrie et d'une partie du royaume de Juda.	Arbace exerce l'autorité souveraine chez les Mèdes, sans néanmoins prendre le titre de roi.				747.
3261.				Les Héraclides tinrent le royaume de Lydie pendant 505 ans. Argon fut le premier. Il commença à régner l'an du monde 2781. L'histoire de ses successeurs jusqu'à Candaule est peu connue.		Première guerre entre les Messéniens et les Lacédémoniens. Elle dure 20 ans.	743.
3268.	Mérodach-Baladan. C'est lui qui envoya des ambassadeurs au roi Ézéchias pour le congratuler sur sa convalescence. On ne sait rien des autres rois qui ont régné à Babylone.						736.
3269.				Candaule.			735.
3280.		Salmanasar. La 8e année de son règne il se rendit maître de Samarie, et en emmena le peuple en captivité.				Archiloque, poète célèbre.	724.
3285.					Séthon. Son règne dura 14 ans.		719.
3286.				Gygès fait mourir Candaule, et règne en sa place.			718.
3287.		Sennachérib. La cinquième année de son					717.



ANS du M.	BABYL.	NINIVE.	MÈDES.	LYDIE.	ÉGYPTE.	GRÈCE.	ANS de J. C.
		règne il fait la guerre à Ézéchias, roi de Juda. Un ange fait périr son armée dans le temps qu'il assiége Jérusalem. De retour dans son royaume, il est tué par ses propres enfants.					
3294.		ASARHADDON.					710.
3295.						ARCHIAS le Corinthien fonde SYRACUSE.	709.
3296.			DÉJOCE se fait déclarer roi des Mèdes.				708.
3298.					THARACA. Son règne dure 18 ans. Anarchie de deux ans dans l'Égypte. — Douze des principaux seigneurs de l'Égypte se saisissent du royaume, et en gouvernent chacun une partie avec une autorité égale.		706.
3319.							685.
3320.						Seconde guerre entre les Lacédémoniens et les Messéniens. 14 ans.	684.
3323.		ASARHADDON réunit l'empire de Babylone à celui de Ninive.					681.
				Mort de Gygès.			





ANS du M.	NIN. ET BAB.	MÈDES.	LYDIE.	ÉGYPTE.	GRÈCE.	ANS de J. C.
3324.			Ardys son fils lui succède. Sous son règne, qui fut de 49 ans, les Cimmériens se rendirent maîtres de Sardes.			680.
3327.	Asarhaddon transporte en Assyrie les restes du royaume d'Israël. La même année il met aux fers Manassé, et l'emmène à Babylone.					677.
3334.				Psammitique, l'un des douze rois, défait les onze autres, et demeure seul maître de l'Égypte. Il prend Azoth après un siége de 29 ans.		670.
3335.	Saosduchin ou Nabuchonosor I. La douzième année de son règne il défait Phraorte, roi des Mèdes, et se rend maître d'Ecbatane. Ce fut après cette expédition qu'il fit faire le siége de Béthulie par Holopherne.					669.
3347.		Mort de Déjoce. Phraorte lui succède.				657.
3356.	Mort de Nabuchodonosor; Saracus, appelé aussi Chynaladanus, lui succède.					648.
3364.					Tyrtée, poète qui excellait à chanter la valeur guerrière. Thalès de Milet, fondateur de la secte ionique.	640.

ANS du M.	NIN. ET BAB.	MÈDES.	LYDIE.	ÉGYPTE.	GRÈCE.	ANS de J.C.
3369.		Phraorte périt au siége de Ninive avec une partie de son armée. Cyaxare son fils lui succède. La seconde année de son règne il bat les Assyriens et attaque Ninive, dont il est obligé d'abandonner le siége à cause d'une irruption que les Scythes font dans ses états.				635.
3373.			Sadyatte. Il forme le siége de Milet la sixième année de son règne.			631.
3378.	Révolte de Nabopolassar contre Saracus. Il se rend maître de Babylone.	Cyaxare réunit ses forces avec celles de Nabopolassar, se rend maître de Ninive, la ruine, et fait mourir Saracus, qui en était roi.				626.
3380.	Destruction de Ninive. Depuis ce temps-là Babylone fut la seule capitale de l'empire assyrien.				Dracon, législateur d'Athènes.	624.
3385.			Alyatte. Il continue le siége de Milet, qui avait déja duré 16 ans sous le règne de son père, et le termine au bout de six autres années par un traité de paix qu'il conclut avec les assiégés. Sous le règne de ce prince il y eut une guerre entre les Mèdes et			619.
3388.				Néchao. La septième année de son règne, il défait l'armée du roi d'Assyrie, et s'empare d'une partie de ses états. Son règne dure 16 ans.		616.

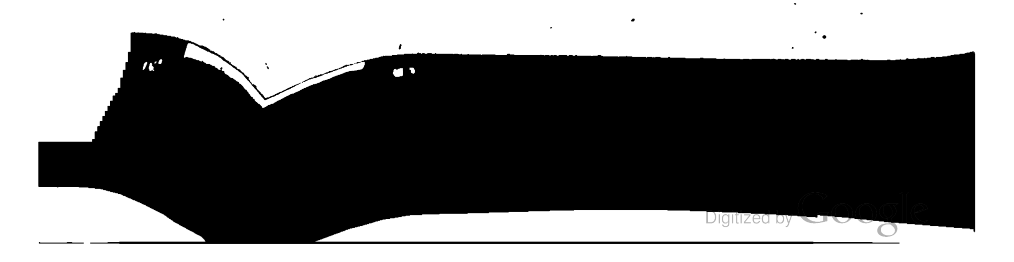
ANS du M.	BABYLONE.	MÈDES.	LYDIE.	ÉGYPTE.	GRÈCE.	ANS de J. C.
3397.	Nabopolassar s'associe à l'empire Nabuchodonosor son fils, et l'envoie à la tête d'une armée pour remettre sous son obéissance les pays que Néchao lui avait enlevés.		les Lydiens, qui se termina par le mariage de Cyaxare avec Aryénis, fille d'Alyatte.			607.
3398.	Prise de Jérusalem par Nabuchodonosor. Il transporte à Babylone un grand nombre de Juifs, parmi lesquels était Daniel. C'est à ce transport des Juifs à Babylone que commence la captivité.					606.
3399.	Mort de Nabopolassar. NABUCHODONOSOR II son fils, succède à tous ses états.					605.
3400.					SOLON. C'est à peu-près vers ce temps-ci que vécurent les sept sages de la Grèce.	604.
3403.	Premier songe de Nabuchodonosor expliqué par Daniel.					601.
3404.		ASTYAGE, fils, de Cyaxare, donne sa fille, en mariage à Cambyse, roi des Perses.		PSAMMIS 6 ans.	ALCÉE, qui a donné son nom aux vers alcaïques.	600.
3405.	Les lieutenants de Nabuchodonosor, après avoir ravagé la Judée, forment le blocus de Jérusalem, et font mourir le roi Joachim. Sur la fin de la mé-	Naissance de Cyrus.			SAPHO, dans le même temps.	599.

ANS du M.	BABYLONE.	MÈDES.	LYDIE.	ÉGYPTE.	GR
	me année, Nabuchodonosor se transporte en personne à Jérusalem, s'en rend maître, et y établit roi Sédécias à la place de Jéchonias, qu'il emmène en captivité.				
3409.		Mort de Cyaxare. ASTYAGE son fils lui succède. Il règne 35 ans.			
3410.				APRIÈS. Il se rend maître de Sidon dans les premières années de son règne.	
3411.				Sédécias, roi de Juda, fait alliance avec le roi d'Égypte contre les avis du prophète Jérémie.	
3416.	Nabuchodonosor ruine Jérusalem, et emmène Sédécias captif à Babylone. De retour dans ses états, il fait jeter les trois jeunes Hébreux dans la fournaise.	Cyrus va pour la première fois en Médie voir son grand-père Astyage. Il demeure trois ans auprès de lui.			
3430.				Expédition malheureuse d'Apriès dans la Libye; révolte d'Amasis contre Apriès.	
3432.	Nabuchodonosor se rend maître de Tyr après un siége de 13 ans. Ce fut après cette expédition			Nabuchodonosor subjugue l'Égypte, et confirme Amasis dans la possession du royaume.	

ANS du M.	BABYLONE.	MÈDES.	LYDIE.	ÉGYPTE.	GRÈCE.	ANS de J. C.
3434.	qu'il marcha contre l'Égypte. Second songe de Nabuchodonosor expliqué par Daniel.					570.
3435.	Nabuchodonosor réduit à la condition des bêtes pendant sept ans, après lesquels il règne encore un an. ÉVIL-MÉRODACH son fils lui succède. Il ne règne que deux ans.			Mort d'Apriès, la 25e. année de son règne. AMASIS règne paisiblement après lui.		569.
3440.					THESPIS réforme la tragédie. Ce fut vers ce temps-ci que vécut PYTHAGORE.	564.
3442.			CRÉSUS.			562.
3444.	NÉRIGLISOR. Il arme puissamment contre le roi des Mèdes, et appelle Crésus à son secours.	Mort d'Astyage. CYAXARE lui succède. Il est connu dans l'Ecriture sous le nom de Darius le Mède.	ÉSOPE vivait sous son règne. Il se trouva à la cour de ce prince avec Solon.		SIMONIDE, poète célèbre.	560.
3445.		Cyrus retourne en Médie pour la seconde fois, afin d'aider son oncle dans la guerre contre les Babyloniens.			PISISTRATE se rend maître d'Athènes.	559.
3447.		Expédition de Cyrus contre le roi d'Arménie.				557.
3448.	LABOROSOARCHOD. Son règne ne dure que 9 mois.	Cyaxare et Cyrus défont les Babyloniens dans une grande bataille. Nériglissor y périt.	Crésus fuit devant Cyrus.			556.

ANS du M.	BABYLONE.	MÈDES.	LYDIE.	ÉGYPTE.	GRÈCE.	ANS de J. C.
3449.	LABYNIT, nommé dans l'Ecriture BALTHASAR.	On peut placer vers ce temps-ci le mariage de Cyrus avec la fille de Cyaxare son oncle.				555.
3456.			Bataille de Thymbrée entre Crésus et Cyrus, suivie de la prise de Sardes par ce dernier.			548.
3460.			Fin du royaume de Lydie.		HIPPONAX, l'auteur du vers scazon. HÉRACLITE, chef de la secte qui porte son nom.	544.
3464.					Naissance d'ESCHYLE. CTÉSIPHON ou CHERSIPHRON, architecte célèbre, surtout par la construction du temple de Diane d'Éphèse.	540.
3466.	Labynit périt à la prise de Babylone. La mort de ce prince met fin à l'empire babylonien, qui est réuni avec celui des Mèdes.	Cyrus se rend maître de Babylone.				538.
3468.		Mort de Cyaxare.				536.

ANS du M.	BABYLONE.	MÈDES.	ÉGYPTE.	GRÈCE.	ANS de J.C.
	Après la mort de Cyaxare et de Cambyse, Cyrus, qui succéda aux états de l'un et de l'autre, réunit l'empire des Mèdes, celui des Babyloniens et celui des Perses; et de ces trois il en forma un quatrième sous le nom *d'empire des Perses*, qui a duré 206 ans.				
	EMPIRE DES PERSES.				
3468.	CYRUS. La première année de son règne, il permet aux Juifs de s'en retourner en Judée.				536.
3470.	Vision de Daniel touchant la succession des rois de Perse.				534.
3475.	Cyrus meurt dans un voyage qu'il fait en Perse, après avoir régné 7 ans seul, et 30, si on les commence au temps qu'il sortit de Perse à la tête d'une armée pour aller secourir Cyaxare. CAMBYSE son fils lui succède. La quatrième année de son règne il attaque l'Égypte, et la réunit à l'empire des Perses.				529.
3478.				Mort de Pisistrate. HIPPIAS son fils lui succède.	526.
3479.			PSAMMENITE. Son règne ne duré que six mois. Après la mort de ce prince l'Égypte passe sous la domination des Perses, et y demeure jusqu'au règne d'Alexandre-le-Grand; ce qui comprend 206 ans.		525.
3480.	Expédition malheureuse de Cambyse contre les Éthiopiens.				524.
3481.	Cambyse fait mourir Méroé, qui était en même temps sa sœur et sa femme. Ce fut vers ce temps-ci qu'Orétès, l'un des satrapes de Cambyse, se rendit maître de l'île de Samos, et fit mourir Polycrate, qui en était tyran.				523.
3482.	Mort de Cambyse. SMERDIS le mage, qui était monté sur le trône dès avant la mort de Cambyse, lui succède. Son règne ne dure que sept mois.				522.
3483.	DARIUS, fils d'Hystaspe.				521.
3485.	Édit de Darius en faveur des Juifs, où celui de Cyrus est rappelé. On croit que				519.



ANS du M.	EMPIRE DES PERSES.		SYRACUSE.	CARTHAGE.	ANS de J.C.
	ce fut quelque temps après la publication de cet édit qu'arriva ce qui est rapporté dans l'histoire d'Esther.				
3488.	Babylone se révolte contre Darius. Elle est réduite après un siége de 20 mois.				516.
	PERSES.	GRÈCE.			
3490.	Expédition de Darius contre les Scythes.	MILTIADE va s'établir dans la Chersonèse.	Fondation du royaume de Pont par Darius. ARTABAZE en fut le premier roi. Ceux qui y régnèrent depuis jusqu'à Mithridate I sont peu connus.		514.
3496.	Darius pénètre dans les Indes, et réduit tout ce grand pays sous sa domination.	Les Pisistratides sont obligés d'abandonner l'Attique.			508.
	L'histoire des Grecs se trouvera désormais mêlée et presque confondue avec celle des Perses ; c'est pourquoi je n'en séparerai plus la chronologie.				
	PERSES ET GRECS.				
3501.	Les Perses forment le siége de la capitale de l'île de Naxe. Ils sont obligés de le lever au bout de 6 mois.			Premier traité entre les Carthaginois et les Romains. Il paraît que, dès avant ce traité, les Carthaginois avaient porté leurs armes dans la Sicile, puisqu'ils en possédaient déja une partie quand il fut conclu. Mais on ne sait pas dans quelle année.	503.
3502.	Aristagore, gouverneur de Milet, se révolte contre Darius, et fait entrer dans ses vues les Ioniens et les Athéniens.				502.
3504.	Les Ioniens se rendent maîtres de Sardes et la brûlent.				500.
3507.	Les Perses défont les Ioniens dans un combat naval devant l'île de Lade, et se rendent ensuite maîtres de Milet. ESCHYLE.				496.
3510.	Darius envoie Gobryas, son gendre, à la tête d'une armée, pour attaquer la Grèce. ANACRÉON.				494.
3513.	Darius ôte le commandement de ses				491.

ANS du M.	PERSES ET GRECS.	SYRACUSE.	CARTHAGE.	ANS de J. C.
	armées à Gobryas, et le donne à Datis et à Artapherne.			
3514.	Bataille de Marathon.			490.
3515.	Fin malheureuse de Miltiade.			489.
3519.	Mort de Darius Hystaspe. XERXÈS, son fils, lui succède.			485.
3520.	Naissance de l'historien HÉRODOTE.	Commencement de GÉLON.	Les Carthaginois font alliance avec Xerxès.	484.
3523.			Les Carthaginois attaquent, sous la conduite d'AMILCAR, les Grecs établis dans la Sicile. Ils sont battus par Gélon.	481.
3524.	Départ de Xerxès pour aller faire la guerre aux Grecs. Combat des Thermopyles. LÉONIDE, roi des Lacédémoniens, y périt. Combat naval près d'Artémise, qui se donne en même temps que celui des Thermopyles. Naissance d'EURIPIDE. Bataille de Salamine. Elle est suivie du retour précipité de Xerxès en Perse.			480.
3525.	Bataille de Platée. Le même jour il se donne un combat naval près de Mycale, où les Perses sont défaits.	Gélon est élu roi de Syracuse. Son règne dure cinq ou six ans.		479.
3526.	Les Athéniens rétablissent les murs de leur ville, que Xerxès avait ruinés, malgré l'opposition des Lacédémoniens.			478.
3528.	Le commandement des armées, dont les Lacédémoniens étaient en possession depuis le combat des Thermopyles, passe aux Athéniens. PINDARE florissait vers ce temps-ci.			476.
3530.	PAUSANIAS, général des Lacédémoniens, accusé d'entretenir des intelligences secrètes avec Xerxès, est mis à mort.			474.
3531.	THÉMISTOCLE, général athénien, est accusé d'avoir pris part au complot de Pausanias. Il se retire chez Admète, roi des Molosses. Ce fut vers ce temps-ci que parurent SOPHOCLE et EURIPIDE.			473.
3532.	Xerxès est tué par Artabane, capitaine de ses gardes. ARTAXERXE, surnommé LONGUE-MAIN, lui succède. Thémistocle se réfugie auprès de lui la première année de son règne.	HIÉRON I. Il règne 11 ans.		472.
3533.	CIMON reçoit le commandement des			471.

ANS du M.	PERSES ET GRECS.	SYRACUSE.	CARTHAGE.	ANS de J. C.
	armées à Athènes. L'année suivante il bat les Perses, et se rend maître de leur flotte auprès de l'embouchure du fleuve Eurymédon.			
	Naissance de l'historien THUCYDIDE.			
3534.	Grand tremblement de terre à Sparte, sous le règne d'ARCHIDAMUS, qui donne lieu à une sédition de la part des Ilotes.			470.
	Naissance de SOCRATE.			
3535.	Commencement de PÉRICLÈS.			469.
	PHIDIAS, célèbre par son habileté dans l'architecture et la sculpture.			
	Brouilleries et mésintelligences entre les Athéniens et les Lacédémoniens, causées par l'affront que font les Lacédémoniens aux Athéniens de renvoyer leurs troupes, après les avoir appelées à leur secours contre les Messéniens et les Ilotes. Ce fut quelque temps après et en conséquence de ces brouilleries que Cimon fut banni par l'ostracisme.			
3537.	ESDRAS obtient d'Artaxerxe une commission pour retourner à Jérusalem avec tous ceux qui voudront le suivre.			467.
3538.	Thémistocle se donne la mort à Magnésie.			466.
3540.	HÉRODIQUE de Sicile, chef de la secte des médecins, appelée διαιτητική. Il eut pour disciple HIPPOCRATE.			464.
3543.		THRASYBULE. Il est chassé par ses sujets au bout d'un an. Les Syracusains jouissent de leur liberté pendant 60 ans.		461.
3544.	Révolte des Égyptiens contre Artaxerxe, soutenue par les Athéniens.			460.
3545.	Défaite de l'armée des Perses en Égypte.			459.
3548.	Les Égyptiens sont battus à leur tour avec les Athéniens. En conséquence, toute l'Égypte rentre sous l'obéissance d'Artaxerxe, et les Athéniens se retirent à Byblos, sous la conduite d'Inarus, où ils soutiennent un siége d'un an.			456.
	Combat de Tanagre en Béotie, où les Athéniens battent les Spartiates qui étaient venus au secours des Thébains.			
3550.	NÉHÉMIE obtient d'Artaxerxe la permission de retourner à Jérusalem.			454.
3554.	Naissance de XÉNOPHON.			450.
	Cimon, rappelé de son exil, qui avait duré cinq ans, réconcilie Athènes et			

ANS du M.	PERSES ET GRECS.	SYRACUSE.	CARTHAGE.	ANS de J.C.
	Lacédémone, et leur fait conclure une trève de cinq ans.			
3555.	Fin de la guerre entre les Grecs et les Perses. Elle durait depuis que les Athéniens avaient brûlé Sardes; ce qui comprend 51 ans.			449.
	Mort de Cimon.			
3558.	Les Lacédémoniens font une trève pour trente années avec les Athéniens. Ces derniers y donnent bientôt atteinte par leurs nouvelles entreprises.			446.
	EMPÉDOCLE, philosophe pythagoricien, florissait vers ce temps-ci.			
	MYRON, fameux sculpteur d'Athènes.			
3564.	Périclès fait la guerre aux Samiens, et se rend maître de la capitale de leur île après un siége de 9 mois.			440.
	ZEUXIS, peintre célèbre et disciple d'Apollodore. Il eut pour rival PARRHASIUS, qui vivait dans le même temps.			
	ARISTOPHANE, poète comique.			
3568.	Naissance d'ISOCRATE.			436.
	Guerre entre les Corinthiens et les Corcyréens. Les Athéniens y prennent part, en faveur de ceux de Corcyre. Les habitants de Potidée se déclarent en faveur de Corinthe contre Athènes. ALCIBIADE commence à paraître dans cette guerre, qui donne lieu à celle du Péloponnèse.			
	SCOPAS, architecte et sculpteur.			
3573.	Commencement de la guerre du Péloponnèse; elle dure 27 ans.			431.
3574.	L'Attique est ravagée par une peste terrible. Le médecin Hippocrate s'y signale par son dévouement au service des malades.			430.
3575.	Mort de Périclès.			429.
3576.	Les Lacédémoniens font le siége de Platée.			428.
	PLATON, chef de l'ancienne académie.			
3579.	Mort d'Artaxerxe. Xerxès, son fils, lui succède. Il ne règne que 45 jours.			425.
	SOGDIEN fait mourir Xerxès, et se fait reconnaître roi à sa place. Son règne ne dure que 6 mois.			
3580.	OCHUS, connu depuis sous le nom de DARIUS NOTHUS, se défait de Sogdien, et lui succède.			424.
	Les Athéniens se rendent maîtres de Cythère sous la conduite de Nicias.			
	Thucydide l'historien est condamné à l'exil par les Athéniens, dont il commandait les armées, pour avoir laissé prendre Amphipolis.			



ANS du M.	PERSES ET GRECS.	SYRACUSE.	CARTHAGE.	ANS de J. C.
	POLYGNOTE, connu surtout par la peinture qu'il fit à Athènes dans le Pécile, où il représenta les principaux événements de la guerre de Troie.			
3583.	Traité de paix conclu, par les soins de Nicias, entre les Lacédémoniens et les Athéniens, la dixième année depuis le commencement de la guerre du Péloponnèse. Une fourberie d'Alcibiade le fait rompre l'année d'ensuite.			421.
3584.	L'exil d'Hyperbolus met fin à l'ostracisme.			420.
3588.	Alcibiade engage les Athéniens à donner du secours aux Egestains contre ceux de Syracuse.			416.
3589.	Alcibiade, l'un des chefs de l'armée que les Athéniens envoyaient en Sicile, est rappelé à Athènes pour y répondre aux accusations qu'on intentait contre lui. Il s'enfuit à Sparte. Il est condamné par contumace.	Les Athéniens, aidés par les Ségestains, entreprennent le siége de Syracuse sous la conduite de Nicias. Au bout de deux ans ils sont obligés de le lever. Les Syracusains les poursuivent et les défont entièrement.		415.
3590.	PISUTHNE, gouverneur de Syrie, se révolte contre Darius. Les Égyptiens en font autant, et se choisissent pour roi AMYRTÉE, qui règne six ans.			414.
3592.			Les Carthaginois envoient, sous la conduite d'ANNIBAL, du secours aux Ségestains contre ceux de Syracuse.	412.
2593.	Alcibiade, pour se soustraire à l'envie que ses grandes actions lui avaient acquise à Sparte, se jette entre les bras de Tissapherne, satrape du roi de Perse. Les Lacédémoniens concluent, par l'entremise de Tissapherne, un traité d'alliance avec le roi de Perse.	Commencement de DENYS l'Ancien.		411.
3595.	Alcibiade est rappelé à Athènes. Son retour fait casser les quatre cents hommes qu'on avait revêtus de l'autorité souveraine.		ANNIBAL et IMILCON sont envoyés en Sicile pour en faire la conquête. Ils ouvrent la campagne par le siége d'Agrigente.	409.
3597.	Darius donne à Cyrus, le plus jeune de ses fils, le gouvernement en chef de toutes les provinces de l'Asie-Mineure.			407.

ANS du M.	PERSES ET GRECS.	SYRACUSE.	CARTHAGE.	LE PONT.	ANS de J.-C.
3598.	LYSANDRE est mis à la tête des armées lacédémoniennes. Il défait les Athéniens auprès d'Éphèse. En conséquence de cette défaite, Alcibiade est déposé, et l'on nomme dix généraux à sa place.	Denys, après avoir fait déposer les anciens magistrats de Syracuse, est mis à la tête des nouveaux, et bientôt après il se fait déclarer généralissime des armées.			406.
3599.	CALLICRATIDAS reçoit le commandement des armées à la place de Lysandre à qui les Lacédémoniens l'avaient ôté. Il est tué dans un combat naval près des Arginuses. Lysandre est rétabli général des armées lacédémoniennes. Il remporte près d'Ægos-Potamos une célèbre victoire sur les Athéniens. CONON, qui commandait l'armée des Athéniens, se retire, après sa défaite, chez Evagore, roi de Cypre.				405.
3600.	Lysandre se rend maître d'Athènes. Il y change le gouvernement, et y établit trente archontes connus sous le nom de *tyrans*. Fin de la guerre du Péloponnèse. Mort de Darius Nothus. ARSACE, son fils, lui succède. Il prend le nom d'ARTAXERXE-MNEMON. Cyrus le jeune entreprend d'égorger son frère. Son dessein ayant été découvert, il est renvoyé dans les provinces dont il était gouverneur.	Révolte des Syracusains contre Denys à l'occasion de la prise de Gèle par les Carthaginois. Elle est suivie d'un traité de paix entre les Syracusains et les Carthaginois, dont une des conditions est que Syracuse demeurera soumise à Denys. Il s'en établit tyran. Nouveaux troubles à Syracuse contre Denys. Il vient à bout de les dissiper.	La guerre que les Carthaginois faisaient en Sicile se termine par un traité de paix avec les Syracusains.	MITHRIDATE I. On le regarde communément comme le fondateur du royaume de Pont.	404.
3601.	Entrevue de Cyrus le jeune et de Lysandre à Sardes. Thrasybule chasse les tyrans d'Athènes, et y rétablit la liberté.				403.

ANS du M.	PERSES ET GRECS.	SYRACUSE.	CARTHAGE.	LE I
3602.	Cyrus le jeune se prépare à faire la guerre à Artaxerxe son frère.			
3603.	Défaite et mort de Cyrus le jeune à Cunaxa, suivie de la retraite des Dix-Mille. Mort de Socrate.			
3604.	Lacédémone déclare la guerre à Tissapherne et à Pharnabaze.			
3605.		Denys fait de grands préparatifs pour se mettre en état de déclarer de nouveau la guerre aux Carthaginois.		
3606.	Commencement d'AMYNTAS, roi de Macédoine et père de Philippe.			
3607.	AGÉSILAS est élu roi de Lacédémone. L'année suivante il passe dans l'Afrique pour porter du secours aux Grecs qui y étaient établis.	Massacre des Carthaginois qui se trouvent en Sicile, suivi d'une déclaration de guerre que Denys leur fait signifier par un héraut qu'il avait dépêché à Carthage.	Imilcon passe en Sicile avec une armée pour soutenir la guerre contre Denys. Elle dure quatre ou cinq ans.	
3609.	Lysandre se brouille avec Agésilas, et entreprend de changer l'ordre de la succession au trône. L'armée de Tissapherne est défaite auprès de Sardes par Agésilas.			
3610.	Thèbes, Argos et Corinthe se liguent contre Lacédémone, à la sollicitation des Perses. Athènes entre dans la ligue peu de temps après. Agésilas est rappelé par les éphores au secours de sa patrie. La flotte des Lacédémoniens est battue près de Cnides par Pharnabaze et Conon, Athénien, qui commandait celle des Perses et des Grecs. Presque dans le même temps, Agésilas défait les Thébains dans les plaines de Coronée.			

ANS du M.	PERSES ET GRECS.	SYRACUSE.	CARTHAGE.	LE PONT.	ANS de J. C.
	Conon rétablit les murailles d'Athènes.				
3615.		Denys se rend maître de Rhége par capitulation. L'année suivante il rompt le traité, et s'en rend maître de nouveau par force.			389.
3617.	Paix honteuse aux Grecs conclue avec les Perses par ANTALCIDE, Lacédémonien.				387.
3618.	Artaxerxe attaque, avec toutes ses forces, EVAGORE, roi de Cypre, et remporte sur lui une victoire signalée. Elle est suivie du siége de Salamine, qui se termine par un traité de paix.				386.
3620.	Expédition d'Artaxerxe contre les Cadusiens. Naissance d'ARISTOTE, chef des péripateticiens.				384.
3621.	Les Lacédemoniens déclarent la guerre à la ville d'Olynthe. Naissance de PHILIPPE, roi de Macédoine.				383.
3622.	PHÉBIDAS, en conduisant au siége d'Olynthe une partie de l'armée des Lacédémoniens, se rend maître de la citadelle de Thèbes. Naissance de DÉMOSTHÈNE.				382.
3626.	PÉLOPIDAS, à la tête des autres bannis, massacre les tyrans de Thèbes, et reprend la citadelle.				378.
3627.	Artaxerxe-Mnémon entreprend de réduire l'Égypte qui avait secoué le joug de sa domination depuis quelques années. Il emploie plus de deux ans à faire les préparatifs de cette guerre.				377.
3629.	Mort d'Amyntas, roi de Macédoine. ALEXANDRE, son fils aîné, lui succède : son règne ne dure qu'un an. Après lui				375.

ANS du M.	PERSES ET GRECS.	SYR

ANS du M.	PERSES ET GRECS.	SYRACUSE.	ANS av. J. C.
	PERDICCAS monte sur le trône, et règne quatorze ans.		
3630.	Mort d'Évagore, roi de Cypre. NICOCLÈS son fils lui succède.		374.
3632.		Mort de Denys l'Ancien. DENYS LE JEUNE, son fils, lui succède. Il fait venir Platon à la cour par le conseil de Dion son beau-frère. Dion, exilé par ordre de Denys, se retire dans le Péloponnèse.	372.
3634.	Bataille de Leuctres, où les Thébains, commandés par Pélopidas et Epaminondas, défont les Lacédémoniens.		370.
3635.	Expédition de Pélopidas contre Alexandre, tyran de Phères. Il passe en Macédoine pour terminer les différends qui étaient entre Perdiccas et Ptolémée, fils d'Amyntas, sur la couronne. Il en amène Philippe à Thèbes pour otage. Il est tué dans un combat qu'il livre au tyran de Phères.		369.
3641.	Bataille de Mantinée. Epaminondas y périt après avoir assuré la victoire aux Thébains, qu'il commandait.		363.
3642.	Les Lacédémoniens envoient Agésilas au secours de Tachos, roi d'Égypte, contre Artaxerxe. Il ôte la couronne à Tachos, et établit à sa place Nectanébus. Il meurt en revenant de cette expédition. Mort d'Artaxerxe-Mnémon. OCHUS son fils lui succède.		362.
3643.		Denys fait épouser Arète sa sœur et femme de Dion à Timocrate, un de ses amis. Ce traitement fait prendre à Dion la résolution d'attaquer le tyran à force ouverte.	361.
3644.	PHILIPPE monte sur le trône de Macédoine. Il fait une paix captieuse avec les Athéniens.	Dion oblige Denys d'abandonner Syracuse. Il fait voile vers l'Italie.	360.
3646.	Guerre des alliés contre les Athéniens. Elle dure trois ans. Philippe assiége et prend Amphipolis.	CALLIPPE fait assassiner Dion, et se rend maître de Syracuse, où il règne environ 13 mois.	358.
		HIPPARINUS, frère de Denys le Jeune, chasse Callippe de Syracuse, et s'y établit à sa place 2 ans.	357.
3647.	Révolte d'Artabaze contre Ochus, roi de Perse.		356.
3648.	Naissance d'ALEXANDRE LE GRAND.		
3649.	DÉMOSTHÈNE paraît pour la première fois en public, et rassure les Athéniens alarmés par les préparatifs de guerre que faisait le roi de Perse.		355.
3650.	Mort de Mausole, roi de Carie.		354.
3651.	Philippe se rend maître de la ville de Méthone.		353.

ANS du M.	CARTHAGE.	LE PONT.	CAPPADOCE.	ANS av. J.C.
3638.		ARIOBARZANE. Son règne dure 26 ans.		366.
3644.			ARIARATHE I fut le premier roi de Cappadoce. Il règne conjointement avec son frère Holopherne.	360.

ANS du M.	PERSES ET GRECS.	SYRACUSE.	ANS av. J.C.
3652.	**Artémise**, veuve de Mausole à qui elle avait succédé, se rend maîtresse de Rhodes. Philippe tente inutilement de s'emparer des Thermopyles.		352.
3653.	Expédition heureuse d'Ochus contre la Phénicie, contre Cypre, et ensuite contre l'Égypte.		351.
3654.	Nectanébus, le dernier roi qu'ait eu l'Égypte de race égyptienne, est obligé de s'enfuir en Éthiopie, d'où il ne revient jamais.	Denys remonte sur le trône.	350.
3656.	Mort de Platon. Philippe se rend maître d'Olynthe.	Les Syracusains appellent **Timoléon** à leur secours.	348.
3657.	Philippe prend part à la guerre sacrée, en se déclarant pour les Thébains contre les Phocéens.	Denys est forcé par Timoléon de se rendre et de se retirer à Corinthe.	347.
3658.	Philippe s'empare des Thermopyles et de la Phocide. Il se fait mettre au nombre des Amphictyons.	Timoléon détruit la tyrannie à Syracuse et dans toute la Sicile, et y rétablit la liberté.	346.
3662.	Harangue de Démosthène sur la Chersonèse en faveur de Diophite.		342.
3665.	Les Athéniens envoient du secours, sous la conduite de **Phocion**, aux villes de Périnthe et de Byzance, assiégées par Philippe. Ce prince est obligé d'en lever le siége.		339.
3666.	Philippe est déclaré généralissime des Grecs dans le conseil des Amphictyons. Il se rend maître d'Elatée. Bataille de Chéronée, où Philippe défait les Athéniens et les Thébains qui s'étaient ligués contre lui. Ochus, roi de Perse, est empoisonné par Bagoas son favori. **Arsès** son fils lui succède. Il ne règne que 3 ans.		338.
3667.	Philippe se fait déclarer général des Grecs contre les Perses. La même année il répudie Olympias sa femme. Alexandre son fils la conduit en Épire, d'où il passa en Illyrie.		337.
3668.	Mort de Philippe. **Alexandre**, son fils, âgé pour-lors de 20 ans, lui succède. Arsès, roi de Perse, est assassiné par Bagoas. **Darius-Codoman** lui succède.		336.
3669.	Prise et destruction de Thèbes par Alexandre. Il se fait déclarer généralissime des Grecs contre les Perses dans une diète convoquée à Corinthe.		335.
3670.	Départ d'Alexandre pour la Perse. Bataille du Granique, suivie de la conquête de presque toute l'Asie-Mineure.		334
3671.	Alexandre est attaqué à Tarse d'une maladie dangereuse pour s'être baigné dans le Cydne. Il en guérit en peu de jours. Bataille d'Issus. Alexandre se rend maître de Tyr après un siége de 7 mois.		333.
3672.	**Apelle**, l'un des plus fameux peintres de l'antiquité. **Aristide** et **Protogène** étaient ses contemporains.		332.

ANS du M.	CARTHAGE.	LE PONT.	CAPPADOCE.	ANS av. J. C.
3654.	Second traité de paix conclu entre les Romains et les Carthaginois.			350.
3656.	Les Carthaginois font une nouvelle tentative pour s'emparer de la Sicile. Ils sont battus par Timoléon que les Corinthiens avaient envoyé au secours des Syracusains. HANNON, citoyen de Carthage, forme le dessein de se rendre maître de sa patrie.			348.
3667.		MITHRIDATE II. Il règne 35 ans.		337.
3668.			ARIARATHE II, fils du premier.	336.
3672.	Ambassade de Tyr à Carthage pour demander du			332.

ANS du M.	PERSES ET GRECS.	SYRACUSE.	ANS av. J.C.
	Voyage d'Alexandre à Jérusalem. Il se rend maître de Gaza, et bientôt après de toute l'Égypte. Ce fut après cette conquête qu'il alla au temple de Jupiter-Ammon, et, à son retour, il fit bâtir la ville d'Alexandrie.		
3673.	Bataille d'Arbelles. Elle est suivie de la prise des villes d'Arbelles, de Babylone, de Suze et de Persépolis.		331.
3674.	Darius est arrêté et chargé de chaînes par Bessus, et bientôt après assassiné. Sa mort met fin à l'empire des Perses, qui avait duré 205 ans, à compter depuis le commencement du grand Cyrus.		330.
	Les Lacédémoniens se révoltent contre les Macédoniens. Antipater les défait dans une bataille où Agis leur roi est tué.		
	Thalestris, reine des Amazones, vient voir Alexandre à Zadracarte.		
	Philotas, et Parménion son père, soupçonnés d'avoir eu part à une conspiration contre Alexandre, sont mis à mort.		
3675.	Bessus est livré à Alexandre, et, peu de temps après, renvoyé à Ecbatane pour y être fait mourir.		329
	Alexandre, après avoir soumis les Sogdiens et les Bactriens, bâtit une ville sur l'Iaxarte, à laquelle il donne son nom.		
	Ambassade des Scythes vers Alexandre, suivie d'une victoire que ce prince remporte sur ces peuples.		
	Lysippe, de Sicyone, célèbre sculpteur, florissait à peu près vers ce temps-ci.		
3676.	Alexandre se rend maître du rocher d'Oxus.		328.
	Clitus est tué par Alexandre dans un repas à Maracande. La mort de Callisthène arriva bientôt après.		
	Alexandre épouse Roxane, fille d'Oxyarte.		
3677.	Entrée d'Alexandre dans les Indes. Il remporte une victoire célèbre sur Porus au passage de l'Hydaspe.		327.
3678.	Alexandre, sur les remontrances de son armée, se détermine à revenir sur ses pas.		326.
	Prise de la ville des Oxydraques. Alexandre y court un risque extrême de perdre la vie.		
3679.	Mariage d'Alexandre avec Statira, fille aînée de Darius.		325.
	Révolte d'Harpalus, qu'Alexandre avait établi gouverneur de Babylone.		
	Démosthène est exilé pour avoir reçu des présents et s'être laissé corrompre par Harpalus.		
3580.	Mort d'Ephestion à Ecbatane.		324.
	Ménandre, chef et auteur de la nouvelle comédie, vivait vers ce temps-ci.		
3681.	Alexandre, de retour à Babylone, y meurt âgé de trente-deux ans et huit mois. Aridée, frère naturel de ce prince, est reconnu pour roi à sa place. La régence du royaume est donnée à Perdiccas.		323.
	Les généraux partagent entre eux les provinces. C'est de ce partage qu'on commence à compter les années de l'empire des Lagides en Égypte.		

ANS du M.	CARTHAGE.	LE PONT.	CAPPA[DOCE]
	secours contre Alexandre le Grand.		



ANS du M.	PERSES ET GRECS.	SYRACUSE.	ANS av. J. C.
	Les Athéniens se révoltent, et engagent les peuples de la Grèce à se liguer avec eux. Démosthène est rappelé de son exil.		
3682.	Antipater, assiégé dans Lamia par les Athéniens, est forcé de se rendre par capitulation. Bientôt après il s'empare d'Athènes et y établit garnison. Mort de Démosthène.		322.
3683.	Convoi d'Alexandre. Perdiccas met Eumène en possession de la Cappadoce. Ligue de Ptolémée, de Cratère, d'Antipater et d'Antigone, contre Perdiccas et Eumène. Mort de Cratère. Fin malheureuse de Perdiccas en Égypte. Antipater lui succède dans la régence de l'empire.		321.
3684.	Eumène, battu par Antigone, se renferme dans le château de Nora, où il soutient un siége d'un an. Ptolémée se rend maître de Jérusalem.		320.
3685.	Mort d'Antipater. Polysperchon lui succède. Condamnation et mort de Phocion à Athènes. Cassandre, fils d'Antipater, s'empare d'Athènes. Il y établit Démétrius de Phalère pour gouverner la république.	Agathocle s'empare de la tyrannie à Syracuse.	319.
3687.	Olympias, mère d'Alexandre, fait mourir Aridée et Eurydice sa femme. Elle est elle-même mise à mort peu de temps après par ordre de Cassandre.		317.
3689.	Eumène est livré par ses propres soldats à Antigone, et mis à mort.		315.
3691.	Antigone se rend maître de Tyr après un siége de quinze mois. Démétrius son fils, surnommé *Polyorcète*, commence à paraître.		313.
3692.	Zénon établit à Athènes la secte des stoïciens.		312.
3693.	Séleucus se rend maître de Babylone et des provinces voisines. C'est à cette expédition de Séleucus contre Babylone que commence l'ère fameuse des Séleucides, appelée par les Juifs *l'ère des contrats*. Ptolémée se retire en Égypte et emmène avec lui un grand nombre des habitants de la Phénicie et de la Judée. Cassandre fait mourir Roxane avec son fils Alexandre.		311.
3695.	Polysperchon fait mourir Hercule, fils d'Alexandre, avec sa mère Bérénice.		309.
3696.	Ophellas, gouverneur de la Libye, se révolte contre Ptolémée.		308.
3698.	Démétrius Poliorcète se rend maître d'Athènes, et y rétablit le gouvernement démocratique. Il se rend maître aussi dans la même année de Salamine et de toute l'île de Cypre. Démétrius de Phalère, qui commandait à Athènes, se retire à Thèbes. Les Athéniens renversent ses statues et le condamnent à mort. Antigone et son fils Démétrius prennent le titre de roi. Les autres princes en font autant à leur exemple.		306.

ANS du M.	CARTHAGE.	LE PONT.	CAPPADOCE.	ANS av. J.C.
3683.			Perdiccas dépouille Ariarathe de ses états, et met à sa place Eumène.	321.
3685.	Commencement des guerres que les Carthaginois ont soutenues en Sicile et en Afrique contre Agathocle.			319.
3689.			ARIARATHE III monte sur le trône de Cappadoce, après la mort de Perdiccas et d'Eumène.	315.

ANS du M.	PERSES ET GRECS.	SYRACUSE.	ANS av. J.C.
3699.	Antigone, pour profiter de la victoire que son fils avait remportée en Cypre, entreprend d'enlever l'Égypte à Ptolémée. Cette expédition ne lui réussit pas.		305.
	Ptolémée l'astronome fixe le commencement du règne de Ptolémée, roi d'Égypte, au 7 novembre de cette année.		
3700.	Démétrius Poliorcète forme le siége de Rhodes. Il est forcé de le lever un an après.		304.
	PROTOGÈNE, peintre célèbre, était dans la ville pendant que Démétrius l'assiégeait.		
3701.	Les Rhodiens emploient le prix des machines que Démétrius avait fait servir au siége de leur ville, et dont il leur avait fait présent, à faire ce colosse fameux connu sous le nom de *Colosse de Rhodes*.		303.
	Démétrius Poliorcète est déclaré chef de tous les Grecs par les états de la Grèce assemblés dans l'isthme.		
3702.	Ptolémée, Séleucus, Cassandre et Lysimaque se liguent contre Antigone et Démétrius son fils.		302.
3703.	Bataille d'Ipsus, où Antigone est tué, et Démétrius mis en fuite. Elle est suivie du partage de l'empire d'Alexandre entre les quatre princes ligués.		301.
	ARCÉSILAS, chef de la moyenne académie.		

ANS du M.	CARTHAGE.	LE PONT.	CAPPADOCE.	ANS av. J. C.
3702.		MITHRIDATE III, 36 ans. Le règne des trois rois qui lui succédèrent dura environ 100 ans. Le dernier de ces trois fut MITHRIDATE IV, bisaïeul de Mithridate le Grand.		302.

Il y a tant de liaison entre les événements qui arrivèrent dans les quatre empires formés de celui d'Alexandre, qu'il n'est pas possible de les séparer. C'est pourquoi je les rangerai tous dans une seule colonne, conformément au plan que j'ai suivi en les traitant dans le corps de mon histoire. Je vais auparavant donner une table qui ne contiendra que les rois qui ont régné dans chacun de ces empires.

ANS du M.	ÉGYPTE.	SYRIE.	MACÉD.	THRACE ET BITHYN.	ANS av. J.C.
3704.	Ptolémée Soter.	Séleucus Nicator.	Cassandre.	Lysimaque.	300.
3707.			Philippe et Alexandre, enfants de Cassandre, se disputent le royaume et en jouissent à peu près l'espace de 3 ans.		297.
3710.			Démétrius Poliorcète.		294.
3717.			Pyrrhus et Lysimaque.		287.
3719.	Ptolémée Philadelphe.				285.
3723.			Séleucus Nicator, très-peu de temps.	Lysimaque est tué dans un combat. Après sa mort, ses états sont démembrés, et cessent de composer un seul royaume.	281.
3724.		Antiochus Soter.	Ptolémée Céraunus. Son frère Méléagre régna quelque temps après lui.		280.
3726.			Sosthène.		278.
3728.			Antigone Gonatas.		276.
3743.		Antiochus Théos.			261.
3758.	Ptolémée Évergète.	Séleucus Callinicus.			246.
3762.			Démétrius, fils d'Antigone Gonatas.		242.
3772.			Antigone Doson.		232.
3778.		Séleucus Céraunus.			226.
3781.		Antiochus le Grand.			223.
3783.	Ptolémée Philopator.				221.
3784.			Philippe.		220.
3800	Ptolémée Épiphane.				204.
3817.		Séleucus Philopator.			187.

ANS du M.	ÉGYPTE.	SYRIE.	MACÉDOINE.	ANS av. J. C.
3824.	Ptolémée Philométor.			180.
3825.			Persée, dernier roi de Macédoine.	179.
3829.		Antiochus Épiphane.		175.
3840.		Antiochus Eupator.		164.
3842.		Démétrius Soter.		162.
3854.		Alexandre Bala.		150.
3859.	Ptolémée Physcon.	Démétrius Nicator.		145.
3860.		Antiochus Théos, fils de Bala, s'empare d'une partie de la Syrie. Tryphon en fait autant peu de temps après.		144.
3864.		Antiochus Sydète fait mourir Tryphon et règne à sa place.		140.
3877.		Zébina succède à Démétrius Nicator.		127.
3880.		Séleucus, fils de Nicator.		124.
		Antiochus Grypus.		
3887.	Ptolémée Lathyre.			117.
3890.		Antiochus le Cyzicénien partage le royaume avec Grypus.		114.
3897.	Alexandre I, frère de Lathyre.			107.
3907.		Séleucus, fils de Grypus.		97.
3911.		Antiochus Eusèbe.		93.
3912.		Antiochus, second fils de Grypus.		92.
3913.		Philippe, troisième fils de Grypus.		91.
3914.		Démétrius Euchère, quatrième fils de Grypus.		90.
3919.		Antiochus Dionysus, cinquième fils de Grypus. Les quatre derniers rois qui viennent d'être nommés régnèrent successivement avec Eusèbe.		85.
3921.		Tigrane, pendant 14 ans.		83.
3923.	Alexandre II, fils d'Alexandre I.			81.
3935.		Antiochus l'Asiatique.		69.
3939.	Ptolémée Aulète.			65.
3946.	Bérénice, l'aînée des filles d'Aulète, règne pendant quelque temps à la place de son père, après lequel ce prince est rétabli.			58.
3953.	Cléopatre règne d'abord avec son frère aîné, ensuite avec Ptolémée, jeune frère, et enfin seule.			51.

ANS du M.	SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.	SYRACUSE.	ANS av. J.C.
3704.	SÉLEUCUS, roi de Syrie, fait bâtir Antioche.		300.
	Athènes refuse de recevoir Démétrius Poliorcète.		
3707.	Mort de Cassandre, roi de Macédoine. PHILIPPE, son fils, lui succède. Son règne ne dure pas un an. Il a pour successeur ALEXANDRE, son frère.		297.
	A peu près vers ce temps-ci, PYRRHUS, roi d'Épire, épousa Antigone de la maison de Ptolémée, et rentra dans ses états, dont il avait été chassé par les Molosses.		
3709.	DÉMÉTRIUS POLIORCÈTE reprend Athènes. Presque dans le même temps, Lysimaque et Ptolémée lui enlèvent tout ce qu'il possédait.		295.
3710.	Démétrius fait mourir Alexandre, roi de Macédoine, qui l'avait appelé à son secours, et s'empare de ses états, où il règne pendant 7 ans.		294.
3711.	Fondation de la ville de Séleucie par Séleucus.		293.
3717.	Pyrrhus et Lysimaque enlèvent la Macédoine à Démétrius. Celui-ci finit sa vie misérablement l'année suivante dans une prison.		287.
3719.	PTOLÉMÉE SOTER, roi d'Égypte, cède l'empire à son fils PTOLÉMÉE PHILADELPHE.		285.
	Fondation du royaume de Pergame par PHILÉTÈRE.		
3721.	Démétrius de Phalère, enfermé dans un fort par ordre de Philadelphe, s'y donne la mort.		283.
3722.	Séleucus Nicator, roi de Syrie, déclare la guerre à Lysimaque, roi de Macédoine.		282.
3723.	Lysimaque est tué dans une bataille qui se donne en Phrygie. Séleucus va en Macédoine pour prendre possession du royaume. Il y est assassiné par Céraunus. ANTIOCHUS SOTER, son fils, lui succède dans le royaume de Syrie.		281.
3724.	CÉRAUNUS, pour s'assurer le royaume de Macédoine, fait mourir les deux enfants qu'Arsinoé avait eus de Séleucus, et la relègue elle-même dans la Samothrace.	Une légion romaine s'empare de Rhége par trahison.	280.
	La république des Achéens reprend son ancienne forme, qu'elle avait perdue sous Philippe et sous Alexandre.		
	Pyrrhus, roi d'Épire, appelé par les Tarentins, passe en Italie pour faire la guerre aux Romains. Il donne un premier combat auprès d'Héraclée, où il a tout l'avantage. Il l'eut encore dans un second qui se donna l'année suivante.		
3725.	Irruption des Gaulois dans la Macédoine. Céraunus leur livre un combat, dans lequel il périt. MÉLÉAGRE son frère lui succède.		279.
3726.	Pyrrhus abandonne l'Italie, et passe dans la Sicile, dont il fait la conquête.		278.
	SOSTHÈNE chasse les Gaulois de la Macédoine. Il en est établi roi. Son règne dure deux ans.		
	Tentative des Gaulois contre le temple de Delphes.		
3727.	Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte, fait traduire en grec les livres saints.		277.

ANS du M.	CARTHAGE.	LE PONT.	CAPPADOCE.	ANS av. J.C.
3720.			ARIAMNÈS. ARIARATHE IV.	284.
3727.	Les Carthaginois envoient, sous la conduite de MAGON, du secours aux Romains contre Pyrrhus.			277.

ANS du M.	SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.	SYRACUSE.	ANS av. J. C.
3728.	Mort de Sosthène. ANTIGONE GONATAS, fils de Poliorcète, qui régnait depuis 10 ans en Grèce, s'établit roi de Macédoine à sa place. La possession lui en est contestée par Antiochus, roi de Syrie. Leur différend se termine par le mariage d'Antigone avec Phila, fille de Stratonice et de Séleucus.		276.
3729.	Antiochus défait les Gaulois dans une bataille sanglante qu'il leur livre, et délivre le pays de leur oppression. Cette victoire lui mérite le titre de *Soter*.	HIÉRON et ARTÉMIDORE sont élevés au souverain commandement par les troupes de Syracuse.	275.
3730.	Pyrrhus retourne en Italie, et y est vaincu par les Romains. Il passe en Macédoine, où il attaque et défait Antigone. Ptolémée Philadelphe, touché de la réputation des Romains, leur envoie une ambassade pour leur demander leur amitié.		274.
3732.	Pyrrhus entreprend le siége de Lacédémone, dont il ne peut se rendre maître. Il est tué au siége d'Argos l'année d'ensuite.		272.
3736.	Antigone Gonatas se rend maître d'Athènes, qui s'était liguée avec les Lacédémoniens contre lui.	Hiéron est déclaré roi par les citoyens de Syracuse.	268.
3739.	ABANTIDAS s'établit tyran de Sicyone après avoir fait mourir CLINIAS qui en avait le gouvernement. MAGAS, gouverneur de la Cyrénaïque et de la Libye, se révolte contre Ptolémée Philadelphe.		265.
3741.	Mort de Philétère, roi et fondateur de Pergame. EUMÈNE son neveu lui succède.	Appius Claudius passe en Sicile pour porter du secours aux Mamertins contre les Carthaginois. Hiéron, qui d'abord lui avait été contraire, s'accommode avec lui, et fait alliance avec les Romains.	263. 261.
3743.	Antiochus Soter, roi de Syrie, fait proclamer roi son fils ANTIOCHUS. Sa mort arrive peu de temps après. BÉROSE, historien de Babylone, vivait vers ce temps-ci.		
3746.	Accommodement entre Magas et Ptolémée Philadelphe.		258.
3749.	Guerre entre Antiochus, roi de Syrie, et Ptolémée Philadelphe.		255.
3752.	ARATUS, fils de Clinias, délivre Sicyone de la ty-		252.

ANS du M.	CARTHAGE.	LE PONT.	CAPPADOCE.	LES PA
3741.	Commencement de la première guerre puuique avec les Romains. Elle dure 24 ans.			
3743.	Les Romains assiégent les Carthaginois dans Agrigente, et se rendent maîtres de la ville, après un siége de 7 mois.			
3745.	Combat naval entre les Romains et les Carthaginois près des côtes de Myle.			
3749.	Combat naval près d'Ecnome en Sicile.			
3750.	Régulus dans l'Afrique. Il y est fait prisonnier.			

ANS du M.	SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.	SYRACUSE.	ANS av. J.C.
	rannie, et l'unit à la ligue des Achéens. Il est fait général des Achéens.		
3754.	ARSACE se révolte contre Agathocle, gouverneur pour Antiochus du pays des Parthes. Cette révolte donne lieu au commencement de l'empire des Parthes. A peu près dans le même temps, THÉODORE, gouverneur de la Bactriane, se révolte, et se fait déclarer roi de cette province.		250.
3755.	Traité de paix entre Antiochus et Ptolémée Philadelphe, qui met fin à la guerre. Par une des conditions de ce traité, Antiochus répudie Laodice, et épouse Bérénice, fille de Ptolémée.		249.
3756.	AGIS, roi de Sparte, entreprend de faire revivre les anciens établissements de Lycurgue. Léonide, son collègue, est déposé pour n'avoir pas voulu y consentir. Cléombrote, son gendre, est mis à sa place.		248.
3757.	Mort de Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte. PTOLÉMÉE ÉVERGÈTE, son fils, lui succède. APOLLONE de Rhodes, auteur d'un poème sur l'expédition des Argonautes.		247.
3758.	Antiochus, surnommé *Théos*, roi de Syrie, est empoisonné par sa femme Laodice. Elle fait ensuite déclarer roi SÉLEUCUS CALLINICUS, son fils. Bérénice, et un fils qu'elle avait eu d'Antiochus, sont assassinés par Laodice. Ptolémée Évergète, frère de Bérénice, entreprend de venger sa mort. Il se rend maître d'une grande partie de la Syrie.		246.
3760.	Les villes de Smyrne et de Magnésie forment entre elles une ligue pour secourir le roi de Syrie contre Ptolémée Évergète. Aratus se rend maître de la citadelle de Corinthe. LÉONIDE est rétabli à Sparte, Cléombrote envoyé en exil, et Agis mis à mort.		244.
3762.	Mort d'Antigone Gonatas, roi de Macédoine. DÉMÉTRIUS, son fils, lui succède. Séleucus, roi de Syrie, entre en guerre avec ANTIOCHUS HIÉRAX, son frère. Ce dernier a l'avantage dans un combat qui se donne près d'Ancyre en Galatie.		242.
3763.	Mort d'Eumène, roi de Pergame. Attale, son cousin-germain, lui succède. Théodore, roi de Bactrie, laisse en mourant son royaume à son fils de même nom.	Hiéron envoie du secours aux Carthaginois contre les étrangers mercenaires.	241.
3765.	ÉRATOSTHÈNE le Cyrénien est fait bibliothécaire de Ptolémée Évergète.		239.

ANS du M.	CARTHAGE.	LE PONT.	CAPPADOCE.	LES PARTHES.	ANS av. J. C.
3754.				ARSACE I, fondateur du royaume des Parthes. ARSACE II, frère du premier.	250.
3755.	Régulus est envoyé à Rome pour y proposer l'échange des prisonniers. A son retour, les Carthaginois le font mourir dans les tourments les plus cruels.			PRIAPATIUS. PHRAATE I.	249.
3756.	Siége de Lilybée par les Romains.				248.
3763.	Défaite des Carthaginois près des îles Égates, suivie du traité qui met fin à la première guerre punique. Guerre de Libye contre les étrangers mercenaires. Elle dure 3 ans et 4 mois.				241.

ANS du M.	SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.	SYRACUSE.	ANS av. J. C.
3771.	JOSEPH, neveu du grand-prêtre Onias, est envoyé en ambassade auprès de Ptolémée Évergète.		233.
3772.	Mort de Démétrius, roi de Macédoine. ANTIGONE, tuteur de Philippe, fils de Démétrius, lui succède.		232.
	POLYCLÈTE de Sicyone, fameux sculpteur.		
3774.	Séleucus, roi de Syrie, est battu et fait prisonnier par Arsace, roi des Parthes.		230.
3776.	CLÉOMÈNE, roi de Sparte, remporte une grande victoire contre les chéens et contre Aratus.		228.
3778.	Séleucus Callinicus, roi de Syrie, meurt chez les Parthes d'une chute de cheval. SÉLEUCUS Céraunus, son fils aîné, lui succède.		226.
	Antiochus HIÉRAX est assassiné par des voleurs en sortant de l'Égypte.		
	Aratus défait Aristippe, tyran d'Argos. Il engage Lysiade, tyran de Mégalopolis, à déposer sa tyrannie, et à faire entrer sa ville dans la ligue des Achéens.		
3779.	Les Romains envoient une célèbre ambassade en Grèce, pour y faire part du traité qu'ils venaient de conclure avec les Illyriens. Les Corinthiens déclarent par un décret public qu'ils seront admis à la célébration des jeux isthmiques. Les Athéniens leur accordent aussi le droit de bourgeoisie à Athènes.		225.
	Antigone, roi de Macédoine, est appelé, par l'intrigue d'Aratus, au secours des Achéens contre les Lacédémoniens.		
3781.	Cléomène, roi de Sparte, se rend maître de Mégalopolis.		223.
	Bataille de Sélasie, suivie de la prise de Sparte par Antigone.		
	Mort de Séleucus Céraunus, roi de Syrie. ANTIOCHUS, surnommé LE GRAND, son frère, lui succède.		
3782.	Le colosse de Rhodes est renversé par un grand tremblement de terre.		222.
3783.	Mort de Ptolémée Évergète, roi d'Égypte. PTOLÉMÉE PHILOPATOR lui succède.		221.
	Les Étoliens remportent une grande victoire à Caphyes sur les Achéens.		
3784.	Antiochus soumet Molon et Alexandre qui s'é-		220.



ANS du M.	CARTHAGE.	LE PONT.	CAPPADOCE.	LES PARTHES.	ANS av. J. C.
3767.	Les Carthaginois cèdent la Sardaigne aux Romains, et s'engagent à leur payer dou ze cents talents.				237.
3776.	Amilcar est tué en Espagne. Asdrubal, son gendre, lui succède dans le commandement des armées. Aunibal est envoyé en Espagne sur la demande qu'eu avait faite Asdrubal, son oncle.				228.
3784.	Mort d'Asdrubal.				220.

ANS du M.	SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.	SYRACUSE.	ANS av. J.C.
	taient révoltés depuis deux ans, le premier dans la Médie, et le second dans la Perse. Mort d'Antigone, roi de Macédoine. PHILIPPE, fils de Démétrius, lui succède. Cléomène, roi de Sparte, meurt en Égypte. Les Lacédémoniens nomment en sa place Agésipolis et Lycurgue. Guerre des alliés en faveur des Achéens contre les Étoliens.		
3785.	Hermias, premier ministre d'Antiochus, est mis à mort par ordre de ce prince.		219.
3786.		Hiéron va au-devant du consul Tib. Sempronius pour lui faire offre de ses services contre les Carthaginois.	218.
3787.	Bataille de Raphia entre Ptolémée, roi d'Égypte, et Antiochus, roi de Syrie. Traité de paix entre Philippe, roi de Macédoine, et les Achéens d'une part, et les Étoliens de l'autre, qui met fin à la guerre des alliés.		217.
3788.	Antiochus assiége dans Sardes Achéus qui s'était révolté, et, après un siége de deux ans, il lui est livré par la trahison d'un Crétois. Alliance d'Annibal avec Philippe, roi de Macédoine.		216.
3789.	Philippe reçoit un échec considérable de la part des Romains au siége d'Apollonie.	Mort d'Hiéron. HIÉRONYME, son petit-fils, lui succède. Hiéronyme quitte le parti des Romains, et fait alliance avec Annibal. Il est assassiné peu de temps après. Sa mort est suivie de grands troubles à Syracuse.	215.
3790.	CARNÉADE, chef de la nouvelle académie.		214.
3792.	Antiochus entreprend de réduire les provinces qui avaient secoué le joug de l'empire de Syrie, et il en vient à bout dans l'espace de sept ans.	MARCELLUS se rend maître de Syracuse, après un siége de trois ans.	212.
3793.	Alliance des Étoliens avec les Romains. Attale, roi de Pergame, y entre. Les Lacédémoniens y entrent aussi peu de temps après.		211.

ANS du M.	CARTHAGE.	LE PONT.	CAPPADOCE.	LES PARTHES.	ANS av. J. C.
	ANNIBAL est fait général de l'armée en sa place.				
3786.	Siége de Sagonte. Commencement de la seconde guerre punique. Elle dure 17 ans.				218.
3787.	Annibal passe dans l'Italie, gagne les batailles du Tésin et de la Trébie.				217.
3788.	Bataille de Trasymène. Annibal trompe Fabius au défilé de Casilin. Cn. Scipion défait les Carthaginois en Espagne.				216.
3789.	Bataille de Cannes. Annibal se retire à Capoue après la bataille.				215.
3790.	Asdrubal est battu en Espagne par les deux Scipions.				214.
3793.	Les deux Scipions sont tués en Espagne. Les Romains forment le siége de Capoue.				211.
3794.	Annibal s'avance vers Rome et l'assiége. Peu de temps après, les Romains se rendent maîtres de Capoue.				210.

ANS du M.	PERSES ET GRECS.	SYRACUSE.	ANS av. J. C.
3796.	Combat célèbre entre Philippe, roi de Macédoine, et les Étoliens auprès d'Élis. PHILOPÉMEN s'y distingue.		208.
3798.	Bataille de Mantinée, où Philopémen défait MACHANIDAS, tyran de Sparte, qui y périt. NABIS est mis à sa place.	Entrée d'Asdrubal dans l'Italie. Il est défait par le consul Livius, auquel Néron, l'autre consul, s'était joint.	206.
3799.		Scipion se rend maître de toute l'Espagne. L'année suivante, il est fait consul, et passe en Afrique.	205.
3800.	Traité de paix entre Philippe et les Romains. Tous les alliés de part et d'autre y sont compris. On rapporte à cette année la naissance de POLYBE. Mort de Ptolémée Philopator, roi d'Égypte. PTOLÉMÉE ÉPIPHANE, âgé seulement alors de cinq ans, lui succède.		204.
3801.	Ligue formée entre Philippe, roi de Macédoine, et Antiochus, roi de Syrie, contre le jeune roi d'Égypte.		203.
3802.	Philippe, roi de Macédoine, est battu par les Rhodiens dans un combat naval qui se donne à la hauteur de l'île de Chio. Il paraît que c'est à l'année suivante qu'on doit rapporter le traitement cruel que ce prince fit souffrir aux Cyaniens.	Annibal est rappelé au secours de sa patrie.	202.
3803.	Philippe assiége et prend Abyde.	Entrevue d'Annibal et de Scipion dans l'Afrique, suivie d'une bataille sanglante où les Romains ont tout l'avantage.	201.
3804.	Les Romains déclarent la guerre à Philippe. P. Sulpitius en est chargé. Il gagne une victoire considérable auprès du bourg d'Octolophe, en Macédoine.	Traité de paix entre les Carthaginois et les Romains, qui met fin à la seconde guerre punique. Depuis la fin de la seconde guerre punique jusqu'au commencement de la troisième il s'écoula 50 ans.	200.
3805.	Villicus succède à Sulpitius dans la conduite de la guerre contre Philippe. L'année suivante, Flaminius est envoyé à la place de Villicus.		199.
3806.	Antiochus, roi de Syrie, soumet la Palestine et la Célésyrie. Les Achéens se déclarent pour les Romains contre Philippe.		198.
3807.	Entrevue de Philippe et du consul Flamininus. Nabis, roi de Sparte, prend parti pour les Romains. Les Béotiens en font autant. Mort d'Attale, roi de Pergame. EUMÈNE lui succède. Bataille de Cynoscéphale, où les Romains remportent une victoire complète sur Philippe.		197.
3808.	Traité de paix entre Philippe et les Romains, qui met fin à la guerre. Ambassade des Romains		196.



TABL

ANS du M.	LE PONT.



ANS du M.	SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.	CARTHAGE.	ANS av. J.C.
	vers Antiochus le Grand, pour s'assurer si les plaintes qu'on avait portées contre lui étaient fondées. Conspiration de Scopas, Étolien, contre Ptolémée Épiphane, découverte et punie.		
3809.	Flaminius fait la guerre à Nabis, tyran de Sparte.		195.
3810.		Annibal est fait préteur à Carthage; il y réforme la justice et les finances. Après avoir exercé cet emploi environ deux ans, il se retire à Éphèse, auprès d'Antiochus à qui il conseille de porter la guerre en Italie.	194.
3813.	Philopémen remporte un avantage considérable sur Nabis près de Sparte. Les Étoliens forment la résolution de s'emparer par ruse et par trahison de Démétriade, de Chalcis, et de Lacédémone. Nabis est tué. Philopémen fait entrer Lacédémone dans la ligue des Achéens. Antiochus passe en Grèce pour porter du secours aux Étoliens. Les Romains lui déclarent la guerre, et bientôt après le battent auprès des Thermopyles.	Entrevue d'Annibal et de Scipion à Ephèse.	191.
3814.	Bataille de Magnésie, suivie d'un traité de paix qui met fin à la guerre entre les Romains et Antiochus, qui durait environ depuis deux ans.		190.
3815.	Le consul Fulvius force les Étoliens à se soumettre aux Romains. Manlius, son collègue, soumet, presque dans le même temps, les Gaulois d'Asie. C'est à cette année qu'on doit rapporter le traitement cruel que les bannis de Sparte, soutenus par Philopémen, exercèrent contre les Spartiates.		189.
3816.		Annibal se réfugie dans l'île de Crète pour éviter d'être livré aux Romains.	188.
3817.	Antiochus le Grand, roi de Syrie, est tué dans le temple de Jupiter Bélus, dans lequel il était entré pour le piller. SÉLEUCUS PHILOPATOR lui succède.		187.
3820.		Annibal abandonne l'île de Crète pour aller chercher un asyle chez Prusias, roi de Bithynie.	184.
3822.	Philopémen est pris devant Messène par Dinocrate, et mis à mort.	Mort d'Annibal.	182.
3823.	Démétrius fils de Philippe, roi de Macédoine, injustement accusé par son frère Persée, est mis à mort par ordre de son père.	Les Romains envoient des commissaires dans l'Afrique pour juger le différend survenu entre les Carthaginois et Masinissa.	181.
3824.	Mort de Ptolémée Épiphane, roi d'Égypte. PTOLÉMÉE PHILOMÉTOR lui succède.		180.



ANS du M.	LE PONT.	CAPPADOCE.	LES PAR'
3814.		Ariarathe V.	
3819.	Pharnace, fils de Mithridate IV.		

ANS du M.	SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.	CARTHAGE.	ANS av. J.C.
3825.	Mort de Philippe, roi de Macédoine. PERSÉE, son fils, lui succède.		179.
3829.	Séleucus Philopator, roi de Syrie, est empoisonné par Héliodore, qu'il avait envoyé peu auparavant à Jérusalem pour s'en rendre maître. Il a pour successeur ANTIOCHUS ÉPIPHANE.		175.
3830.	Antiochus Épiphane fait déposer Onias, grand-prêtre de Jérusalem, et met Jason à sa place.		174.
3833.	Guerre entre Antiochus et Ptolémée Philométor.		171.
	Les Romains déclarent la guerre à Persée. Ce prince a quelques avantages dans un premier combat qui se donne auprès du fleuve Pénée.		
3834.	Antiochus Épiphane se rend maître de toute l'Égypte. Il marche ensuite vers Jérusalem, et y exerce des cruautés inouïes.		170.
3835.	Les Alexandrins, à la place de Philométor, qui était tombé entre les mains d'Antiochus, font roi PTOLÉMÉE ÉVERGÈTE, son frère cadet.		169.
	La même année Philométor est relâché et s'unit avec son frère. Cette réunion engage Antiochus à recommencer la guerre.		
3836.	Paul Émile est chargé de la guerre de Macédoine contre Persée. Il remporte sur ce prince une célèbre victoire auprès de Pydna, qui met fin au royaume de Macédoine. Ce ne fut pourtant que vingt ans après qu'il fut réduit en province romaine.		168.
	Le préteur Anicius soumet l'Illyrie en 30 jours.		
	Popilius, un des ambassadeurs que les Romains avaient envoyés en Égypte, oblige Antiochus d'en sortir et de s'accommoder avec ses deux frères.		
	Antiochus, outré de ce qui lui était arrivé en Égypte, tourne sa colère contre les Juifs, et envoie Apollonius à Jérusalem.		
	La même année il donne une ordonnance pour obliger tous les peuples d'abandonner leur religion afin de se conformer à la sienne. Cette loi est la source d'une cruelle persécution chez les Juifs.		
3837.	Antiochus va en personne à Jérusalem pour y faire exécuter ses ordres. C'est alors qu'arriva le martyre des Machabées et la mort d'Éléazar.		167.
	Paul Émile abandonne au pillage les villes d'Épire pour avoir pris le parti de Persée. Les Achéens, soupçonnés de l'avoir favorisé, vont à Rome pour rendre compte de leur conduite. Le sénat les relègue dans différentes bourgades de l'Italie, d'où ils ne reviennent qu'après 17 ans. Polybe était de ceux qui allèrent à Rome.		
3838.	PRUSIAS, roi de Bithynie va à Rome. Eumène, roi de Pergame, ne peut obtenir d'y entrer.		166.
	Mort de Mathatias. JUDAS, son fils, lui succède, et remporte plusieurs victoires sur les généraux d'Antiochus.		
3840.	Antiochus Épiphane est repoussé de devant Élymaïde, dont il se proposait de piller le temple. Il marche vers la Judée dans le dessein d'exterminer		164.



ANS du M.	LE PONT.	CAPPADOCE.	LES PAR
3840.			MITHR

ANS du M.	SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.	CARTHAGE.	ANS av. J. C.
	tous les Juifs. La main de Dieu le frappe en chemin, et il meurt au milieu des plus cruelles douleurs. ANTIOCHUS EUPATOR, son fils, lui succède.		
3841.	Antiochus Eupator marche contre Jérusalem. Peu de temps après il est obligé de repasser en Syrie, pour en chasser Philippe d'Antioche, qui s'était rendu maître de sa capitale.		163.
3842.	Brouilleries entre Philométor, roi d'Égypte, et Physcon, son frère, qui ne se terminent qu'au bout de 5 ans. — Octavius, ambassadeur pour les Romains en Syrie, y est assassiné. DÉMÉTRIUS SOTER, fils de Séleucus Philopator, s'échappe de Rome où il était retenu, se rend en Syrie, où il fait mourir Antiochus Eupator, et s'empare du trône.		162.
3843.	Mort de Judas Machabée.		161.
3844.	Démétrius est reconnu par les Romains pour roi de Syrie.		160.
3845.	Mort d'Eumène, roi de Pergame. ATTALE PHILOMÉTOR lui succède.		159.
3848.	Guerre entre Attale t Prusias.	Seconde ambassade que les Romains envoient en Afrique pour faire de nouvelles enquêtes sur les différends entre Masinissa et les Carthaginois.	156.
3851.	ALEXANDRE BALA se donne pour le fils d'Antiochus Épiphane, et veut, en cette qualité, se faire reconnaître roi de Syrie.		153.
3852.	ANDRISCUS d'Adramytte prend la qualité de fils de Persée, et entreprend de se faire déclarer roi de Macédoine. Il est vaincu, pris et envoyé à Rome par Métellus.		152.
3854.	Démétrius Soter est tué dans une bataille qui se donne entre lui et Alexandre Bala. Sa mort laisse ce dernier maître de l'empire de Syrie.		150.
3855.		Commencement de la troisième guerre punique. Elle dure un peu plus de 4 ans.	149.
3856.	La Macédoine est réduite en province de l'empire romain.	Carthage est assiégée par les Romains.	148.
3857.	Troubles dans l'Achaïe entretenus par Diæus et Critolaüs. Les commissaires que les Romains y envoient sont maltraités.		147.
3858.	Métellus passe dans l'Achaïe et y remporte divers avantages sur les Achéens. Mummius lui succède, et, après une grande bataille auprès de Leucopétra, il se rend maître de Corinthe et la ruine entièrement. La Grèce est réduite en province romaine, sous le nom de *province d'Achaïe*.	Scipion le jeune est fait consul, et reçoit le commandement de l'armée qui assiégeait Carthage.	146.
3859.		Scipion se rend maître de Carthage, et la fait entièrement démolir.	145.



ANS du M.	LE PONT.	CAPPADOCE.	LES PAR
3842.		ARIARATHE VI, surnommé *Philopator*.	
3856.	MITHRIDATE V, surnommé *Évergète*.		

La suite de l'histoire des rois de Syrie est fort embrouillée. C'est pourquoi je la séparerai de celle des Égyptiens; pour en achever la chronologie.

ANS du M.	ÉGYPTE.	SYRIE.		ANS av. J.C.
3859.	Mort de Ptolémée Philométor. **Ptolémée Physcon**, son frère, lui succède.	Démétrius Nicator, fils de Démétrius Soter, défait Alexandre Bala, et monte sur le trône.		145.
3860.			**Antiochus**, surnommé **Théos**, fils de Bala, soutenu par Tryphon, se rend maître d'une partie du royaume. **Tryphon** se rend maître de Jonathas, et le fait mourir à Ptolémaïde. L'année suivante il fait mourir son pupille Antiochus, et s'empare du royaume de Syrie.	144.
3863.		Démétrius marche contre les Parthes. Après quelques légers avantages, il est fait prisonnier.		141.
3864.			**Antiochus Sidète**, le second des enfants de Démétrius Soter, épouse Cléopatre, femme de son frère Démétrius Nicator; et, après avoir fait mourir Tryphon, il est lui-même déclaré roi.	140.
3866.		Mort d'Attale, roi de Pergame. **Attale** son neveu, surnommé **Philométor**, lui succède. Il règne 5 ans.		138.
3868.	Les cruautés que Physcon exerce à Alexandrie obligent la plupart des habitants de sortir de la ville.			136.
3869.			Antiochus Sidète assiége Jean Hyrcan dans Jérusalem, et reçoit la ville à capitulation.	135.
3871.		Attale Philométor, roi de Pergame, fait, en mourant, le peuple romain héritier de ses états. **Andronic** s'en saisit.		133.
3873.			Antiochus marche contre les Parthes, et remporte sur eux plusieurs avantages. Ils renvoyèrent Démétrius l'année suivante.	131.

ANS du M.	LE PONT.	CAPPADOCE.	LES PARTHES.	ANS av. J. C.
3873.			PHRAATE II.	131.

ANS du M.	ÉGYPTE.	SYRIE.		ANS av. J.C.
3874.	Physcon chasse Cléopatre, sa première femme, et épouse sa fille du même nom. Bientôt après il est obligé de s'enfuir, et les Alexandrins donnent le gouvernement à Cléopatre, qu'il avait répudiée.	Démétrius Nicator règne de nouveau en Syrie. Le consul Perpenna défait Andronic, et l'envoie à Rome. Le royaume de Pergame fut réduit l'année suivante en province romaine par Manius Aquillius.		130.
3877.	Physcon remonte sur le trône d'Égypte.	Démétrius est tué par ALEXANDRE ZÉBINA, qui prend sa place et se fait reconnaître roi de Syrie.		127.
3880.		SÉLEUCUS V, fils aîné de Démétrius Nicator, est déclaré roi, et bientôt après tué par Cléopatre. ANTIOCHUS GRYPUS lui succède.		124.
3882.	Physcon donne sa fille en mariage à Grypus, roi de Syrie.		Zébina est vaincu par Grypus, et meurt peu de temps après.	122.
3884.		Cléopatre veut empoisonner Grypus, et est elle-même empoisonnée.		120.
3887.	Mort de Physcon. PTOLÉMÉE LATHYRE lui succède. Cléopatre, sa mère, l'oblige à répudier Cléopatre, sa sœur aînée, et à épouser Sélène, sa sœur cadette.			117.
3890.			ANTIOCHUS LE CYZICÉNIEN, fils de Cléopatre et d'Antiochus Sidète, prend les armes contre Grypus. Il a d'abord du dessous ; mais deux ans après il met son frère dans la nécessité de partager avec lui le royaume de Syrie.	114.
3891.	Cléopatre, reine d'Égypte, donne le royaume de Cypre à ALEXANDRE, son fils cadet.			113.
3897.	Cléopatre chasse Lathyre d'Égypte, et lui substitue Alexandre son frère.			107.
3900.	Victoire signalée de Lathyre sur Alexandre, roi			104.

ANS du M.	LE PONT.	CAPPADOCE.	LES PARTHES.	ANS av. J.-C.
3875.		Ariarathe VII.	Artabane. Après un règne très-court il a pour successeur Mithridate II, qui règne pendant 40 ans.	129.
3881.	Mithridate VI, surnommé le Grand.			123.

ANS du M.	ÉGYPTE.	SYRIE.		ANS av. J.C.
	des Juifs. La bataille se donna sur les bords du Jourdain.			
3901.	Cléopatre force Lathyre à lever le siége de devant Ptolémaïde, et se rend elle-même maîtresse de cette ville.			103.
3903.	Cléopatre ôte sa fille Sélène à Lathyre, et lui fait épouser Antiochus le Cyzicénien.			101.
3907.		Mort de Grypus. SÉLEUCUS, son fils, lui succède.		97.
3910.			Antiochus le Cyzicénien est vaincu et mis à mort.	94.
3911.		Séleucus est défait par Eusèbe, et brûlé dans Mopsuestie.	ANTIOCHUS EUSÈBE, fils du Cyzicénien, se fait déclarer roi. Il épouse Sélène, veuve de Grypus.	93.
3912.		ANTIOCHUS, frère de Séleucus, et second fils de Grypus, prend le diadème. Il est défait presque aussitôt après par Eusèbe, et se noie dans l'Oronte.		92.
3913.		PHILIPPE, son frère, troisième fils de Grypus, lui succède.		91.
3914.		DÉMÉTRIUS EUCHÈRE, quatrième fils de Grypus, est établi roi à Damas par le secours de Lathyre.		90.
3915.	Alexandre tue sa mère Cléopatre.			89.
3916.	Alexandre est chassé, et meurt peu de temps après. Lathyre est rappelé.		Eusèbe, vaincu par Philippe et Démétrius, se retire chez les Parthes, qui le rétablirent deux ans après.	88.

ANS du M.	LE PONT.	CAPPADOCE.	LES PARTHES.	ANS av. J. C.
3913.	Mithridate s'empare de la Cappadoce, et y fait régner son fils.	ARIARATHE VIII. Mithridate, roi de Pont, le fait mourir, et établit son fils à sa place. Peu de temps après ARIARATHE IX enlève la Cappadoce au fils de Mithridate, qui y est rétabli presque aussitôt après par son père.		91.
3914.		Sylla passe en Cappadoce, en chasse le fils de Mithridate, et y établit ARIOBARZANE I.		90.
3915.	Commencement de la première guerre de Mithridate contre les Romains.	Tigrane, roi d'Arménie, chasse de la Cappadoce Ariobarzane, et y rétablit le fils de Mithridate.		89.
			MNASCHIRÈS, et après lui SINATROCCÈS. Le règne de ces deux princes dura environ vingt ans.	
3916.	Mithridate fait égorger dans un même jour tous les Romains qui se trouvent dans l'Asie-Mineure. ARCHÉLAÜS, l'un de ses généraux, s'empare d'Athènes et de la plupart des autres villes de la Grèce.			88.

ANS du M.	ÉGYPTE.	SYRIE.		ANS av. J.C.
3919.		Démétrius ayant été pris par les Parthes, ANTIOCHUS DIONYSUS, cinquième fils de Grypus, est établi sur le trône de Damas, et est tué l'année suivante.		85.
3921.		Les Syriens fatigués de tant de changements, choisissent pour roi TIGRANE, roi d'Arménie. Il règne 14 ans par un vice-roi.	Eusèbe se réfugie en Cilicie, où il demeure caché.	83.
3922.	Lathyre ruine Thèbes d'Égypte où s'étaient réfugiés des rebelles qu'il avait défaits auparavant dans un grand combat.			82.
3923.	Mort de Lathyre. ALEXANDRE II, fils d'Alexandre I, protégé par Sylla, est nommé roi.			81.
3928.		Mort de Nicomède, roi de Bithynie. Son royaume est réduit en province romaine. La Cyrénaïque le devient aussi la même année.		76.

ANS du M.	LE PONT.	CAPPADOCE.	LES PARTHES.	ANS av. J. C.
3917.	SYLLA est chargé de la guerre contre Mithridate. Il reprend Athènes après un long siége.			87.
3918.	Victoire de Sylla sur les généraux de Mithridate auprès de Chéronée. Peu de temps après il en remporte une seconde à Orchomène.			86.
3920.	Traité de paix entre Mithridate et Sylla, qui met fin à la guerre.			84.
3921.	Mithridate fait mourir son fils. Seconde guerre de Mithridate contre les Romains. Elle dure un peu moins de trois ans.			83.
3926.		Sylla oblige Mithridate à restituer la Cappadoce à Ariobarzane. Tigrane la lui enlève encore une fois. Après la guerre de Mithridate, Pompée rétablit Ariobarzane. Son règne, avec celui de son fils, qui y fut très-court, dura jusque vers l'an 3953.		78.
3928.	Mithridate fait alliance avec Sertorius.			76.
3929.	Commencement de la troisième guerre de Mithridate contre les Romains. Luculle et Cotta sont mis à la tête de l'armée romaine.			75.
3930.	Cotta est battu par terre et par mer, et forcé de se renfermer dans la ville de Chalcédoine. Sylla vient l'y secourir.			74.
3931.	Mithridate forme le siége de Cyzique. Luculle l'oblige de l'abandonner au bout de deux ans, le poursuit, et le bat auprès du Granique.			73.
3933.	Défaite de Mithridate dans les plaines de Cébi-			71.

ANS du M.	ÉGYPTE.	SYRIE.		ANS av. J.C.
3935.		Tigrane rappelle Magdale qu'il avait établi vice-roi de Syrie.	ANTIOCHUS L'ASIATIQUE prend possession de quelques endroits de la Syrie, et y règne pendant quatre ans.	69.
3939.	Alexandre est chassé de l'Égypte. PTOLÉMÉE AULÈTE, bâtard de Lathyre, est mis à sa place.		Pompée dépouille Antiochus l'Asiatique de ses états, et réduit la Syrie en province romaine.	65.
3946.	Les Romains déposent Ptolémée, roi de Cypre, et s'emparent de l'île. Caton est chargé de cette expédition.			58.
3948.	Ptolémée Aulète est obligé de s'enfuir de l'Égypte. On déclare reine à sa place l'aînée de ses filles, nommée *Bérénice*.			56.
3949.	Gabinius et Antoine rétablissent Aulète dans la possession entière de ses états.			55.
3950.				54.
3953.	Mort de Ptolémée Aulète. Il donne en mourant ses états à l'aîné de ses fils, et à l'aînée de ses filles, qui était la fameuse Cléopatre.			51.

ANS du M.	LE PONT.	CAPPADOCE.	LES PAR
	res. Il se retire chez Tigrane.		
3934.	Luculle déclare la guerre à Tigrane, et bientôt après le défait et se rend maître de Tigranocerte, capitale de l'Arménie.		
3935.			PHRAATE III, surnommer *die*
3936.	Luculle défait Tigrane et Mithridate, joints ensemble, auprès de la rivière d'Arsania.		
3937.	Mithridate recouvre tous ses états à la faveur de la mésintelligence qui se met dans l'armée romaine.		
3938.	Pompée est donné pour successeur à Luculle. Il remporte plusieurs avantages sur Mithridate et l'oblige à prendre la fuite. Tigrane vient se rendre à Pompée.		
3939.	Pompée se rend maître de Caïne, où étaient renfermés les trésors de Mithridate. Mort de Mithridate. PHARNACE, son fils, que l'armée avait élu roi, soumet et sa personne et ses états aux Romains.		
3948.			MITHRIDATE, l enfants de Phra
3950.			ORODE. Expédition mall de Crassus contr thes.
3953.		ARIOBARZANE III. Cassius le fit mourir.	

ANS du M.	ÉGYPTE.	CAPPADOCE.	LES PARTHES.	ANS av. J. C.
3956.	Photin et Achillas, tuteurs du jeune roi, ôtent à Cléopatre la part qu'elle avait dans le gouvernement, et la chassent de l'Égypte.			48.
3957.	Mort du roi d'Égypte. César met sur le trône **Cléopatre** avec **Ptolémée**, son jeune frère.			47.
3961.	Cléopatre empoisonne son frère lorsqu'elle le voit arrivé à l'âge où les lois lui permettaient de prendre part à l'autorité souveraine. Elle se déclare ensuite pour les triumvirs romains.			43.
3962.		**Ariarathe X.**		41.
3963.	Cléopatre va trouver Antoine à Tarse en Cilicie. Elle se rend maîtresse de son esprit, et l'amène avec elle à Alexandrie.			42.
3965.			Ventidius, général des Romains, remporte sur les Parthes une victoire qui répare l'affront que sa nation avait souffert à la bataille de Carres.	39.
3971.	Antoine se rend maître de l'Arménie. Il en présente le roi à Cléopatre. Couronnement de Cléopatre et de tous ses enfants. Rupture entre César et Antoine. Cléopatre accompagne ce dernier, qui répudie Octavie à Athènes.			33.
3973.	Cléopatre prend la fuite à la bataille d'Actium Elle est suivie par Antoine, qui abandonne ainsi la victoire à César.	Marc-Antoine chasse Ariarathe de la Cappadoce, et établit à sa place **Archélaus**. A la mort de ce prince, qui arriva l'an du monde 4022, la Cappadoce fut réduite en province romaine.		31.
3974.	Antoine meurt entre les bras de Cléopatre. César se rend maître de la ville d'Alexandrie. Cléopatre se donne la mort. L'Egypte est réduite en province romaine.			30.

FIN DE LA TABLE CHRONOLOGIQUE.

TABLE DES MATIÈRE

CONTENUES

DANS LE TOME DOUZIÈME.

HISTOIRE ANCIENNE

DES GRECS, DES PERSES, DES MACÉDONIENS, ET

SUITE
DU LIVRE VINGT-HUITIÈME.

DE LA PHILOSOPHIE.

SECONDE PARTIE.

Histoire de la philosophie.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

LIVRE VINGT-NEUVIÈME.

DES MATHÉMATIQUES.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

TABLE CHRONOLOGIQUE.

FIN DE LA TABLE DU TOME DOUZIÈME.

TABLE GÉNÉRALE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS L'HISTOIRE ANCIENNE.

ÉRALE

ÈRES

ANCIENNE.

iffres arabes la page.)

Il est fait prisonnie
érusalem par Pom

uverneur de Suse
rend à Alexandre,
conservé dans son
VI, 172.
d'Asie, assiégé
II, 454. Fin tra
e, *ibid.*
ois sectes aca
I, 378. L'anci
yenne, 392. La
Académie fon
ous le nom de
Académies ét
s le dernier s
oge de l'aca
bid. Et de ce
belles-lettre

uples de la
II, 389.
nus.







B

C

E

F

G



I

L

M

P



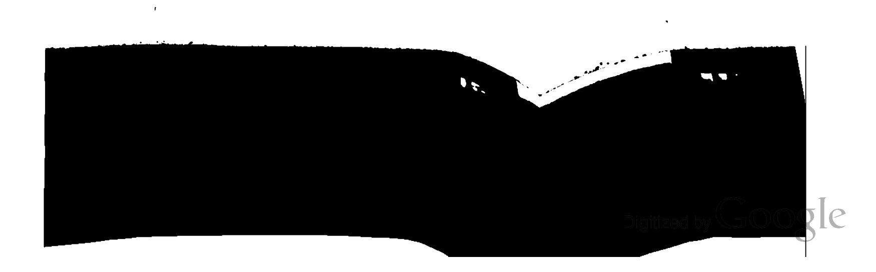




T





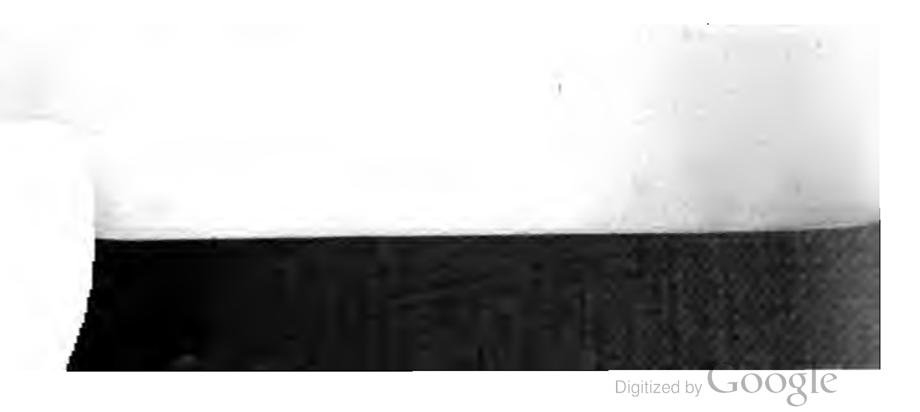


U

V

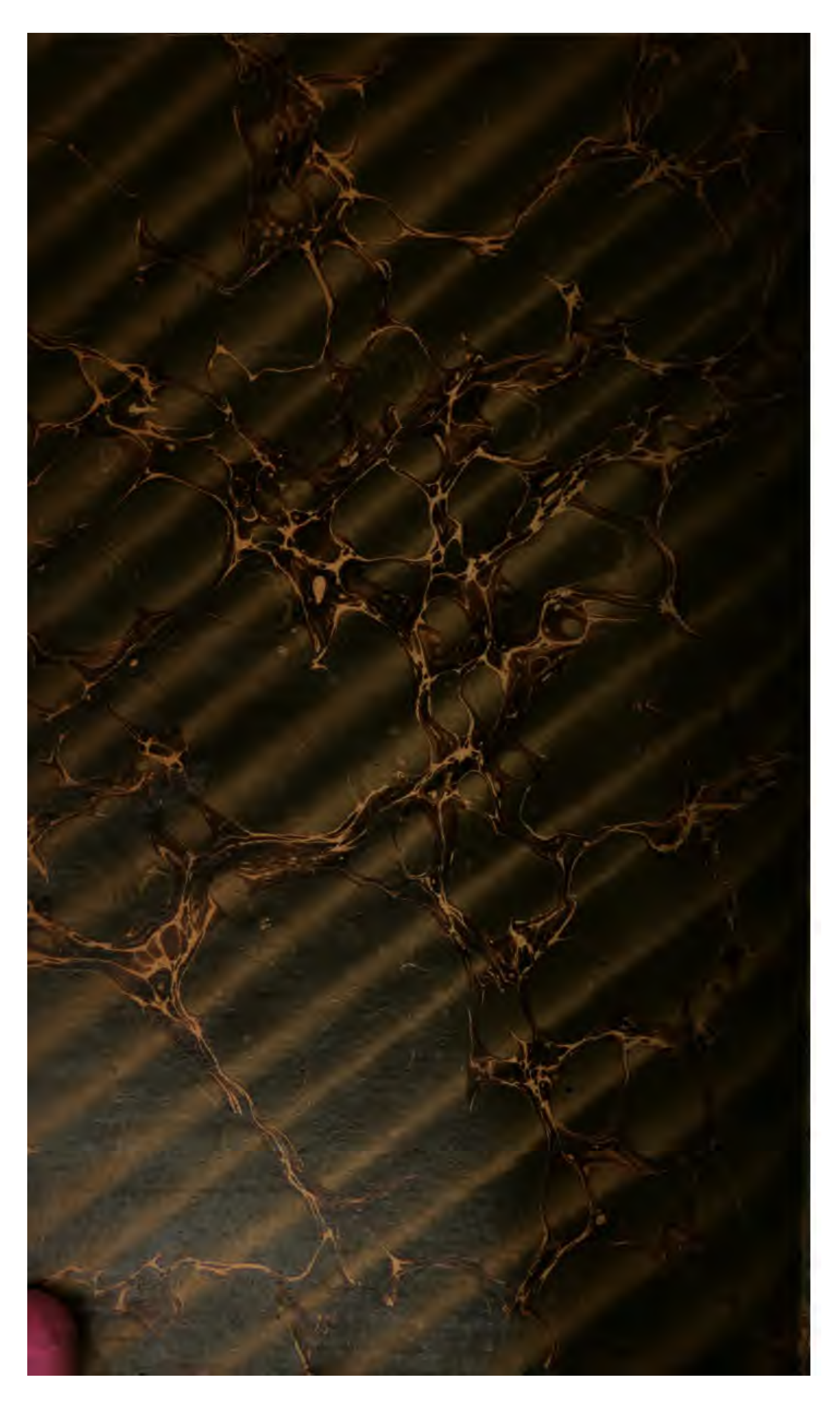
X



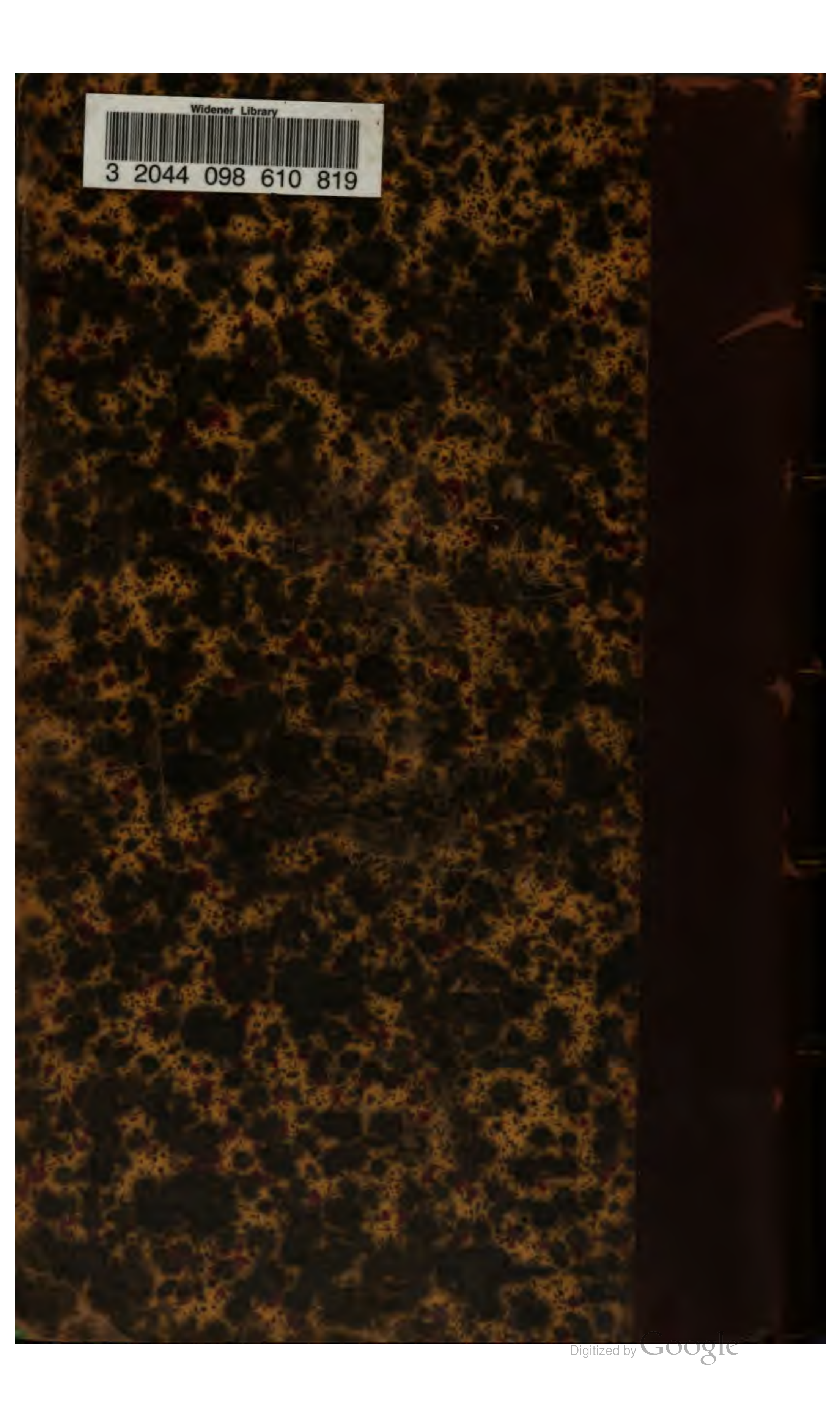


FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE DE L'HISTOIRE ANCIENNE, ET DU TOME XII.








Widener Library
3 2044 098 610 819